



CAHIERS MARISTES

INFORMATIONS

- Fr. Michael GREEN, fms

SÉLECTION

DES ARTICLES FRUIT DU COURS SUR LE PATRIMOINE, ROME 2008

- 1. Recherche sur le Père Champagnat aux débuts de l'Institut**
 - *L'intelligence socio-émotionnelle de saint Marcellin Champagnat*
Ben Consigli, fms
 - *Les relations entre Marcellin Champagnat et Frère François*
Peter Walsh, fms
- 2. Recherche sur l'histoire d'une région ou d'un aspect de l'Institut**
 - *Les débuts de la Province d'Allemagne*
Augustin Hendlmeier, fms
 - *La vie d'un simple Frère: John Samuel Metub, FMS, (1926- 2007)*
Elias Iwu, fms
- 3. Recherche sur l'inspiration originelle mariste dans l'actualité de l'Institut**
 - *Tentative de fusion des Frères de la Mère de Dieu avec les Frères Maristes, en Chine, entre 1909 et 1912*
Robert Teoh, fms
 - *À la recherche de l'histoire cachée de l'Institut dans un récit biblique*
Colin Chalmers, fms
 - *Une tendre affection, une question d'interprétation, d'inspiration et de motivation*
Christopher Maney, fms
 - *Option pour les pauvres dans la Province Mariste du Nigeria*
Benedict Umoh, fms
 - *Le charisme et la mission des Frères maristes en Côte d'Ivoire, une réflexion personnelle*
Vincent de Paul Kouassi, fms

FMS CAHIERS MARISTES
N°27 – Année XX – Octobre 2009

Responsable de rédaction :
Commission du Patrimoine

Directeur technique :
F. AMEsaún

Collaborateurs de ce numéro :
FF. Ben Consigli, Colin Chalmers,
Michael Green, Augustin Hendlmeier,
Elias Iwu, Vincent de Paul Kouassi,
Christopher Maney, Robert Teoh,
Benedict Umoh, Peter Walsh

Traducteurs :
F. Virgílio Balestro
F. Gilles Beauregard
F. Francisco Castellanos
F. Edward Clisby
F. Aloisio Kuhn
F. Aimé Maillat
F. Moisés Puente
M^{me} Gabriela Scanavino

Maquette :
TIPOCROM Srl - Guidonia (Roma)

Rédaction – Administration :
Piazzale Marcellino Champagnat, 2
C.P. 10250 - 00144 ROME
Tél. : (39) 06 54 51 71
Fax : (39) 06 54 517 217
Courriel: publica@fms.it
Web: www.champagnat.org

Édition :
Institut des Frères Maristes
Maison générale – Rome

Imprimerie :
CSC GRAFICA Srl - Guidonia (Roma)

TABLE DES MATIÈRES

- **Introduction**
Fr. Michael GREEN 3

SÉLECTION DES ARTICLES, FRUIT DU COURS SUR LE PATRIMOINE, ROME 2008

1. Recherche sur le Père Champagnat aux débuts de l'Institut

*L'intelligence socio-émotionnelle
de saint Marcellin Champagnat*
Ben Consigli, fms 15

*Les relations entre Marcellin
Champagnat et Frère François*
Peter Walsh, fms 47

2. Recherche sur l'histoire d'une région ou d'un aspect de l'Institut

*Les débuts de
la Province d'Allemagne*
Augustin Hendlmeier, fms 63

*La vie d'un simple Frère :
John Samuel Metub, FMS,
(1926- 2007)*
Elias Iwu, fms 79

*Tentative de fusion des Frères de
la Mère de Dieu avec les Frères Maristes,
en Chine, entre 1909 et 1912*
Robert Teoh, fms 89

*À la recherche de l'histoire cachée
de l'Institut dans un récit biblique*
Colin Chalmers, fms 115

**3. Recherche sur
l'inspiration originelle Mariste
dans l'actualité de l'Institut**

*Une tendre affection,
une question d'interprétation,
d'inspiration et de motivation*
Christopher Maney, fms 127

*Option pour les pauvres
dans la Province Mariste du Nigeria*
Benedict Umoh, fms 173

*Le charisme et la mission
des Frères maristes en Côte d'Ivoire,
une réflexion personnelle*
Vincent de Paul Kouassi, fms 195

INTRODUCTION

Fr. Michael GREEN, FMS

Le numéro 27 des *Cahiers Maristes* est entièrement consacré à faire connaître les travaux de recherche écrits par les participants au cours sur le patrimoine, qui a eu lieu à la Maison générale de février à juin 2008. Ce travail personnel de recherche constituait un élément important du cours. Les nombreux sujets explorés ont donné lieu à des écrits fort intéressants. Les lecteurs de ce numéro des *Cahiers Maristes* ont l'occasion de prendre connaissance de cette recherche. On trouve aussi des informations sur les auteurs qui permettront aux lecteurs intéressés de communiquer avec eux pour mieux connaître leurs écrits.

Dix-neuf frères ont terminé le programme. Il ne s'agissait pas d'un cours de formation ou de renouveau mais bien d'un programme universitaire qui exigeait un niveau supérieur d'étude et de recherche. Pendant cinq mois, grâce aux conseils du Directeur des études, F. Aureliano Brambila de la Mora, chaque participant a suivi une série de conférences, a écrit deux brefs articles et a produit un travail de recherche personnel. À la fin du cours, chaque frère a dirigé un séminaire sur sa recherche. La plupart des travaux sont riches en détails et plutôt longs (entre 20 000 et 30 000 mots – certains sont même beaucoup plus longs). Ces documents sont maintenant conservés aux archives de la Maison générale et ils sont disponibles en ligne (voir plus loin).

Il n'est pas possible dans cette revue de reproduire entièrement chacun de ces documents. Nous vous présentons plutôt la version abrégée de neuf des dix-neuf essais. Les versions complètes sont par contre disponibles sur le site Internet www.champagnat.org. Veuillez entrer dans la « Section réservée » et ouvrir « Patrimoine 2008 ».

Les participants ont pu choisir parmi de nombreux sujets de recherche. Certains frères se sont intéressés à l'époque du Père Champagnat et des premiers frères. Plusieurs ont choisi d'examiner un aspect de l'histoire de leur Province ou Région. D'autres ont utilisé des idées glanées dans les sources historiques pour les appliquer aux réalités du temps présent en ce qui concerne la spiritualité et la mission maristes. Ces travaux rassemblés ici forment une contribution importante au patrimoine de l'Institut.

Voici une brève description de chacune des recherches : nom de l'auteur, Province d'origine et adresse électronique pour le contacter

I. RECHERCHES REMONTANT AU TEMPS DE CHAMPAGNAT ET DE LA FONDATION

<i>Titre</i>	L'intelligence socio-émotionnelle du Père Champagnat
<i>Auteur</i>	F. Ben Consigli, Province des États-Unis
<i>Contact</i>	benfms@aol.com
<i>Langue/Longueur</i>	Anglais/93 pages
<i>Résumé</i>	Les lettres de Marcellin vues à travers un prisme contemporain. La construction théorique du concept social/émotif développé par des écrivains modernes comme Howard Gardner, Daniel Goleman et Karl Albrecht est utilisée pour analyser le Marcellin Champagnat révélé dans ses lettres. On découvre un Marcellin capable de bien se connaître, de s'organiser et d'entrer en relations avec les autres.

<i>Titre</i>	Le Père Champagnat, Conseiller et Maître spirituel.
<i>Auteur</i>	F. Godfrey E. Perera, Province d'Asie du Sud
<i>Contact</i>	bro.godfrey@gmail.com
<i>Langue/Longueur</i>	Anglais/67 pages
<i>Résumé</i>	En parcourant treize lettres du Père Champagnat et trois de ses circulaires, on trace un portrait du Fondateur comme conseiller expérimenté et guide spirituel. On explore les caractéristiques de Marcellin, surtout sa capacité de pardonner et de réconcilier, son amour et son affection, son souci des malades, son empathie et sa compréhension, sa responsabilisation des Frères et son sens de l'humour. On parle aussi de son authenticité et de son aptitude à discerner et à tenir compte des sentiments de ses sujets. On découvre ses intuitions spirituelles et sa profondeur. Les caractéristiques de sa direction spirituelle sont : la soumission à la volonté de Dieu, le bon exemple, la confiance en la divine Providence, l'encouragement spirituel, la conviction dans la prière, l'humilité, la charité, la présence de Dieu et l'intimité avec Marie.

<i>Titre</i>	La relation entre Marcellin Champagnat et F. François telle qu'elle apparaît dans les <i>Lettres</i> de Champagnat, les <i>Circulaires</i> du F. François sur Champagnat et dans d'autres documents maristes.
<i>Auteur</i>	F. Peter Walsh, Province de Melbourne
<i>Contact</i>	peterawalsh@maristmelb.org.au
<i>Langues/Longueur</i>	Anglais et français/110 pages
<i>Résumé</i>	Une réflexion critique sur les lettres écrites de Paris au F. François (en 1836 et 1838), les circulaires écrites par François au sujet de Champagnat (en 1840 et 1857), et d'autres témoins (Pompallier, Jean-Baptiste), afin de définir la nature de la relation entre le Fondateur et son successeur. On a fait une analyse thématique de ces documents. On conclut que cette relation est : (a) essentiellement saine et fonctionnelle, marquée par la confiance mutuelle, la sollicitude, l'individualité, l'ouverture, la responsabilité partagée ; (b) à facettes et à plusieurs niveaux ; (c) évolutive et mûrie avec le temps (d) vivifiante pour les deux hommes.

2. RECHERCHES PORTANT SUR L'HISTOIRE D'UNE RÉGION DONNÉE OU SUR UN ASPECT DE L'INSTITUT

<i>Titre</i>	Les débuts de la Province mariste d'Allemagne
<i>Auteur</i>	F. Augustin Hendlmeier, Province d'Europe Centre-Ouest
<i>Contact</i>	Augustin-hendlmeier@web.de
<i>Langues/Longueur</i>	Anglais et allemand/68 pages
<i>Résumé</i>	1. L'histoire de la fondation en Allemagne est présentée en quatre phases : (a) les premières années avant l'autorisation d'ouvrir des maisons en Allemagne, lorsque les frères allemands étaient formés et vivaient à l'extérieur du pays, de 1888 à 1912, (b) la fondation en Allemagne de 1912 à 1915 ; (c) la période de 1915 à 1945 ; (d) après la 2 ^e Guerre mondiale 2. Une grande partie du travail consiste dans la traduction du français à l'allemand de 27 documents (lettres et rapports) des Archives générales qui relatent la fondation et le développement des frères en Allemagne.

<i>Titre</i>	Saintes-Écritures et recherche de notre identité. Trouver dans des récits bibliques l'histoire cachée de l'Institut.
<i>Auteur</i>	F. Colin Chalmers, Province d'Europe Centre-Ouest
<i>Contact</i>	colchalm@aol.com
<i>Langue/Longueur</i>	Anglais/34 pages
<i>Résumé</i>	Il s'agit d'une section d'une longue thèse faisant l'objet d'un diplôme de maîtrise. Le document examine une période de l'histoire de l'Institut en l'apparentant à un récit particulier de la Bible. La période étudiée va du Chapitre général de 1967 à celui de 1985. On la qualifie de « Période de transformation. » Le récit biblique illustrant cette période est l'expérience du peuple juif durant sa captivité à Babylone. En lisant sa propre histoire à la lumière de cette expérience du peuple juif de l'Ancien Testament, l'Institut peut mieux comprendre la place et l'action de Dieu pour former son identité. En explorant cet événement spirituel, l'Institut peut approfondir davantage son appel à devenir un peuple choisi.

<i>Titre</i>	Une biographie du F. Jonas Anaclet Kanyumbi Phiri
<i>Auteur</i>	F. Auxensio S. Dickson, Province d'Afrique australe
<i>Contact</i>	auxensio.dickson@yahoo.com.uk
<i>Langue/Longueur</i>	Anglais/59 pages
<i>Résumé</i>	On raconte la vie d'un des premiers Frères Maristes du Malawi dans le contexte de l'histoire de l'Église catholique et des Frères Maristes dans ce pays. F. Anaclet a vécu de 1932 à 1993. Il a joint les Frères Maristes comme enseignant seulement onze ans après l'arrivée des premiers frères canadiens dans ce pays. Il a occupé des postes importants dans le District : directeur d'école, recruteur et maître des novices. Son influence sur les élèves, les frères et l'auteur lui-même a été immense.

<i>Titre</i>	La Pastorale des vocations en Centrafrique, de 1958 à 2008
<i>Auteur</i>	F. Georges Palandre, Province de l'Hermitage
<i>Contact</i>	palandreg@yahoo.fr
<i>Langue/ Longueur</i>	Français/97 pages
<i>Résumé</i>	Après un aperçu de l'histoire des fondations missionnaires catholiques et maristes en Centrafrique, on examine de manière critique l'histoire de la promotion des vocations autochtones. On distingue quatre phases : (a) l'approche traditionnelle de 1956 à 1966 ; (b) une période de sécheresse après le Concile et autour des événements de mai 1968 en France ; on traite aussi des motivations ambivalentes qui amenaient les frères français dans ce pays ; cette période s'étend jusqu'au milieu des années 70 ; (c) une tentative de rétablissement de 1974 à 1982 ; (d) diverses expériences dans de nouvelles maisons de formation jusqu'en 2002 ; (e) la situation depuis la restructuration de la nouvelle Province d'Afrique Centre-Est. L'espoir exprimé quant à l'avenir.

<i>Titre</i>	Un simple frère que vous devez connaître : F. John Samuel Metuh, 1926-2007
<i>Auteur</i>	F. Elias Iwu, Province du Nigeria
<i>Contact</i>	eliodinaka@yahoo.com
<i>Langue/Longueur</i>	Anglais/38 pages
<i>Résumé</i>	John Samuel Akwulum-Okwulu Metuh est né au sein d'une famille très importante dans sa région. Baptisé à 13 ans, il fit des études en formation des maîtres avant de rejoindre la Congrégation locale de saint Pierre Claver. Au moment de sa profession, ce groupe de frères a été fusionné avec les Frères Maristes. F. John s'est distingué comme enseignant et religieux. Il a été promoteur des vocations et formateur dans sa Province mariste du Nigeria. Il a aussi soutenu les laïcs maristes dans leur vocation. Sa vie a été un modèle de simplicité, d'humilité, de modestie et d'amour.

<i>Titre</i>	L'impact des Frères Maristes sur l'enseignement en République démocratique du Congo
<i>Auteur</i>	F. Henri Bashizi, Province d'Afrique Centre-Est
<i>Contact</i>	bashizi_henri@yahoo.fr
<i>Langue/Longueur</i>	Français/95 pages
<i>Résumé</i>	On présente une histoire exhaustive de l'activité catholique missionnaire au Congo à l'époque des premiers missionnaires belges vers 1880, et à l'arrivée des quatre premiers Frères Maristes à Kiangani en 1911, jusqu'à nos jours. On y trouve l'histoire de l'établissement et du développement de chaque fondation mariste dans ce pays. On décrit aussi les caractéristiques spirituelles et pédagogiques de la mission des Maristes. On traite des difficultés et des défis rencontrés par les frères : climat, maladie, ajustements après la période coloniale, nationalisation des écoles, conflits politiques et tribaux, déclin économique, ressources inadéquates des écoles, manque de vocations et pauvre qualité de l'enseignement. On présente des suggestions pour l'avenir, des recommandations particulières pour certaines institutions, des propositions plus générales pour le paiement équitable des enseignants et pour une implication plus grande des laïcs dans la mission de l'Église et de la Province.

<i>Titre</i>	Tentative d'union des Frères de la Mère de Dieu avec les Frères Maristes en Chine entre 1909 et 1912.
<i>Auteur</i>	F. Robert Teoh, Province d'Asie de l'Est
<i>Contact</i>	robbytk@gmail.com
<i>Langues/Longueur</i>	Anglais, chinois et français/24 pages + Appendice
<i>Résumé</i>	À partir de documents originaux à Rome, on fait le récit critique d'une tentative de fusion entre une congrégation locale chinoise, les Frères de la Mère de Dieu (ou Maternistes), et les Frères Maristes, au début du 20 ^e siècle. On suggère des hypothèses pour expliquer l'échec de l'union et on tire des conclusions pour l'Institut aujourd'hui, surtout en ce qui concerne la restructuration. On insiste sur le besoin de respecter les autres cultures et d'en tenir compte pour la formation et la vie communautaire : apprendre les langues des autres, se considérer comme des égaux, assurer une intégration vraie au lieu d'un simple amalgame.

<i>Titre</i>	Fondation et début des Frères Maristes en Corée de 1971 à 2007
<i>Auteur</i>	F. Juan F. Castro Lenero, Province d'Asie de l'Est
<i>Contact</i>	juancale@hotmail.com
<i>Langues/Longueur</i>	Anglais, coréen et espagnol/153 pages + Appendice
<i>Résumé</i>	On présente de manière détaillée les 35 années de présence mariste en Corée : fondation par les frères du Mexique, formation du Secteur de Corée, établissement du District de Corée, restructuration pour devenir membre de la nouvelle Province d'Asie de l'Est. Plusieurs documents originaux (traduits en anglais à partir du coréen ou de l'espagnol) ont été utilisés. On décrit la croissance du District, l'inculturation de la vie mariste à la culture coréenne, les différents changements dans l'approche de la formation, les décisions quant au choix des œuvres et l'éventuel retrait des Frères d'origine étrangère. On offre une réflexion critique sur la situation présente et des suggestions pour l'avenir concernant surtout les vocations et la formation, le choix des œuvres et les défis de l'internationalité pour les frères coréens.

<i>Titre</i>	Frères Maristes, 60 ans aux Philippines
<i>Auteurs</i>	FF. Niño M. Pizarro et Demosthenes Calabria, Province d'Asie de l'Est
<i>Contact</i>	pizarronin@yahoo.com; brodemfms@yahoo.com
<i>Langue/Longueur</i>	Anglais/134 pages + Appendice
<i>Résumé</i>	On traite de l'histoire des Philippines et de l'Église dans ce pays comme prélude à l'histoire de la fondation et du développement des Frères Maristes aux Philippines. Les documents et les événements entourant la décision d'y établir des frères sont étudiés après avoir donné un résumé de l'histoire de chaque fondation depuis 1948. On présente quelques frères, surtout originaires des États-Unis, qui ont joué un rôle clé dans ces développements. La dernière partie de l'essai parle de la sensibilité des frères autochtones pour réclamer leur identité propre et leur autonomie. L'essai mentionne aussi les défis et les priorités des frères philippins aujourd'hui : priorités apostoliques, vocations et restructuration.

<i>Titre</i>	Le noviciat spécial pour les pays francophones d'Afrique de 1994 à 1996
<i>Auteur</i>	F. Pierre-Joseph Rasolomanana, Province de Madagascar
<i>Contact</i>	pierajos@yahoo.fr
<i>Langue/Longueur</i>	Anglais/44 pages
<i>Résumé</i>	On raconte de manière critique l'expérience inusitée des frères (surtout malgaches) qui ont débuté leur noviciat à Nyangezi, Congo, en septembre 1994, ont déménagé à Bangui, Centrafrique, en 1995, puis à Notre-Dame de l'Hermitage, France, au milieu de 1996. Le récit de ces deux années de noviciat est confronté aux documents de l'Institut (<i>Constitutions</i> et <i>Guide de la formation</i>) et aux récentes circulaires des Supérieurs généraux en considérant le contexte culturel, politique et mariste de l'époque. Cet épisode, quoique bref, a été unique dans l'histoire de l'Institut.

3. RECHERCHES QUI S'INTÉRESSENT SURTOUT À L'APPLICATION DE L'INSPIRATION MARISTE ORIGINELLE AUX RÉALITÉS ACTUELLES DE L'INSTITUT

<i>Titre</i>	<i>Une tendre affection</i> : interprétation, inspiration et motivation de cette expression.
<i>Auteur</i>	F. Christopher Maney, Province de Nouvelle-Zélande
<i>Contact</i>	cjmaney@ihug.co.nz
<i>Langue/Longueur</i>	Anglais/64 pages
<i>Résumé</i>	<i>Une tendre affection</i> : expression employée par Marcellin dans sa <i>Circulaire</i> du 19 janvier 1836. Elle est proposée comme lien pour interpréter des écrits de Marcellin, d'autres documents d'époque et des textes contemporains comme les dernières circulaires des Supérieurs généraux, des articles des chercheurs maristes modernes et les théories de Maslow et Erikson. Les conclusions veulent éclairer les choix actuels de la mission dans la Province de Nouvelle- Zélande.

<i>Titre</i>	Option pour les pauvres dans la Province mariste du Nigeria
<i>Auteur</i>	F. Benedict Umoh, Province du Nigeria
<i>Contact</i>	benixumoh@yahoo.com
<i>Langue Longueur</i>	Anglais/54 pages
<i>Résumé</i>	On analyse de manière critique des éléments fondamentaux de la doctrine de justice sociale de l'Église et des exemples de la perception de Marcellin à ce sujet. On considère les options apostoliques prises par la Province du Nigeria dans le passé et de nos jours en faveur des plus démunis. On identifie les nouveaux besoins des jeunes du Nigeria et on propose des idées fortes pour d'éventuelles œuvres provinciales.

<i>Titre</i>	Au carrefour des spiritualités mariste et mélanésienne
<i>Auteur</i>	F. Herman Boyek, District de Mélanésie.
<i>Contact</i>	wewakfms@datec.net.pg
<i>Langue/Longueur</i>	Anglais/81 pages
<i>Résumé</i>	Des définitions de la spiritualité sont suivies par une description des éléments caractéristiques de la spiritualité mariste moderne et de la spiritualité mélanésienne traditionnelle. Une vue générale de l'état actuel du District de Mélanésie précède une étude critique de la façon dont les spiritualités mariste et mélanésienne concordent, comme s'il y avait eu une interaction entre les Maristes et les Mélanésiens depuis 1840. Les concepts qui cadrent difficilement avec la mentalité mélanésienne comprennent : le vœu de chasteté, l'accent mis sur le paradis et l'éternité plutôt que sur le présent, la prière personnelle et la réconciliation, l'accumulation des biens. Les éléments qui s'harmonisent mieux entre le christianisme européen et la spiritualité mélanésienne traditionnelle sont : la croyance en un Dieu tout-puissant et toujours présent, la communion des saints, l'efficacité des symboles et des rites, l'importance du récit, le bien commun, le sens du Royaume de Dieu présent ici et maintenant.

<i>Titre</i>	Disciples de Marcellin, compagnons en chemin
<i>Auteur</i>	F. Jean-Pierre Destombes, Province de l'Hermitage
<i>Contact</i>	jpedestombes@maristes.net
<i>Langue/Longueur</i>	Français/ 90 pages
<i>Résumé</i>	À partir de sources historiques dont les trois œuvres clés du F. Jean-Baptiste, <i>La Vie de J.B.M Champagnat</i> , <i>Biographies de quelques Frères</i> , <i>Avis</i> , <i>Leçons</i> , <i>Sentences</i> et une théorie catéchétique contemporaine, on discute de la justification et de la configuration d'une expérience catéchétique. Cette expérience pourrait être offerte à l'Hermitage rénové. L'inspiration pour la formation de disciples et pour la mission est tirée des Écritures et des premiers frères comme Laurent, Bonaventure, Jean-Pierre, Dorothée et Cassien. On propose l'approche de Champagnat comme pédagogie d'initiation des jeunes d'aujourd'hui, pour les aider à intégrer leur croissance humaine et spirituelle. Cette mission sera entreprise conjointement par les frères et les laïcs.

<i>Titre</i>	Le Charisme et la Mission des Frères Maristes en Côte d'Ivoire, une réflexion personnelle
<i>Auteur</i>	F. Vincent de Paul Kouassi, District d'Afrique de l'Ouest
<i>Contact</i>	kouassvin@yahoo.fr
<i>Langue/Longueur</i>	Français/53 pages
<i>Résumé</i>	Cet essai comprend deux parties : 1) une considération sur l'essence du charisme de Marcellin Champagnat, comme il se révèle dans ses lettres, les premiers documents, les circulaires des Supérieurs généraux, les textes officiels de l'Institut et les commentaires d'auteurs maristes ; 2) la situation particulière de la Côte d'Ivoire en relation avec cette inspiration première. On considère deux aspects de ce pays : les besoins urgents actuels et les raisons du peu de persévérance des frères autochtones. Le District devrait reconsidérer ses objectifs apostoliques et ses priorités pour aborder ces questions.

L'intelligence socio-émotionnelle de saint Marcellin Champagnat

Fr. Ben CONSIGLI, FMS
Province des États-Unis

I. INTRODUCTION

Des chercheurs en psychologie ont défini l'intelligence comme « *une aptitude psychique générale qui, entre autres choses, implique la capacité de raisonner, de planifier, de résoudre des problèmes, de concevoir l'abstrait, de comprendre des idées ou des situations complexes, d'apprendre rapidement et à partir de l'expérience. L'intelligence ne consiste pas seulement à apprendre dans les livres et être doué à l'école. Elle semble plutôt exprimer une aptitude plus large et plus profonde pour comprendre son environnement : 'saisir', 'trouver un sens' ou 'imaginer' ce qu'il faut faire.* »¹ Aujourd'hui, on comprend que l'intelligence « véritable » n'est généralement pas liée aux performances scolaires ou à l'acquisition de connaissances par l'instruction officielle.

Selon ses propres dires, Marcellin Champagnat n'était sûrement pas un modèle intellectuel qui brillait par ses succès scolaires dans l'enseignement officiel. Il faut se rappeler que l'enseignement officiel existait à peine dans les régions rurales de France, après la Révolution de 1789. En 1803, lorsque deux représentants du diocèse arrivent à Marlies, à la recherche de candi-

¹ Linda S. Gottfredson, guest editor. "Foreword to 'Intelligence and Social Policy'". *Intelligence: A Multidisciplinary Journal*, Volume 24(1) 1997. Ablex Publishing Company, Greenwich, CT., 1997, pp 1-12.

dats pour le séminaire, Marcellin a quatorze ans et il est presque analphabète. Avant qu'il puisse commencer à étudier le latin nécessaire pour la prêtrise, il devra apprendre à lire et à écrire en français. Même son père, Jean-Baptiste, croyait que cette lacune en enseignement serait difficile à surmonter pour Marcellin. Pourtant, après avoir décidé de devenir prêtre, il ne pensait plus qu'à cela.² Après deux années d'études assez intenses chez Benoît Arnaud, son beau-frère, ses progrès étaient si infimes qu'Arnaud dit à Mme Champagnat que Marcellin « n'avait pas assez de talent pour réussir » et qu'il n'était pas très doué pour l'enseignement officiel.³

En novembre 1805, Marcellin entra au petit séminaire de Verrières et commença ses études en vue de la prêtrise. Il avait seize ans ; il était grand, déficient en français écrit et parlé, et sûrement pas l'élève le plus brillant de sa classe. Marcellin était ce que nous pourrions appeler de nos jours, un « recommençant » à l'école. À la fin de l'année, ses résultats étaient si médiocres qu'on lui conseilla de ne pas revenir au séminaire. Il allait pourtant passer de longues années d'étude au séminaire et surmonter de nombreux obstacles pour devenir prêtre. Ses confrères séminaristes s'entendaient tous pour dire qu'il ne possédait ni les talents ni les ressources nécessaires pour tenter, avec un espoir de succès, de fonder une congrégation. Selon le Père Denis Maîtreperre, un de ses confrères au séminaire, Marcellin « *avait en effet tout ce qu'il fallait humainement pour empêcher la réussite de son entreprise.* »⁴ Pourtant, en dépit de tout cela, il est considéré par plusieurs comme l'un des fondateurs les plus importants de l'histoire de l'Église.⁵

Qu'est-ce donc qui a conduit ce simple garçon de la France rurale à décider d'assurer aux autres une instruction qui lui avait fait défaut ? F. Jean-Baptiste le dit clairement :

² Keith Farrell, *Achievements from the Depths*, Marist F.s, Drummoyne, NSW, Australia, 1984, p. 25.

³ Pierre Zind, « *L'écolier rebelle* », *Voyages et Missions*, n° 115, Lyon, France, Octobre 1971, p. 8.

⁴ Attribué à Marcellin Champagnat par D. Maîtreperre — OM #537. (Coste, J. (S.M.), et Lesnard, G. (S.M.). *Origines Maristes (OM): Extraits Concernant les Frères Maristes*. Casa Generalizia dei Fratelli Maristi, Roma, Italia, 1985, p 363.

⁵ Alexandre Balko, « *Le Père Champagnat et la confiance*, » *Cahiers maristes*, #5, mai 1994, Casa Generalizia dei Fratelli Maristi, Roma, p. 22-38.

« C'est à son caractère gai, ouvert, facile, prévenant et conciliant que le Père Champagnat doit une grande partie de ses succès dans le saint ministère et dans la fondation de son Institut. Ses manières simples et affables, sa franchise et l'air de bonté qui étaient répandus sur sa figure, lui gagnaient tous les cœurs et disposaient les esprits à recevoir sans peine, et même avec plaisir, ses avis, ses instructions et ses réprimandes. »⁶

Après avoir étudié un peu sa correspondance et avoir relu le témoignage de ceux qui l'ont connu, je crois que Marcellin était doué d'une intelligence socio-émotionnelle qui, jumelée à sa foi extraordinaire et à sa confiance en Dieu, lui permettait d'accomplir ce que plusieurs jugeaient improbable, voire impossible. Afin d'approfondir ce point de vue, je voudrais tout d'abord faire mieux comprendre et définir brièvement en quoi consiste l'intelligence socio-émotionnelle. Je ne prétends pas être un psychologue, mais mon expérience et mes études en éducation m'ont aidé à comprendre l'intelligence socio-émotionnelle.

INTELLIGENCE SOCIO-ÉMOTIONNELLE

Ce serait avoir une vision fort limitée de l'intelligence que de la considérer seulement comme la capacité de réussir dans les « structures éducatives officielles » (c'est-à-dire les écoles). Les psychologues et les éducateurs perçoivent bien que l'intelligence véritable a un sens bien plus étendu et profond que de comprendre son milieu et agir en rapport. L'un de ces théoriciens est le professeur Howard Gardner de Harvard. Il a déterminé qu'on ne peut se fier au Q.I. (quotient intellectuel), comme seule mesure d'aptitude. Dans un livre de 1983, ***Frames of Mind: The Theory of Multiple Intelligence***, Gardner propose un éventail de critères pour ce qu'il appelle *l'intelligence multiple*.⁷ L'auteur, Daniel Goleman, a popularisé cette notion de Gardner dans son livre ***Emotional Intelligence: Why It Can Matter More Than IQ*** (1995). Il a suscité un grand intérêt aux États-Unis lorsqu'il a décrit les possibilités de développer un modèle d'intelligence multiple en éducation. En 2006, Karl Albrecht a exploré dans son livre ***Social***

⁶ Jean-Baptiste Furet, *Vie*, p. 266

⁷ Howard Gardner, *Frames of Mind: The Theory of Multiple Intelligence*, Basic Books, NY, 1983, pp 3-11.

Intelligence: The New Science of Success, une dimension de l'intelligence multiple, qu'il définit à la fois comme la capacité de s'entendre avec les autres et d'interagir avec succès dans tout milieu grâce à des compétences pratiques.⁸ « L'intelligence socio-émotionnelle » est peut-être mieux comprise comme un réseau de compétences entrelacées⁹. Pendant plus de vingt ans, Howard Gardner a prêché l'idée que l'intelligence humaine n'est pas unidimensionnelle. Selon lui, les humains possèdent sept ou huit formes distinctes d'intelligence ou de dimensions primaires d'aptitude.¹⁰

La première étape pour comprendre l'intelligence socio-émotionnelle est de la situer dans le contexte des multiples catégories d'intelligence de Gardner et dans les quatre domaines d'intelligence émotionnelle de Daniel Goleman. Si Gardner recourt au jargon scientifique pour nommer ses catégories – logique-verbale, symbolique-mathématique, spatiale, kinesthésique, interpersonnelle, intrapersonnelle et musicale – Karl Albrecht, dans son livre **Social Intelligence**, en a simplifié les concepts et les a retraduites.¹¹ Il a alors réarrangé les multiples formes d'intelligence de Gardner en **six catégories primaires**¹² :

CATÉGORIES	DESCRIPTIONS
Intelligence abstraite	Raisonnement symbolique
Intelligence sociale	Relations avec les autres
Intelligence pratique	Exécution d'activités
Intelligence émotionnelle	Connaissance de soi et prise en main de soi
Intelligence esthétique	Sens de la forme, du style, de la musique, de l'art et de la littérature
Intelligence kinesthésique	Adresse sportive, danse et coordination d'un pilote d'avion de combat

Daniel Goleman, dans son livre **Emotional Intelligence**, voit l'intelligence émotionnelle dans quatre « domaines. » Chaque domaine comprend quelques catégories¹³:

⁸ Karl Albrecht, *Social Intelligence: The New Science of Success*, Wiley Imprint, San Francisco, CA, 2006, pp 28-32.

⁹ Ibid.

¹⁰ Howard Gardner, *Frames of Mind*, p. 8-11.

¹¹ Karl Albrecht, *Social Intelligence*, p. 8-9.

¹² Ibid., page 9.

¹³ Daniel Goleman, *Emotional Intelligence: Why It Can Matter More Than IQ*, Bantam Books, NY, 1995, p. 253.

DOMAINES	CATÉGORIES
Connaissance de soi	Connaissance de soi et de ses émotions. Autoévaluation fidèle. Confiance en soi
Conduite personnelle	Contrôle de ses émotions. Transparence (loyauté) et communication. Adaptabilité. Initiative et leadership. Optimisme. Lucidité.
Conscience sociale	Empathie. Désir d'organiser. Esprit de service.
Organisation de ses relations	Développement d'influence. Création de liens. Travail d'équipe et collaboration.

En se basant sur ces théories, Albrecht a construit un modèle pour décrire, évaluer et développer l'intelligence sociale. Il l'explique comme une combinaison de la connaissance élémentaire de soi et des autres – un type de « conscience sociale stratégique » – et une série d'aptitudes pour interagir avec succès. Une description simple de l'intelligence sociale est *le don de s'entendre avec les gens et d'amener des personnes à coopérer avec vous*.¹⁴ Albrecht, en utilisant le travail de Howard Gardner et Daniel Goleman, suggère cinq dimensions clés comme cadre descriptif de **l'intelligence sociale**¹⁵ :

DIMENSIONS	IMPLICATIONS
Conscience : un radar qui nous renseigne sur les situations	L'habilité à « lire » les situations, à comprendre le contexte social qui influence le comportement et à choisir les stratégies de comportement qui ont le plus de chances de succès.
Présence	Connue aussi sous le nom de « maintien. » L'impression qu'on a de soi-même et que les autres perçoivent : confiance, respect de soi et conscience de sa valeur personnelle.
Authenticité	Le contraire d'être « artificiel. » L'authenticité est une manière de se comporter qui donne l'impression qu'on est honnête avec soi-même et avec les autres.
Clarté	Le don de s'exprimer clairement, d'employer un langage efficace, d'expliquer des concepts de manière précise et de persuader/influencer grâce à ses idées.

¹⁴ Karl Albrecht, *Social Intelligence*, p. 6.

¹⁵ Ibid, p. 28-32.

Empathie	C'est plus que s'intéresser aux expériences des autres ou valoriser leurs expériences. L'empathie exprime ici l'habilité à créer un sens de communion avec les autres pour être sur la même longueur d'onde. Les autres sont invités à se mouvoir avec nous et à se rapprocher de nous, plutôt que de nous ignorer ou de s'éloigner de nous.
----------	--

En général, l'intelligence émotionnelle rend la personne socialement plus efficace. Plus l'intelligence sociale est grande, meilleures sont les relations sociales. Une personne ayant une grande intelligence émotionnelle (IE), bien équilibrée, peut mieux percevoir les émotions, les réfléchir, les comprendre et les gérer. Elle a aussi besoin de moins d'effort cognitif pour résoudre ses problèmes émotionnels. La personne a aussi tendance à avoir de meilleures formes d'intelligence verbale, sociale ou autres. Elle est plus ouverte et agréable que les autres. Elle se sent attirée par des tâches qui requièrent des interactions sociales comme l'enseignement ou le « counseling », plutôt que des occupations impliquant des tâches administratives. Nous ne devons pas oublier cela lorsque nous considérons l'intelligence socio-émotionnelle de Marcellin.

Une personne à forte intelligence émotionnelle est moins apte à développer des problèmes de comportement et elle évite des agissements auto-destructeurs. Elle se connaît elle-même avec ses forces et ses limites. Elle est plus souvent attachée sentimentalement à ce qui est proche (pensons à Marcellin et à l'Hermitage) et elle a des interactions sociales plus positives. De telles personnes peuvent aussi être plus portées à proposer des projets, des tâches et des objectifs plus enthousiasmants.

Les aptitudes sociales (intelligence sociale) jouent un rôle clé pour traduire l'intelligence émotionnelle en interactions efficaces. L'intelligence sociale dépend de nos aptitudes à développer des interactions adéquates avec les autres. Les personnes pourvues d'intelligence sociale sont habituellement extraverties. Elles sont sensibles aux humeurs, aux sentiments, aux tempéraments et aux motivations des autres. Elles peuvent coopérer dans un travail de groupe. Elles communiquent efficacement et sympathisent facilement avec les autres. Elles aiment particulièrement travailler avec les autres.

Pour cet exposé, j'ai intégré les compétences de l'intelligence émotionnelle avec des dimensions de l'intelligence sociale pour évaluer l'intelligence socio-émotionnelle de Marcellin, à travers sa correspondance et les témoignages de ceux qui l'ont connu. Ceci étant dit, procédons donc...

Compétences d'un Marcellin conscient de lui-même :
connaissance de soi, autoévaluation et confiance

Connaissance de soi et autoévaluation

« Pour nous qui sommes au commencement, nous sommes ces pierres brutes qu'on jette dans les fondations ; on ne prend pas pour cela de pierres polies. »¹⁶

Il y a des gens prêts à faire face à la vérité à leur sujet. Quand quelqu'un sait bien qui il est, il peut avoir à changer. Il y a pourtant des gens qui ne veulent pas changer parce que cela demande un effort ! La connaissance de soi requiert de l'honnêteté et du courage... pour assumer ce que l'on pense, ce que l'on ressent et pour affronter la vérité à notre sujet.

Marcellin, comme beaucoup de saints, croyait souvent qu'il était loin de ses idéaux. On sait cela parce qu'il attirait souvent l'attention sur ses défauts, surtout son orgueil et son égoïsme. En 1812, alors qu'il fréquentait le petit séminaire de Verrières, il écrit cette résolution personnelle :

« Sainte Vierge, ma bonne Mère, demandez pour moi, votre indigne serviteur, demandez au Cœur adorable de Jésus la grâce de me connaître, de me combattre, de me vaincre, et de détruire mon amour-propre et mon orgueil... »¹⁷

Marcellin savait bien que ses propres « offenses » étaient tout aussi « méprisables » que celles des autres. Il se sentait coupable et se « blâmait ». Ces blâmes l'amenaient cependant à faire des efforts pour se corriger.

Il est vrai que la connaissance de ses propres défaillances et de ses échecs l'incitait à ne pas juger les autres. On note ceci dans l'une de ses premières résolutions au séminaire :

¹⁶ Attribué à Marcellin Champagnat par le P. MAYET — OM #438. (Coste, J. (S.M.), et Lessard, G. (S.M.) *Origines Maristes (OM) : Extraits Concernant les Frères Maristes*, Casa Generalizia dei Fratelli Maristi, Roma, Italia, 1985, p. 362)

¹⁷ Jean-Baptiste Furet, *Vie*, p. 18

« Je parlerai sans distinction à tous mes condisciples, et leur rendrai en toute occasion tous les services qui seront en mon pouvoir, quelque répugnance que je puisse y avoir : car ces répugnances, je le reconnais, ne peuvent venir que de l'orgueil.... Pourquoi, en effet, me préférer à quelqu'un ? Serait-ce à cause de mes talents ? Je n'en ai point, et je suis le dernier de ma classe. Serait-ce à cause de mes vertus ? J'en ai encore moins, et je ne suis plein que d'orgueil. Serait-ce à cause de la beauté de mon corps ? C'est Dieu qui l'a fait, et encore, est-il assez mal construit. Je ne suis, en un mot, qu'un peu de poussière. »¹⁸

La connaissance de soi était un élément essentiel de la personnalité de Marcellin. Elle l'a sans doute aidé dans ses relations futures avec les nombreux Frères de l'Institut qu'il aiderait à former. Son affection véritable et profonde pour les « Petits Frères de Marie » : Mon très cher Frère... Mon cher ami... Mon cher enfant... » Les Frères sentaient l'amour et l'intérêt de Marcellin pour eux. Marcellin pouvait s'occuper d'eux et se préoccuper pour eux dans toutes leurs luttes, car il avait lui aussi lutté dans sa vie. Il comprenait leurs luttes.

Frère Aidan, témoignant en vue de la béatification de Marcellin, a déclaré :

« C'est surtout au saint tribunal que l'ardeur de son zèle s'enflammait. Ses avis étaient pratiques et toujours appropriés aux besoins de chacun. Là on était sûr de trouver le représentant du divin Maître, un guide éclairé et un père plein de compassion et de tendresse. Là, ses paroles pleines d'onction, étaient toutes brûlantes de l'amour divin... Là encore, on sentait que le bon Père avait puisé son zèle et ses élans d'amour dans le cœur du divin Maître. »¹⁹

Ses années d'étude au séminaire avaient été évidemment difficiles pour lui. Toutefois, sa confiance en Dieu, sa « solidité » naturelle et sa connaissance de lui-même ont assuré sa persévérance. Pour ses Frères, il était un

¹⁸ Jean-Baptiste Furet, *Vie*, p. 19.

¹⁹ *Témoignages sur Marcellin Champagnat*, Enquête diocésaine, Transcrits et présentés par le Fr. Agustín Carazo, Frère Aidan, art. 31, Rome, 1991, pp. 154-155.

modèle de fermeté et de détermination. Marcellin attestait aussi de l'idée que pour découvrir la volonté de Dieu, il faut emprunter le chemin de la connaissance de soi.

Il connaissait ses ressources intérieures, ses aptitudes et ses limites. Il était ouvert et réceptif aux réactions et à de nouvelles éventualités. Si on s'en tient à ses résultats scolaires de la fin de 1813, il est évident qu'il n'a pas fait de progrès. Néanmoins, ses autres notes (conduite, caractère, étude) indiquent une amélioration générale quant à ces faiblesses que ses formateurs du séminaire lui avaient sans doute fait remarquer.

Plus une personne se comprend bien, plus elle peut changer ou s'accepter elle-même. Une mauvaise connaissance de soi peut amener quelqu'un à s'embrouiller dans des luttes internes et permettre à des forces externes de l'influencer et de le modeler. Une personne qui se comprend clairement peut tracer son propre destin et se réaliser pleinement.

Marcellin était motivé par le désir d'apprendre toujours et de se développer. Il pouvait cibler des domaines de progrès personnels pour la plus grande gloire de Dieu. Cette aptitude, connue aussi comme « **l'ambition de se réaliser** », se traduit par un grand besoin de s'améliorer soi-même. À sa mort, en 1840, la bibliothèque personnelle de Marcellin comptait cinquante-trois volumes.²⁰ Des livres comme *Théologie morale* de Liguori, *Dieu seul* de Boudon, *Fondements de la vie spirituelle* de Surin et *Introduction à la vie dévote* de François de Sales le guidaient pour savoir comment vivre pour le Christ. Au séminaire, Marcellin s'était efforcé de lutter contre son orgueil. Ses résolutions indiquent bien les étapes qu'il jugeait nécessaires de suivre pour y remédier. À plusieurs reprises durant ses années de séminariste, Marcellin a promis de :

« ne jamais retourner au cabaret sans nécessité ; de fuir les mauvaises compagnies et, en un mot, de ne rien faire qui soit contre votre service ; mais, au contraire, de donner de bons exemples, de porter les autres à pratiquer la vertu autant qu'il sera en moi ; d'instruire les autres de vos divins préceptes... Je parlerai sans distinction à tous

²⁰ F. André Lanfrey, 2^e Feuillet, Bibliothèque mariste, 20 mai 2008, Patrimoine, 2008.

mes condisciples, et leur rendrai en toute occasion tous les services qui seront en mon pouvoir, quelque répugnance que je puisse y avoir: car ces répugnances, je le reconnais, ne peuvent venir que de l'orgueil. »²¹

Dans ses résolutions de 1815, il manifeste une généreuse persévérance pour agir où et quand Dieu le veut. Il insistait fortement sur l'étude et la prière. Il s'efforçait de bannir le mensonge et la calomnie. Il mettait l'accent sur la charité envers son prochain (aussi bien au séminaire que durant ses vacances à Marllhes). Marcellin a écrit : « *Toutes les fois qu'après mon examen du soir, je me reconnaitrai coupable de quelque médisance, je me priverai le lendemain de mon déjeuner. Toutes les fois qu'il m'arrivera de mentir ou de dire quelques paroles d'exagération, je réciterai le Miserere, pour demander pardon à Dieu de ces fautes.* »²² La préparation à son ordination le conduit à « la privation de soi, au renoncement, à une vie de prière, de règle et d'étude... » et à atteindre les buts qu'il s'était fixés. Il fait beaucoup appel à la Sainte Vierge, sa Bonne Mère, puisqu'elle connaît bien ses faiblesses.

Le désir de se mieux connaître pour mieux faire la volonté de Dieu l'amène à rechercher l'avis de son ancien supérieur au grand séminaire de Lyon, Père Philibert Gardette. Dans sa lettre de mai 1827, Marcellin écrit à Gardette, un peu une *figure paternelle*, pour « un conseil et une consolation »²³ au sujet de la situation à l'Hermitage.

En 1827, l'Institut n'a que dix ans et ses fondations sont encore faibles. Les Frères étaient envoyés dans les écoles souvent très jeunes et peu formés. Marcellin sentait donc le besoin de continuer leur formation dans leurs communautés et leurs écoles. Cela l'amenait donc à les visiter souvent. Bien qu'à ce moment il y ait eu un Frère directeur des novices, Marcellin souhaitait avoir quelques prêtres (de préférence d'inspiration mariste) pour l'aider dans la formation spirituelle des jeunes à l'Hermitage et dans l'admi-

²¹ *Résolutions de M. Champagnat*, Cahiers Maristes, n° 1, Juin 1990, Casa Generalizia dei Fratelli Maristi, Roma, pp 73-77.

²² Jean-Baptiste Furet, *Vie*, p. 20.

²³ Lettre au Père Gardette, Mai 1827, PS 003. (PS tient lieu de « Lettres de Marcellin Champagnat » tirées des *Lettres de Marcellin J.B. Champagnat, Volume 1, Textes* édités par F. Paul Sester, Casa Generalizia Dei Fratelli Maristi, Roma, 1991.)

nistration financière de l'Institut. À ce moment de l'histoire de l'Institut, Courveille et Terrailon avaient quitté Marcellin qui devait s'occuper de tout. Il savait qu'il ne pouvait simplement pas tout faire : « *Cela me devient impossible si je n'ai pas quelqu'un qui s'entende avec moi.* »²⁴ Il cherchait donc consolation et conseil.

Une quinzaine d'années après son départ du séminaire, nous avons aussi un aperçu de la façon dont Marcellin se voyait. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une autoévaluation directe, Marcellin laisse apercevoir quel genre de prêtre devrait venir à l'Hermitage pour l'assister dans son travail avec les Frères. Dans une lettre à l'Archevêque de Pins, durant le Carême de 1835, il écrit :

*« Il nous manque un homme qui veille, qui anime et qui dirige tout dans mon absence, qui rende raison aux allants et venants, qui aime, qui sente toute l'importance et tous les avantages d'un pareil poste, un directeur pieux, éclairé, expérimenté, prudent ferme et constant. »*²⁵

Ici, Marcellin peint le portrait du genre de personne nécessaire pour assister les Frères à l'Hermitage... et inconsciemment il fait un autoportrait ! Marcellin était « pieux, éclairé, expérimenté, prudent, ferme et constant » ainsi qu' « un homme qui aime. » Nous reviendrons sur cette dernière qualité, mais je voudrais d'abord traiter de la confiance en soi que Marcellin avait.

CONFIANCE EN SOI

Dans la ***Vie de Joseph-Benoît-Marcellin Champagnat***, F. Jean-Baptiste décrit Marcellin comme un homme « *d'une taille haute, droite et majestueuse ; il avait le front large, tous les traits de la figure bien prononcés, le teint brun, l'air grave, modeste, sérieux et qui inspirait le respect.* »²⁶ Ces traits nous laissent aisément imaginer un homme d'une stature impressionnante.

²⁴ Ibid.

²⁵ Lettre à Monseigneur Gaston De Pins, Administrateur apostolique de Lyon, Rhône, 1835 (Carême), PS 056

²⁶ Jean-Baptiste Furet, *Vie*, p. 273.

Parlant de « *l'aspect extérieur imposant du vénérable Père*, » F. Sylvestre, dans ses **Mémoires**, a noté l'impression que Marcellin avait faite sur lui : « *Il me semble encore entrer, avec un postulant de mon pays et le Frère qui nous amenait, dans la modeste chambre de notre Vénéré Fondateur et ressentir l'impression que fit sur moi sa taille élevée et pleine de majesté, son air bon et grave tout à la fois, sa figure commandant le respect, ses joues amaigries, ses lèvres peu saillantes qui semblaient vouloir sourire, son œil perçant et scrutateur, sa voix forte et sonore, sa parole nettement articulée, sans laconisme ni prolixité, tous ses membres bien proportionnés.* »²⁷ F. François répétait souvent que Marcellin : « *était ferme, oui, certes ; nous eussions tous tremblé au seul son de sa voix, sous un seul de ses regards...* »²⁸

Ces trois rappels de l'apparence physique de Marcellin nous aident un peu à comprendre comment les autres voyaient Marcellin. Chacun de ces trois hommes, Jean-Baptiste, Sylvestre et François, a vécu en « présence » de Marcellin. Que veut-on dire toutefois par ce mot de « présence » ? Pour Daniel Goleman, c'est l'apparence que les autres perçoivent ; il l'appelle aussi le « maintien. » Elle est faite de confiance, de respect et d'estime de soi. Les mots employés par nos trois Frères indiquent l'assurance que Marcellin dégageait par sa seule présence physique.

On peut également estimer que quelqu'un a confiance en lui lorsqu'il est convaincu de l'exactitude d'une hypothèse ou d'une prédiction. Lorsqu'il est persuadé que le plan d'action choisi est le meilleur et le plus efficace dans les circonstances. Quand quelqu'un a vraiment confiance en lui, il peut se dire que, quelque difficile que soit un problème dans sa vie, il va tout essayer pour réussir.

La vie de Marcellin était caractérisée par la confiance – la confiance en Dieu et en Marie, sa Bonne Mère – qui se traduisait par la confiance en soi pour remplir sa mission. Il croyait que cette mission était ce que Dieu et Marie voulaient : assurer l'éducation chrétienne aux enfants pauvres des campagnes. Cette assurance est évidente dans certaines situations et certains événements au début de notre Institut. Étudions-en quelques-uns qui ont

²⁷ *Frère Sylvestre raconte Marcellin Champagnat*, pp. 339-340

²⁸ « *Fr. François évoque le Fondateur dans ses carnets* », Cahiers maristes n° 14, novembre 1998, p. 105, n°1.

été de grandes épreuves pour Marcellin, mais qui révèlent aussi son immense confiance et sa foi en Dieu.

Quand Marcellin a débuté son travail, il était très conscient que peu de vocations viendraient de La Valla. De plus, il n'était pas connu en dehors de sa paroisse. Le curé de Marlhes, qui avait néanmoins demandé des Frères pour sa paroisse, « n'avait pas une très haute opinion de Marcellin et ne lui a jamais envoyé de jeunes hommes qui désiraient devenir religieux. »²⁹ Le manque de vocations, qui menaçait l'existence même de l'Institut, était une véritable épreuve pour Marcellin, mais cela ne l'a jamais découragé. Au contraire, il « ne servit qu'à exciter son zèle et à augmenter sa confiance en Dieu. »³⁰ Marcellin remettait donc tout l'avenir de son œuvre entre les mains de la Sainte Vierge, sa « Ressource ordinaire », qui portait toujours son divin Fils dans ses mains ou dans son cœur. Au début de 1822, devant un noviciat vide, Marcellin alla chercher secours auprès de Notre-Dame de Pitié :

*« Si vous ne venez à notre secours, nous périrons, nous nous éteindrons comme une lampe qui n'a pas d'huile. Mais si cette œuvre périt, ce n'est pas notre œuvre qui périt, c'est la vôtre, car c'est vous qui avez tout fait chez nous. »*³¹

Marie ne tarda pas à répondre à la prière de Marcellin. En février, Claude Fayolle, le futur F. Stanislas, arriva. En mars, huit postulants arrivèrent dont un était le F. Jean-Baptiste. La confiance en la Providence de Marcellin n'était pas vaine.

En janvier 1826, Marcellin tomba sérieusement malade, mais il sentit qu'il pouvait compter sur Courveille et Terraillon, qui vivaient tous les deux à l'Hermitage, pour aider les Frères si sa santé ne se rétablissait pas. Pourtant, moins d'une année plus tard, Marcellin restait seul à l'Hermitage avec ses Frères dont le nombre s'élevait à quatre-vingts.

²⁹ F. Alain Delorme, « *We Should Marvel: Our First Brothers*, » document remis le 14 avril 2008, lors de la session sur le Patrimoine.

³⁰ Jean Baptiste Furet, *Vie*, p. 96.

³¹ Jean Baptiste Furet, *Vie*, p. 97.

L'année 1826 s'avéra être une « année terrible » pour Marcellin et l'Institut : sa première recrue, Jean-Marie Granjon, fut renvoyée par Marcellin; F. Jean-François (Roumesy), Frère très compétent, est parti ; « de grandes dettes pesaient sur sa tête »³², sa santé était en très mauvais état et le Père Courveille devenait de plus en plus inacceptable aux Frères de l'Hermitage. Le mécontentement de Courveille avec les Frères et leur dévotion à Marcellin devinrent trop pour Courveille qui se voyait comme le vrai Supérieur de la Société de Marie. Il quitta l'Hermitage et envoya une lettre de doléances pour se plaindre de Marcellin et de son Institut à l'Archevêque de Pons, Administrateur du Diocèse de Lyon. Le Conseil de l'Archevêque envoya le Père Cattet, Vicaire général pour les communautés religieuses, à l'Hermitage, en février 1826. Son inspection et son rapport à l'Archevêque furent très durs. Cattet prévoyait d'ailleurs d'unir les Frères de Marcellin aux Frères du Sacré-Cœur, un Institut récemment fondé par le Père Coindre. Il faudrait ajouter à l'atmosphère générale le départ éventuel de Terraillon de l'Hermitage. Toutes ces épreuves devaient avoir été extrêmement pénibles pour Marcellin.

Toutefois, nous voyons qu'en mai 1827, Marcellin a écrit quatre lettres exposant diverses difficultés et ses sentiments d'abandon de 1826 sans qu'il ait renoncé à son dessein d'assurer l'éducation chrétienne aux enfants pauvres des régions rurales. Au contraire, ces difficultés ont renforcé sa conviction que cette œuvre de Dieu et de Marie doit se poursuivre. Selon les souvenirs du Père Maître-pierre, Marcellin avait dit lors d'une première opposition à son œuvre : « *Jusqu'à présent, j'étais à me demander si je travaillais selon les desseins de Dieu ; les attaques que je viens de recevoir commencent à me faire espérer.* »³³ Quelques années plus tard, Marcellin, faisant de nouveau face à des difficultés et à des obstacles, a cru encore davantage que son œuvre était nécessaire. Au Père Simon Cattet, Vicaire général de Lyon et le rédacteur du mordant rapport d'inspection, Marcellin écrit : « *J'ai toujours une ferme croyance que Dieu veut cette œuvre*³⁴ *dans ce temps où l'incrédulité fait de si affreux progrès...* »³⁵ À la même période, il écrit « *avec beaucoup de confiance* » au Père Joseph Barou, son formateur au Petit Sé-

³² Lettre à Monsieur Jean Cholleton, Vicaire général de Lyon, Rhône, 1833 (08 ó 09), PS 030

³³ OM #752, p. 417

³⁴ Le mot œuvre employé ici par Marcellin désigne le travail continu de la formation des Frères pour qu'ils puissent enseigner les pauvres des campagnes et l'administration de la Société de Marie naissante dans le Diocèse de Lyon. Voir Jean-Baptiste Furet, *Vie*, page 198.

³⁵ Lettre à Monsieur Simon Cattet, Vicaire général de Lyon, Rhône, 1827-05, PS 004

minaire et maintenant Vicaire général du Diocèse de Lyon responsable du transfert des prêtres ; il lui dit : « *J'ai toujours une ferme croyance que Dieu veut cette œuvre.* »³⁶ Les mêmes sentiments sont révélés, presque mot pour mot, dans sa lettre de mai 1827 à l'Archevêque de Pins : « *Dieu veut cette œuvre en ces temps pervers ; c'est là toujours ma ferme croyance.* »³⁷

Se remémorant cette période dans une lettre de 1833 au Père Jean Cholleton, Vicaire général du Diocèse de Lyon, Marcellin écrit :

*« Me trouvant seul par l'éloignement de M. Courveille et le départ de M. Terrailon, Marie ne nous abandonne pas. Nous payons à mesure nos dettes ; d'autres confrères prennent la place des premiers. Je suis seul pour faire les frais de leur entretien. Marie nous aide, cela suffit. »*³⁸

Cette preuve de la confiance de Marcellin n'est pas seulement révélée à ceux qu'il estime ses supérieurs « ecclésiastiques. » Il écrit souvent à ses Frères, révélant cette même confiance.

Dans sa Circulaire de janvier 1828, Marcellin demande à tous les Frères de prier pour le succès des démarches de l'Archevêque de Pins pour obtenir l'autorisation légale de l'Institut. Sa première phrase révèle sa confiance que « tout ira bien » à cause de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie :

*« Dieu nous a aimés de toute éternité ; il nous a choisis et séparés du monde. La Sainte Vierge nous a plantés dans son jardin, elle a soin que rien ne nous manque. »*³⁹

En juillet 1830, la Révolution des « Trois glorieuses » (27 au 29 juillet), dirigée contre l'Église et ses prêtres, et contre tout ce qui rappelle l'Ancien Régime que Charles X avait tenté de restaurer, a forcé le roi à abdiquer et à s'exiler. Le renversement de Charles X a été accompagné d'une flambée anticléricale, avec des attaques contre des églises dans certaines régions de France (à Paris, la sacristie de Notre Dame a été profanée). Les commu-

³⁶ Lettre au Père Jean Joseph Barou, 1827-05, PS 007

³⁷ Lettre à Monseigneur Gaston De Pins, 1827-05, PS 006

³⁸ Lettre à Monsieur Jean Cholleton, Vicaire général de Lyon, Rhône, 1833 (08 ó 09), PS 030

³⁹ Circulaire, Janvier 1828, PS 010.

nautés religieuses et leurs institutions ont été pillées ; plusieurs croix des missions dans les provinces ont été renversées et profanées. Le clergé, surtout dans les villes, ne sortait plus qu'en habit civil. Bien sûr, des Frères craignaient ce qui pouvait arriver.⁴⁰

Quelques Frères ont voulu prendre des précautions et ont suggéré de porter l'habit civil. « *Les précautions que vous devez prendre, dit Marcellin, sont de ne rien craindre, d'être sages et circonspects dans vos rapports avec le monde et avec les enfants, de ne vous occuper en aucune manière d'affaires politiques, de vous tenir bien unis à Dieu, de redoubler de zèle pour votre perfection et pour l'instruction chrétienne des enfants, et enfin de mettre toute votre confiance en Dieu. Votre habit religieux est pour vous une sauvegarde et non un danger. Laissez les livrées du monde : elles ne peuvent pas plus vous préserver d'accidents qu'une toile d'araignée.* »⁴¹

La Circulaire du 15 août 1830 de Marcellin répond avec prudence et confiance aux inquiétudes de ses Frères :

*« Ne vous épouvez pas, nous avons Marie pour notre défense. Tous nos cheveux sont comptés, il n'en tombera pas un seul sans que Dieu le permette. Persuadons-nous bien que nous n'avons pas de plus grand ennemi que nous-mêmes. Nous seuls pouvons nous faire du mal, personne d'autre ne peut nous en faire. Dieu a dit au méchant : tu viendras jusque là et tu n'iras pas plus loin. »*⁴²

Marcellin demeurait si convaincu dans sa croyance et si peu agité par la tourmente politique que le même jour qu'il a écrit sa Circulaire (15 août 1830), il a accueilli davantage de postulants dans l'Institut et il leur a fait revêtir l'habit religieux.⁴³

Dans une lettre au Frère Antoine et aux Frères de Millery, Marcellin, rempli de confiance, répéta l'avis suivant :

⁴⁰ *Lettres de Marcellin J. B. Champagnat : Textes, Volume 1*, p. 23.

⁴¹ Jean-Baptiste Furet, *Vie*, p. 179.

⁴² Circulaire, 1830-08-15, PS 016

⁴³ *Frère Sylvestre raconte Marcellin Champagnat*, p. 165-166

« Ne craignons rien, mes chers amis, nous avons Dieu pour défenseur ; personne ne peut nous faire du mal si Dieu ne le lui permet. Malgré la rage de l'enfer conjuré contre l'Église, cette Église est fondée sur la pierre, rien ne peut l'ébranler, elle n'est jamais plus belle que lorsqu'elle est persécutée. Abandonnons-nous donc à la sage et aimable conduite de la Providence. »⁴⁴

Sa confiance s'exprimait aussi dans ses lettres d'encouragement à ses Frères. Dans l'une, il s'adresse au F. Barthélemy qui éprouvait des difficultés à Saint-Symphorien d'Ozon, Isère, et qui se préoccupait du peu d'enfants qu'on y enseignait :

« ... Courage, mon bon ami, il suffit que vous ayez la volonté, avec votre brave collaborateur d'enseigner un bon nombre d'enfants... Ne vous inquiétez pas du petit nombre que vous avez. Dieu tient les cœurs de tous les hommes entre ses mains, il vous enverra du monde quand il le jugera à propos, il suffit que vous ne vous y opposiez pas par vos infidélités. Vous êtes ou Dieu vous voulait, puisque vous êtes où vos supérieurs vous ont voulu. Je ne doute pas que le Seigneur ne vous en récompense par beaucoup de grâces. »⁴⁵

En répondant à une lettre du F. Théophile, on voit que Marcellin est bien au courant des problèmes que ce Frère affrontait. D'après ce que les Frères Paul Sester et Raymond Borne nous disent de lui, le métier d'enseignant ne convenait pas à Théophile parce qu'il n'était pas très instruit, sa santé n'était pas très bonne et il était passé de la confection d'habits à l'enseignement à l'âge de vingt-quatre ans, ce qui n'était sûrement pas facile.⁴⁶ Pourtant, nous entendons Marcellin dire à Théophile :

« Courage, mon cher ami, tout viendra, au reste Dieu doit être notre récompense. Pour quoi nous inquiéter ? Faisons

⁴⁴ Lettre au F. Antoine, MILLERY, Rhône, 1830-09-10, PS 017

⁴⁵ Lettre au F. Barthélemy, Saint-Symphorien d'Ozon, Isère, 1831- 11- 01, PS 024

⁴⁶ *Lettres de Marcellin J.B. Champagnat, Volume 2, Références*, édité par F. Raymond Borne et F. Paul Sester, Casa Generalizia dei Fratelli Maristi, Roma, 1992, p. 478.

comme si nous étions assurés d'un grand succès, renvoyons tout l'honneur à Jésus et à Marie. »⁴⁷

Nous trouvons de même un Marcellin toujours confiant à Paris, en 1838, tentant d'obtenir l'approbation légale de l'Institut « *voyant, visitant tantôt l'un, tantôt l'autre, sans savoir où sera le bout de mes ennuyeuses courses... Malgré tout cela je suis vivement persuadé, mon bien cher frère, qu'il n'en sera que ce que le bon Dieu voudra, ni plus, ni moins. Je ne néglige cependant aucune démarche tendant ou favorisant notre affaire.* »⁴⁸

Frère Laurent, dans ses souvenirs de 1842, note au sujet de Marcellin :

*« Il nous parlait souvent du soin que la divine Providence prend de ceux qui mettent leur confiance en elle, et surtout à notre égard; mais quand il nous parlait de la bonté de Dieu et de son amour pour nous, il nous faisait passer dans nous ce feu divin dont il était rempli, que les peines et les travaux et les misères de la vie n'auraient pas été capables de nous ébranler. »*⁴⁹

La confiance en Dieu de Marcellin était contagieuse... selon Laurent : « *Il nous enflammait du feu divin... de telle sorte que nos difficultés ne pouvaient pas nous troubler.* »

On ne peut considérer la confiance de Marcellin sans remarquer son optimisme face à la vie en général, sa foi dans la bonté fondamentale des gens

⁴⁷ Lettre au F. Théophile, Marlies, Loire, 1835-07-12, PS 061

⁴⁸ Lettre au F. Antoine Couturier, Millery, Rhône, 1838-03-24, PS 183

⁴⁹ F. Laurent, *Mémoires*, 1842. F. Michael Green, traducteur de l'original français fait remarquer : « Ces mémoires sont l'œuvre d'un membre de la première communauté de La Valla, F. Laurent. Il semble avoir écrit à la demande du F. Jean-Baptiste, en 1841, lorsque ce dernier a demandé aux premiers Frères de mettre par écrit leurs mémoires du Père Champagnat. F. Jean-Baptiste, bien sûr, a entrepris la tâche d'écrire la biographie officielle du Fondateur qui fut publiée en 1856. Heureusement, le texte de Laurent à Jean-Baptiste a survécu alors que les autres ont disparu. La valeur du travail de Laurent – griffonné dans un pauvre français sur cinq pages de cahier d'exercices – est que ce texte ait été écrit par un tout premier Frère de l'Institut, quelqu'un qui était à La Valla dès 1817. Probablement complété en 1842, il constitue le récit le plus ancien que nous ayons de la vie du Fondateur. » Ce texte n'a pas encore été publié en anglais.

et ses interactions avec ceux qu'il rencontrait. Étudions à présent les autres aptitudes sociales et émotionnelles de Marcellin : ses aptitudes à se structurer lui-même.

Aptitudes de Marcellin dans sa conduite personnelle :

Contrôle de ses émotions, transparence (loyauté) et communication, adaptabilité, initiative et leadership, optimisme, lucidité

Daniel Goleman, dans son livre ***Emotional Intelligence***, soutient que nos réactions impulsives et émotives peuvent nous amener à engager des relations contre-productives avec les autres. Nous cessons d'écouter. Nous voyons l'autre comme étant dans le tort. Nous devenons rigides dans nos manières de penser et nous sommes donc moins ouverts. Ces réponses compromettent la prise de décision et l'exécution. Quand ces modes de comportement se répètent souvent entre les mêmes personnes, leurs relations deviennent problématiques ; la productivité et le bon moral du groupe s'étiolent. Contrôler ses émotions implique les « gérer » de sorte que nos interactions sociales soient productives. Ce contrôle fait appel à toute une série d'aptitudes comme la transparence, l'adaptabilité, l'initiative, l'optimisme et la lucidité. Dans cet essai, je me limiterai à traiter seulement de l'une de ses aptitudes : le contrôle de ses émotions.

Contrôle de ses émotions

C'est la capacité de garder ses impulsions et ses émotions sous contrôle. C'est pouvoir limiter ses réactions négatives quand on est provoqué, en face de l'opposition ou de l'hostilité des autres, ou quand on est sous pression. Une des grandes forces de Marcellin était sa capacité d'agir calmement sous la tension et de demeurer équilibré et positif, même dans les moments d'épreuves. Nous avons déjà vu comment Marcellin avait traité la « crise des vocations » de 1822. Étudions quelques autres situations et les réactions de Marcellin.

L'année après la Révolution de juillet, des histoires alarmantes circulaient parmi les gens près de Saint-Étienne, à l'effet que l'Hermitage cachait un arsenal pour les opposants à la Révolution. F. Jean-Baptiste mentionne que certains, dans la région, croyaient que les Frères faisaient des exercices mi-

litaires durant la nuit. En mars et avril 1831, la rumeur circulait qu'un maquisard se cachait à la maison et inspirait les plans antirévolutionnaires des Frères.⁵⁰ Le gouvernement local ordonna une perquisition de la maison et un officiel s'est rendu à l'Hermitage accompagné par la police. Champagnat, en se montrant calme et transparent, eut tôt fait de désamorcer une situation explosive. Il salua d'abord l'officiel et sa troupe :

*« C'est trop d'honneur pour nous... Vous n'êtes pas seul, M. le procureur. Je comprends ce que vous venez faire. Eh bien! Vous allez faire une visite en règle ; afin que vous sachiez s'il y a chez nous des nobles, des homes suspects et des armes. On vous a sans doute dit que nous avons des souterrains ; c'est par là que nous allons commencer. »*⁵¹

L'officiel et ses hommes ont visité les caves. À cause de la bonne volonté de Marcellin pour répondre à ses demandes, l'officiel fut peu à peu convaincu que les rapports reçus n'étaient pas fondés. Il voulait mettre fin à l'inspection, mais Marcellin voulait s'assurer que les rumeurs seraient récusées une fois pour toutes : *« Non, Monsieur, il faut que vous voyiez tout ; sans cela on dirait encore que nous avons des choses suspectes. »*⁵² Marcellin amena les enquêteurs dans chaque pièce de la maison. Une fois l'inspection terminée, Marcellin a offert gracieusement à l'officiel et à ses hommes des rafraîchissements qu'ils ont acceptés. Selon le récit du F. Jean-Baptiste, l'officiel a présenté ses excuses pour ce devoir ingrat et a dit à Marcellin : *« Ne craignez rien, M. l'abbé; je vous promets que cette visite vous sera utile. »*⁵³ Le calme de Marcellin et sa manière transparente de collaborer ont permis de sauver la mise.

Marcellin traitait aussi les situations difficiles et contrariantes avec calme, parfois avec résignation, mais jamais avec une trace de colère ou d'amertume. En 1831, après que le Conseil municipal de Feurs, en Loire, eut voté contre la méthode mutuelle d'enseignement et estimé que les Frères Maristes coûtaient trop cher à la commune dépourvue des ressources pour les garder, Marcellin a écrit à M. Jean-Baptiste Mondon, maire de Feurs :

⁵⁰ Jean-Baptiste Furet, *Vie*, p. 180

⁵¹ Ibid, p. 181

⁵² Ibid.

⁵³ Ibid. p. 182

« Je vous remercie de l'avis que vous me faites donner de la délibération de votre conseil. Je vois avec résignation et calme la destruction de votre établissement de frères... Je vous prie, M. le Maire, de recevoir les respects de celui qui a l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur. »⁵⁴

Nous retrouvons ce grand calme dans sa lettre du 23 juin 1838 au F. François. Marcellin avait alors passé les derniers mois à tenter d'obtenir l'approbation légale de l'Institut. Il était convaincu que M. de Salvandy, Ministre de l'éducation publique, cherchait constamment à trouver de nouveaux moyens de faire traîner le processus. À la fin, il semble que de Salvandy ne veut pas donner à Marcellin l'autorisation demandée. Marcellin est donc prêt à quitter Paris déçu, mais résigné :

« Vous voulez, je pense, savoir où en sont nos affaires. Hélas, je n'en sais presque rien ou, si vous aimez mieux, je sais tout. Ce qui était chez moi soupçon est aujourd'hui certitude. Je suis bien ennuyé, mais non déconcerté ; j'ai toujours une grande confiance en Jésus et Marie. »⁵⁵

Ce calme et cette résignation transparaissent aussi dans sa lettre du 24 novembre 1838 à M. Jean-Jacques Baude, député. Marcellin a écrit cette lettre pour dissiper la rumeur que les Frères Maristes s'opposaient à l'Université et donc au gouvernement français lui-même. À la fin de 1838, il semble de plus en plus probable que Marcellin avait échoué pour obtenir l'autorisation légale de l'Institut. Il écrit pourtant :

« Ce que vient de m'apprendre M. Jovin Déshayes et un de mes frères passant à Paris m'afflige mais ne me décourage pas. »⁵⁶

Dans sa lettre du 28 décembre 1838 au F. Dominique, nous voyons le calme de Marcellin dans sa ferme réponse à un Frère qui se plaignait souvent de son sort. Marcellin pourrait montrer de l'exaspération face à Dominique

⁵⁴ Lettre à Monsieur Jean-Baptiste Mondon, Feurs, Loire, 1831-04, PS 021

⁵⁵ Lettre au F. François (Gabriel Rivat), Notre Dame de l'Hermitage, 1838-06-23, PS 197

⁵⁶ Lettre à Monsieur Jean-Jacques Baude, député, Paris, 1838-11-24, PS 228

qui se plaignait régulièrement, mais nous lisons plutôt une lettre bienveillante où l'encouragement se mêle à un avis clair :

« Pour vous, mon bien cher ami, nous serons toujours disposés à vous plaire et même à vous obéir. Indiquez-nous un emploi où vous puissiez être constant et content et bien vite nous vous le confieront. C'est une bien triste maladie de n'être bien que dans les lieux où l'on n'est pas. C'est encore se tromper grossièrement d'envisager un autre bien que celui qui nous est confié. »⁵⁷

Cette manière transparente et authentique de faire affaire avec les autres nous persuade davantage de l'intelligence socio-émotionnelle de Marcellin.

Aptitudes de Marcellin pour la conscience sociale : *empathie, désir d'organiser, esprit de service*

La conscience sociale fait référence à la façon dont les gens gèrent leurs relations et tiennent compte des sentiments, des besoins et des préoccupations des autres. Elle s'exprime par trois aptitudes :

- **Empathie** : percevoir les sentiments et les intentions des autres, s'intéresser activement à leurs préoccupations.
- **Désir d'organiser** : percevoir les émotions d'un groupe et utiliser ses relations.
- **Esprit de service** : anticiper et reconnaître les besoins des autres et y répondre.

Dans cet essai, nous retiendrons surtout l'empathie de Marcellin.

⁵⁷ Lettre au Fr. Dominique, Charlieu, Loire, 1838-12-28, PS 234

Empathie

Il s'agit plus que de se sentir concerné ou d'apprécier les expériences des autres. L'empathie nous rend capables de nous unir vraiment aux autres – d'être sur la même longueur d'onde pour les inviter à s'approcher de nous afin que nous allions dans une même direction. Les gens empathiques sont capables de saisir des indices émotionnels. Ils saisissent non seulement ce que les gens disent, mais aussi leurs motivations pour le dire. Cette aptitude permet de comprendre les autres et de bien « lire » leurs situations. C'est la capacité d'accueillir et de comprendre exactement les pensées, les sentiments et les préoccupations des autres.

Comment Marcellin était-il empathique ? Il est important de se rappeler que Marcellin avait souffert de son manque d'instruction. Il était déterminé à rendre accessible en France rurale le type d'instruction qui lui avait fait défaut. Il était profondément convaincu de l'importance de l'éducation. Il entreprit d'établir un système d'écoles primaires où les enfants des campagnes pourraient recevoir une bonne éducation primaire – une éducation dont il n'avait pu profiter – et aussi l'éducation chrétienne à la foi. Marcellin savait d'expérience ce dont les jeunes manquaient... et il partageait les souvenirs de cette privation dans sa lettre à la Reine Marie-Amélie de France :

« Ce que je vis de mes yeux dans cette nouvelle position, touchant l'éducation des jeunes gens, me rappela les difficultés que j'avais moi-même éprouvées à leur âge, faute d'instituteurs. Je me hâtais donc de mettre à exécution le projet que j'avais de former une association de frères instituteurs pour les communes rurales dont la pénurie d'un très grand nombre ne permet pas d'avoir des Frères des Écoles Chrétiennes. »⁵⁸

Les mêmes inquiétudes ont aussi été exprimées au Roi Louis-Philippe :

« Je ne pus parvenir à lire qu'avec des peines infinies faute d'instituteurs capables : je sentis dès ce moment l'urgente

⁵⁸ Lettre à la Reine Marie-Amélie, 1835-05, PS 059

nécessité d'une institution qui pût, avec beaucoup moins de frais faire dans les campagnes ce que les Frères des Écoles Chrétiennes font dans les villes. »⁵⁹

Marcellin a aussi compris ses Frères. Comme nous l'avons vu précédemment, Marcellin connaissait Sylvestre « qu'il aimait beaucoup pour sa candeur et sa docilité. » Il le défendait lorsque les membres plus âgés de sa communauté disaient que Sylvestre « ne pensait qu'à s'amuser... et ses enfantillages troublaient l'ordre de la maison. » L'incident mémorable de la brouette a causé apparemment d'importants reproches dans la communauté. Comment Marcellin a-t-il répondu aux Frères qui se plaignaient ? En disant ceci :

« J'aime mieux qu'il s'amuse à cela que s'il restait oisif et s'ennuyait. Je ne vois pas quel mal il a pu faire avec cette brouette ; vous vous amusiez bien vous autres quand vous étiez jeunes. Je crois que tout le tort est de votre côté : au lieu de vous prêter à quelques jeux innocents avec ce jeune Frère ou de faire avec lui quelques exercices qui puissent le récréer et lui faire passer le temps, vous le laissez seul ; vous vous occupez à l'étude ou à parler entre vous de choses sérieuses ; est-il étonnant qu'il joue avec la brouette ? Vous avez tort de lui en faire un crime, et encore plus de l'abandonner à lui-même, au risque de lui faire prendre à dégoût son emploi et sa vocation ? »⁶⁰

F. Sylvestre, dans ses **Mémoires**, donne plusieurs exemples de la bonté de Marcellin à son égard, surtout quand il l'a dispensé de copier les 1200 lignes que le Maître des novices lui avait données en punition :

« Un jour pendant la lecture spirituelle, m'étant permis de faire du bruit pour attacher une image dans mon bureau, le maître des novices, un peu émoustillé sans doute de quelques étourderies antérieures, me donne bel et bien 1200 lignes à apprendre par cœur. Croyant cette pénitence par trop injuste, je me hasardai d'aller trouver le

⁵⁹ Lettre au Roi Louis-Philippe, 1834-01-28, PS 034

⁶⁰ Jean-Baptiste Furet, *Vie*, pages 278-279.

Vénéré Père pour m'en faire relever. Arrivé dans sa chambre, je lui racontai, en pleurant, et dans le plus grand détail, ce pourquoi je venais le trouver. Après m'avoir écouté attentivement, il tire une feuille de papier de son secrétaire, y fait dégoutter de la cire d'Espagne, et y appose son sceau ; puis il y écrit une seule ligne, signe la feuille et me la remet en me recommandant d'être plus silencieux. Quel était le contenu de cette ligne ? Le voici textuellement : Paiement des douze cents lignes. »⁶¹

La réponse de Marcellin révèle sa compréhension naturelle et intuitive de l'adolescence et de la vie religieuse. Cette compréhension intuitive ne s'adressait pas qu'au F. Sylvestre. Selon le F. Jean-Baptiste, dès que Marcellin remarquait qu'un postulant éprouvait des difficultés pour s'adapter, avait des doutes au sujet de sa vocation ou s'ennuyait du foyer paternel, il le faisait appeler ou il cherchait l'occasion d'être seul avec lui.

« ...tantôt en le prenant pour compagnon dans un voyage, dans une sortie, tantôt en l'occupant avec lui à un ouvrage manuel, et il ne le perdait pas de vue qu'il ne l'eût affermi dans la disposition de persévérer dans son saint état. Il avait toutes sortes d'adresses, et il usait de mille industries pour dissiper les tentations contre la vocation et pour donner du courage à ceux qui se laissaient effrayer par les épreuves ou par les peines de la vie religieuse. À l'un, il faisait promettre de rester encore quelques jours, l'assurant que, si ses ennuis ne passaient pas, il le laisserait partir. Il donnait à un autre un emploi de confiance, lui disant qu'il comptait sur lui et qu'il était sûr qu'ils s'en acquitteraient parfaitement. Il engageait celui-ci à faire une neuvaine, après laquelle, si ses dispositions ne changeaient pas, il promettait de ne plus mettre d'opposition à son départ. Il conseillait à celui-là de rester quelque temps pour s'instruire, et pendant que le jeune homme s'occupait à son instruction, il lui inspirait adroitement le goût de la vie religieuse et le déterminait à l'embrasser. »⁶²

⁶¹ F. Sylvestre, *Mémoires*, pp. 303-304

⁶² Jean Baptiste Furet, *Vie*, Pages 476-477.

Son empathie apparaît d'autant plus remarquable si on tient compte du contexte de rigorisme et de théologie morale qui prévalait, des attentes de la vie religieuse et même des pratiques pastorales de son époque. Pour les rigoristes, la nature humaine était corrompue et il était bien difficile d'obtenir un pardon en règle avec Dieu. Jésus-Christ était vu comme un Rédempteur sévère et impénétrable.⁶³ Pour cette raison, beaucoup de gens se tenaient éloignés des sacrements, surtout en France, durant les 17^e et 18^e siècles, ou ils les recevaient rarement sous le prétexte qu'ils n'en étaient pas dignes. Pourtant, dans le témoignage du F. Callinique, nous voyons en Marcellin un homme d'une immense empathie au confessionnal. Il est à la fois ferme et compatissant :

« Durant mon noviciat, j'ai fait une confession générale de toute ma vie comme la Règle le suggère. Rien ne peut décrire la bonté du Père au confessionnal. Durant ma confession, il me prit dans ses bras, comme c'était la coutume, et il me pressa affectueusement contre son cœur. Il était vraiment le père du fils prodigue, accueillant son fils... »⁶⁴

Son empathie l'aidait à « se lier » avec les gens. Pour créer ce sens de l'union avec ses Frères, il prenait du temps pour apprendre à les connaître et à les comprendre. Pour bâtir cette union, Marcellin s'assurait qu'il était « en contact » avec ses Frères.

Il est intéressant de noter que la Règle de 1837 requérait que les Frères écrivent au Supérieur « tous les quatre mois. »⁶⁵ C'était évidemment une façon pour Marcellin d'apprendre à connaître ses Frères. C'est aussi à cause de cette règle que nous avons quelques lettres de Marcellin qui répondait aux lettres de ses Frères. Plusieurs de ces lettres nous révèlent les qualités d'empathie de Marcellin, surtout sa capacité d'écouter attentivement les autres. Au F. Barthélemy, il écrit :

« J'ai été bien content d'apprendre de vos nouvelles. Je suis bien content de vous savoir en bonne santé. Je sais aussi que vous avez un bon nombre d'enfants, vous aurez par conséquent un bon nombre de copies de vos vertus,

⁶³ Keith Farrell, *Achievements from the Depths*, p.4.

⁶⁴ TÉMOINS DE MARCELLIN CHAMPAGNAT : TÉMOINS MINEURS (Extrait du F. Leonard Voegtle, FMS, Postulateur général, « Témoin de la béatification de Marcellin Champagnat »), F. Callinique, p. 7.

⁶⁵ Règle de 1837, Chapitre VII, 2^e paragraphe.

car c'est sur vous que vos enfants se forment, c'est d'après vos exemples, qu'ils ne manquent de régler leur conduite. »⁶⁶

Dans une autre lettre, Marcellin peut percevoir et comprendre les pensées, les sentiments et les préoccupations de Barthélemy :

*« Je prends bien part à tous les ennuis que peuvent causer toutes les indispositions qu'éprouvent vos collaborateurs. Ayez bien soin de vous, afin que vous puissiez bien accomplir vos pénibles devoirs... Ayez bon courage, voyez, mon cher ami, combien est précieuse aux yeux de Dieu votre occupation. De grands saints et de grands hommes se félicitaient d'un emploi si précieux à Jésus et Marie. Laissez venir à moi ces petits enfants, car c'est à eux à qui le ciel appartient. »*⁶⁷

Inspiré peut-être par l'exemple de son propre père, Marcellin avait appris comment bien connaître les gens de près, comment se mêler à eux, comment leur manifester de l'intérêt et comment développer des liens avec eux. Il était spontanément porté à entrer en relation. À l'appui de ce point, il est intéressant de noter que F. Sylvestre parle des nombreux déplacements de Marcellin pour visiter ses paroissiens dans les hameaux éloignés : « ... Du reste, ces allées et ces venues n'avaient pas pour but seulement la visite des malades, mais encore de rétablir l'union dans les familles, de réconcilier des ennemis, de soulager les pauvres, de consoler les affligés et de rappeler à leur devoir les personnes qui s'en écartaient et qui ne parlaient pas toujours charitablement de leur pasteur, car il avait un don naturel pour reprendre et corriger sans jamais froisser. »⁶⁸

Les aptitudes de Marcellin pour régir les relations :

Développer et influencer les autres, créer des liens, travailler en équipe et collaborer

*« Au moins ses leçons et ses exemples ne seront pas perdus, nous les retrouverons dans les Frères qu'il a établis. »*⁶⁹

⁶⁶ Lettre au F. Barthélemy, Ampuis, Rhône, 1830-01-21, PS 014

⁶⁷ Lettre au F. Barthélemy, Ampuis, Rhône, 1831-01-03, PS 019

⁶⁸ *Mémoires* du F. Sylvestre, pp. 98-99

⁶⁹ Jean-Louis Duplay, Témoignage tel qu'il se trouve dans les *Annales de l'Institut 1, La rue de montée*, n° 205, p. 118

On reconnaît les aptitudes à régir les relations quand une personne peut travailler avec les autres, les conseiller et favoriser les relations qui se rapportent à des activités et à des projets qui dépassent l'horizon individuel. Voyons deux de ces aptitudes : développer et influencer les autres.

Développer et influencer les autres

Il s'agit ici de l'habileté à favoriser l'apprentissage à long terme et le développement des autres. On met l'accent sur l'intention et l'effet du développement plutôt que sur l'enseignement officiel et la formation. Ceux qui le font bien passent leur temps à aider les gens à trouver leur propre voie en interagissant avec eux. Ils guident les autres en reconnaissant leurs forces. Ils ont aussi le don d'influer sur eux pour qu'ils se fixent un certain but. Dans le cas de Marcellin, le but était clair : assurer une éducation chrétienne aux enfants pauvres des villages.

Parmi les nombreuses images employées pour décrire Marcellin, celle du « mentor » est très apte. Il a guidé ses premiers Frères pour qu'un jour ils puissent assumer des rôles de responsables dans la communauté. Il le mentionne, en 1835, dans une lettre à l'Archevêque de Pins :

« J'ai, il est vrai, des frères qui me secondent dans les divers emplois : un bon maître des novices, un frère capable pour la classe des frères, un pour celle des novices, un économiste... »⁷⁰

Nous savons aussi que Marcellin croyait au développement de ses Frères. Dans sa Circulaire du 4 février 1840, il apparaît clairement que Marcellin a formé des Frères pour diriger la conférence annuelle :

« Ainsi, conformément à notre dernière circulaire, la Conférence aura lieu à... pour les établissements de... et sera présidée par N.T.C.F. ... premier Assistant et à son défaut par le C.F... »⁷¹

Il a conseillé François et lui a indiqué comment être responsable et prendre des décisions. On en voit un exemple dans sa lettre du 10 janvier 1838 à

⁷⁰ Lettre à Monseigneur Gaston De Pins, Administrateur apostolique de Lyon, Rhône, 1835 (Carême), PS 056

⁷¹ Circulaire de 1840-02-04, PS 318

F. François. Marcellin, qui est en route vers Paris pour tenter d'obtenir l'autorisation légale de l'Institut, sait bien que F. François hésite à assumer les responsabilités de Marcellin en son absence. Il lui écrit :

« Dans vos difficultés, après avoir consulté le bon Dieu et notre commune Mère, consultez M. Matricon. Dites-lui que je vous ai dit de le consulter entendez-vous avec lui et M. Terraillon quand vous le pourrez. Le dimanche à l'heure ordinaire, réunissez dans le secrétariat M. Matricon et les frères accoutumés... »⁷²

Marcellin présente le type de prise de décision qu'il croit nécessaire : consultation avec les prêtres de l'Hermitage et « les frères accoutumés. » Dans sa lettre au Père Ferréol Douillet, on peut voir comment Marcellin prenait des décisions, façon de faire qu'il a sans doute transmise à ses Frères :

« Je n'ai point pris moi seul la détermination que je vous manifeste au sujet de notre établissement de la Côte. Après avoir recommandé l'affaire aux prières de tous nos frères et dit la sainte messe à cette intention, j'ai consulté mes confrères et nos frères. Tous sont d'avis de ne continuer la direction de l'école de la Côte qu'aux conditions auxquelles il a été formé et comme nous les formons partout ailleurs. »⁷³

Il est aussi important de noter qu'avant la promulgation de la Règle de 1837, Marcellin l'avait fait circuler auprès des Frères plus âgés pour les consulter et demander des commentaires à son sujet. Selon le F. Marie-Jubin, Marcellin a aussi recherché l'avis et les opinions de Frères plus jeunes :

« Il ne se gênait pas pour demander conseil. Plus d'une fois il est venu à moi, un jeune Frère de vingt ans, ce qui à la fois me surprenait et m'édifiait. »⁷⁴

Marcellin a aussi passé son temps à aider des Frères à « trouver leur propre voie » par des réponses appropriées. On le perçoit déjà dans ses deux lettres au

⁷² Lettre au Fr. François, N.D. De l'Hermitage, 1838-01-10, PS 169

⁷³ Lettre à Monsieur Ferréol Douillet, La Côte-Saint-André, Isère, 1838-10, PS 215

⁷⁴ Témoins de Marcellin Champagnat : *Témoins Mineurs* (Extrait de : F. Leonard Voegtle, FMS, Postulateur général, « Témoin de la Béatification de Marcellin Champagnat », F. Marie-Jubin, p. 12.

F. Dominique (PS 049 et PS 234), sa lettre au F. Cassien (PS 042), et sa lettre au F. Barthélemy (PS 024), sa lettre au F. Denis (PS 168), celle au F. Théophile (PS 061) et une de ses lettres au F. François (PS 197). Voici quelques extraits de ces lettres :

Au F. Dominique, Marcellin écrit :

« ...Avec un peu plus d'humilité et d'obéissance vos affaires n'en iraient pas plus mal. » et
« ...Pour vous, mon bien cher ami, nous serons toujours disposés à vous plaire et même à vous obéir. Indiquez-nous un emploi où vous puissiez être constant et content et bien vite nous vous le confierons. C'est une bien triste maladie de n'être bien que dans les lieux où l'on n'est pas. C'est encore se tromper grossièrement d'envisager un autre bien que celui qui nous est confié. »

Marcellin console le F. Cassien :

« ...Enfin, mon cher frère, quelles sont donc les raisons qui peuvent vous faire peine ? Si les membres de la société de Marie sont trop imparfaits pour vous servir de modèle, jetez, mon cher Cassien, les yeux sur celle qui peut être le modèle des parfaits et des imparfaits et qui les aime tous : les parfaits parce qu'ils retracent les vertus et portent les autres au bien, surtout dans une communauté, les imparfaits, parce que c'est surtout à cause de ceux là que Marie a été élevée à la sublime qualité de Mère de Dieu. »

Dans sa lettre du 1^{er} novembre 1831, Marcellin avise F. Barthélemy sur comment « se faire aimer de ses élèves » :

« Ajoutez que Dieu vous aime et que je vous aime aussi puisque Jésus Christ, la Sainte Vierge et les Saints vous aiment tant. Vous savez, dites leur encore, pourquoi Dieu vous aime tant. C'est que vous êtes le prix de son sang et que vous pouvez devenir de grands saints et cela sans beaucoup de peine, si vous le vouliez bien. »⁷⁵

⁷⁵ Lettre au Frère Barthélemy, Saint- Symphorien d'Ozon, 1831- 11- 01, PS 024

Au F. Denis, Marcellin écrit :

« Si vous voulez, mon bon ami, que je continue à vous avertir de vos manquements, il ne faut pas trouver mes avertissements si étranges... »⁷⁶

Au F. Théophile, qui désire un poste à l'école de Marlhès, Marcellin recommande :

« ... Pourquoi nous inquiéter ? Faisons comme si nous étions assurés d'un grand succès, renvoyons tout l'honneur à Jésus et à Marie. »

Au F. François, craignant que ses talents et ses dons ne soient pas à la hauteur de ses responsabilités, Marcellin dit :

« Tachez seulement d'en bien remplir les devoirs et Dieu fera ce que vous ne pourrez faire. »

Il apparaît clairement que Marcellin était habile pour favoriser le développement de ses « Petits Frères » pour qu'ils puissent répondre aux besoins des jeunes enfants qui leur étaient confiés.

CONCLUSION

Nous terminons, comme nous avons commencé, par une réflexion du F. Jean-Baptiste au sujet de Marcellin :

« C'est à son caractère gai, ouvert, facile, prévenant et conciliant que le Père Champagnat doit une grande partie de ses succès dans le saint ministère et dans la fondation de son Institut. Ses manières simples et affables, sa franchise et l'air de bonté qui étaient répandus sur sa figure, lui gagnaient tous les cœurs et disposaient les esprits à re-

⁷⁶ Lettre au Frère Denis, PS 168.

cevoir sans peine, et même avec plaisir, ses avis, ses instructions et ses réprimandes. »

L'intelligence de Marcellin était enracinée dans ses interactions avec les autres et sa sensibilité aux sentiments des autres, à leurs tempéraments et à leurs motivations. Bref, elle réside dans son habilité à comprendre les vrais rouages des relations humaines. Marcellin était doté d'une riche intelligence socio-émotionnelle. Il était capable de « lire » les situations, de comprendre le contexte social qui influence le comportement, de former et de développer les autres, et de les inspirer. Il pouvait choisir des stratégies qui conduiraient à la réalisation de son but premier : assurer l'éducation chrétienne aux enfants pauvres.

Dans sa correspondance et les souvenirs de ceux qui l'ont bien connu, nous découvrons un Marcellin calme, serein, ouvert, constant et courageux. Conscient de ses limites, il bénéficiait d'une intelligence pratique profonde et il était infiniment assuré dans ses convictions. Il faisait de la simplicité la qualité qui définirait ses « Petits Frères de Marie » et cette qualité le caractérisait de bien des façons. Pour Marcellin, la simplicité était la franchise dans ses relations avec les autres, l'enthousiasme dans le travail et une confiance spontanée en Dieu. Il partageait cette qualité avec ses Frères qui, espérait-il, formeraient comme une famille.

Nous avons vu que Marcellin était vraiment doué pour les relations humaines ; son sens commun et sa compassion en ont fait un confesseur populaire. Il pouvait communiquer efficacement et sympathiser facilement avec les autres. Notre histoire mariste nous apprend également que Marcellin n'était pas un homme à écrire des traités spirituels, mais plutôt un homme de détermination et d'action, un homme de cœur et d'affection. Il mettait l'accent sur le cœur et les relations – à la fois avec Dieu et avec les gens. Cela constitue l'essentiel de notre héritage spirituel et de notre pédagogie mariste. Si Marcellin a accompli avec succès ce que plusieurs croyaient impossible, c'est grâce à son cœur généreux et à son affection pour les jeunes de la France rurale et pour leurs éducateurs. Les qualités de son intelligence socio-émotionnelle — « son caractère ouvert, amical et prévenant, son affabilité sans prétentions, sa rectitude et sa gentillesse » — lui ont permis d'accomplir de grandes choses.

Les relations entre Marcellin Champagnat et Frère François

*d'après les lettres du Père Champagnat
écrites de Paris au Frère François, et d'après
quelques autres documents*

Fr. Peter WALSH, FMS
Province de Melbourne

INTRODUCTION

Voici un abrégé de l'exposé qui a été présenté au Cours du Patrimoine, Rome 2008. L'objectif de cet exposé était d'examiner les lettres de Marcellin Champagnat envoyées de Paris au Frère François, les circulaires que le frère François a envoyées aux frères sur Champagnat et quelques autres documents, avec le souci de voir ce que tous ces textes nous disent sur les relations entre deux hommes, l'un Fondateur et Supérieur, l'autre son protégé, son secrétaire et successeur.

Vu que la correspondance existante n'est que du côté Champagnat, nous avons choisi de considérer quatre circulaires que le Frère François a adressées aux frères, trois sur la mort de Champagnat, une autre en 1857, et également quelques autres documents mineurs.

L'exposé a été divisé de la façon suivante :

- I: Commencements.
- II: La lettre de 1836.
- III: Les lettres de 1838.
 - A: Les lettres des 10, 25 janvier et des 4 et 24 avril.
 - B: Les lettres des 7, 12, 13, 15, 22 mars et du 12 avril.
 - C: Les lettres du 20 mai et des 7, 20 et 23 juin.
- IV. Deux circulaires aux Frères, datées du 6 juin 1840 et du 8 septembre 1840, une Circulaire aux Frères d'Océanie datée du 20 novembre 1840 et la Circulaire du 6 janvier 1857.

V: Autres témoignages.

VI: Conclusion: que pouvons-nous dire sur les relations entre Marcellin Champagnat et le Frère François ?

Dans cet exposé, nous nous limiterons à un bref regard sur certaines parties de l'ensemble.

LA LETTRE DE PARIS EN 1836⁷⁷

En 1836, le Frère François est à l'Hermitage depuis 1831 comme secrétaire particulier du Père Champagnat, poste auquel il a été reconduit en 1835.

1835 a été une bonne année pour le Père Champagnat; il n'a pas reçu l'autorisation souhaitée, mais le Père Mazelier lui a trouvé une solution en acceptant ses Frères soumis à la conscription parmi les Frères de St Paul Trois Châteaux. Le Père Pompallier a été nommé Vicaire Apostolique pour l'Océanie. Le Père Matricon a été nommé aumônier à l'Hermitage, quatre nouvelles écoles ont été ouvertes, il y avait 140 frères dont 80 dans les écoles.⁷⁸

Le 24 ou 25 août, en compagnie de Mgr Pompallier et du Père Chanut qui vont régler des affaires concernant la mission d'Océanie, le Père Champagnat se rend à Paris dans l'espoir d'arracher au gouvernement la dernière signature de l'autorisation de sa Congrégation.

De là, il écrit au Frère François, le 28 août 1836, la lettre suivante :

*Mon bien cher frère,
[01]Après trois jours et trois nuits de marche⁷⁹, nous sommes
arrivés a Paris, bien portants et déterminés à tout tenter
pour réussir chacun dans nos affaires. Notre route s'est faite*

⁷⁷ Lettres de Marcellin J.B. Champagnat (1789-1840) Fondateur de l'Institut des Frères Maristes, présentées par Frère Paul Sester, 1985, traduites par le Frère Léonard Voegtle, deux colonnes : format CEPAM, au Fr. François (Gabriel Rivat) : Notre Dame de l'Hermitage (28-08-1836 ; PS 067 ; Original : AFM. 111.18 ; publiée en : CSG,I, p.209

⁷⁸ Vide "Chronologie, 1976 pour l'année 1835

⁷⁹ En diligence.

sans que j'aie éprouvé, comme je le craignais, les douleurs que j'éprouve ordinairement, grâces en soi(en)t rendues à Jésus et à Marie.

[02] Nous sommes logés au séminaire des Missions étrangères. Le digne Supérieur de cette maison nous a reçus avec une bonté admirable. Nous sommes logés à côté les uns des autres.

[03] Que nous avons besoin du service des prières de toute la maison! Je crains bien que nous n'obtenions rien, le ministère était changé.⁸⁰ Le nouveau nous sera-t il favorable, je n'en sais rien. Monseigneur Pompailler espère avoir une entrevue avec le roi et la reine. S'il peut, il parlera au roi de notre affaire.

[04] Ne tirez pas peine de moi, je me porte très bien. Je trouve le peuple de Paris très bonnête, Nous n'avons reçu aucune parole désobligeante. Je vous écrirai aussitôt que j'aurai fait quelque démarche, pour vous tenir au fait de tout. Je vous recommande de bien veiller à ce qu'il ne se passe aucune chose contraire au bon ordre.

[05] Dites à Mr. Mr. Servent, Matricon et Besson combien je compte sur leur Saint Sacrifice et sur eux pour la haute surveillance. Prenez leur conseil et celui du cher frère Jean Marie et Stanislas pour les affaires un peu épineuses.

[06] Il faut accélérer, autant que vous le pourrez les affaires de la chapelle⁸¹, ne rien gêner. Voyez; entendez vous bien avec M. Matricon, Besson f.f. Jean Marie et Stanislas. Je demande surtout à ce que personne ne demeure sans rien faire.

[07] Préparez tout pour les vacances, je ne puis savoir quant je repartirai de Paris. Il me semble que j'y demeurerai volontiers, tout paraît dans la plus grande tranquillité.

Vous voyez mon adresse si vous avez à m'écrire. Recevez tous l'assurance de la tendre affection avec la quelle mes

⁸⁰ Le 25 août, le cabinet Thiers, formé le 22 février précédent, est tombé. Le Père Champagnat n'a donc pas pu le savoir avant d'arriver à Paris. Le nouveau cabinet ne sera pas formé avant le 6 septembre, et l'Instruction Publique ne sera plus confiée à Pelet mais à Guizot.

⁸¹ La construction de la nouvelle chapelle à côté de l'actuelle, était presque terminée. Le Père Champagnat la voulait prête pour la retraite.

*chers.f.f. J'ai l'honneur d'être votre très dévoué et affectueux
père en Jésus et Marie,*

Champagnat, Sup des.F.M

*[09] A Paris du Séminaire des Missions étrangères, Rue du
Bac ; N°120*

Que peut nous dire cette lettre sur les relations entre le Père Champagnat et le Frère François ?

Dès le premier paragraphe, le Père Champagnat dissipe les craintes de Frère François au sujet de sa santé et manifeste une ouverture non seulement pour en discuter avec lui, mais aussi pour lui parler des craintes qu'il avait concernant le voyage. « *Après trois jours et trois nuits de marche, nous sommes arrivés à Paris, bien portants et déterminés à tout tenter pour réussir chacun dans nos affaires. Notre route s'est faite sans que j'aie éprouvé, comme je le craignais, les douleurs que j'éprouve ordinairement.* » Il y a ici une intimité et la crainte que le Frère François soit inquiet à propos de la santé du Père. Le Père Champagnat considère que le frère François est conscient de ses douleurs habituelles. Pouvoir partager sa douleur avec quelqu'un d'autre suppose une intimité basée sur des relations solides.

Dans le troisième paragraphe, le Père Champagnat partage à nouveau ses craintes avec le frère François : « *Je crains bien que nous n'obtenions rien...* » et son incertitude : « *Je n'en sais rien...* ». Pouvoir partager ses craintes et ses doutes avec quelqu'un d'autre suppose une certaine intimité et d'étroites relations.

Dans le quatrième paragraphe, le Père Champagnat cherche à nouveau à rassurer le Frère François qu'il va très bien : « *Ne tirez pas peine de moi, je me porte très bien.* » Il insinue que le Frère François serait inquiet à son sujet. Ainsi le Père Champagnat a cherché par trois fois dans un court paragraphe à rassurer le Frère François sur sa santé.

Il y a aussi la préoccupation que le Frère François s'inquiète à propos de l'accueil que le Père Champagnat pourrait recevoir des parisiens : « *Nous n'avons reçu aucune parole désobligeante.* » Presque toute la première partie de la lettre essaie de rassurer le Frère François que lui, Champagnat est sain et sauf. Marcellin conclut ce paragraphe en promettant d'écrire et de tenir le Frère François au courant de « tout ». La relation qui ressort de cet-

te moitié de la lettre apparaît intime et affectueuse. – le Frère François inquiet pour la santé et le bien-être du Père Champagnat, et le Père Champagnat inquiet parce que le frère François est préoccupé à son sujet. Il cherche donc à apaiser ces craintes. C'est bien évidemment plus qu'une relation professionnelle entre un Supérieur et un secrétaire ; c'est davantage une relation entre un père et son fils – et une relation très étroite.

Après avoir apaisé le plus possible les inquiétudes du Frère François, le Père Champagnat en vient maintenant à des questions plus pratiques. Il rappelle au Frère François de manière adroite qu'il peut s'appuyer sur les Pères Servant, Matricon et Besson : « *Dites à Mr. Mr. Servant, Matricon et Besson combien je compte sur leur Saint Sacrifice et sur eux pour la haute surveillance.* » De même, sans diminuer la responsabilité du Frère François, il lui rappelle qu'il peut prendre leurs conseils et celui des Frères Jean-Marie et Stanislas « pour les affaires un peu épineuses. » Nous trouvons ici en Champagnat un maître qui encourage et stimule ceux qui sont en charge. Il est attentif, non pour diminuer l'autorité et la responsabilité du Frère François mais pour lui faire savoir qu'il n'est pas seul et qu'il y en a d'autres qui pourront l'aider et le conseiller.

Après avoir donc apaisé ses craintes, soutenu son autorité, après l'avoir assuré de son soutien, il lui dit maintenant toute sa confiance en sa capacité à mener les affaires : « *Il faut accélérer, autant que vous le pourrez les affaires de la chapelle, ne rien gêner.* » Il y a de la richesse dans cette expression. « Vous » : la responsabilité en revient certainement au Frère François et le Père Champagnat lui fait confiance pour cela, conscient que c'est une tâche difficile, peut-être impossible : « *autant que vous le pourrez.* » Non seulement c'est difficile, mais il y a des risques inhérents : « *ne rien gêner.* »

Malgré les difficultés, le père Champagnat fait confiance, il s'attend même à ce que le Frère François réussisse. « *Occupez-vous-en.* ». Mais il lui rappelle à nouveau qu'il peut s'appuyer sur d'autres : « *Entendez-vous bien avec Mr Matricon et Besson et aussi avec les frères Jean-Marie et Stanislas.* » Nous voyons à nouveau la réalité de ces deux relations : confiance au Frère François mais anxieux sur un problème qui pourrait être au-dessus de ses forces. On sent le cœur du Père Champagnat tiraillé en deux directions comme un père qui essaie de laisser agir un jeune adolescent en croissance : lui laissant les mains libres, mais inquiet du résultat. Il demanda donc au frère François, Supérieur de la maison, de veiller à ce que personne ne reste sans rien faire et de préparer les vacances. Il semble moins inquiet sur le fait que le Frère François puisse accomplir ces tâches avec succès – après tout, il l'a fait pendant les huit ou neuf dernières années.

Il termine en assurant tous les frères, mais peut-être surtout le Frère François, de sa tendre affection comme leur père dévoué et affectueux en Jésus et Marie.

Il me semble que c'est une lettre extraordinairement affectueuse. Il n'y a aucune expression d'affection explicite, excepté l'expression générale finale et cependant, si on la lit attentivement, elle est remplie de réelle inquiétude (ressentie par le Père Champagnat) au sujet du Frère François inquiet pour la santé du Père Champagnat, pour la manière dont il est traité à Paris, pour le souci qu'il a de Frère François ; et de la part du Père Champagnat, sa confiance en Frère François et en même temps, un souci de l'encourager et de le soutenir, la peur de lui en demander peut-être trop.

LES LETTRES DE 1838

Au début de 1838, le Père Champagnat n'avait pas encore obtenu l'autorisation et il décida de retourner à Paris où il resta jusqu'à Pâques avant de revenir à l'Hermitage. Il repartit à Paris en mai. Il écrivit des lettres au Frère François les 10, 25, janvier, le 4 et le 24 février, les 7, 12, 13, 15 et 22 mars, 12 avril, le 20 mai, les 7, 20, et 23 juin. On peut avec évidence distinguer les lettres du second voyage (janvier à avril) et les lettres du troisième voyage (mai à juin). Pour des raisons quelque peu arbitraires, j'ai décidé de subdiviser ensuite les lettres du second voyage en celles de janvier-février et celles de mai-juin. J'ai divisé ainsi les lettres de 1838 :

A: Les lettres des 10, 25 janvier et des 4, 24 février

B: Les lettres des 7, 12, 13, 15, 22 mars et 12 avril.

C: Les lettres du 20 mai et des 7, 20, et 23 juin.

LA LETTRE DU 24 FÉVIER 1838

La dernière lettre du groupe A, du 24 février 1838, est envoyée après deux mois de séjour à Paris, deux mois d'agitation et de frustration où le Père Champagnat se sent épuisé par ses vains efforts pour obtenir l'autorisation.⁸²

⁸² Voir son agenda de Paris (P. Chanut 15 janvier - 5 mars 1838. Annexe B).

On sent dans la lettre de l'épuisement et du découragement qu'il ne cherche pas à cacher au Frère François. Evidemment en réponse à une question de celui-ci, il fait allusion à un refus du recteur de l'université concernant l'engagement décennal du Frère Martin et la conscription. Il révèle sa frustration, peut-être même son découragement au Frère François. « *J'ignore quel succès cette démarche aura, je ne sais quel autre remède y apporter.* » De même on lui a dit à propos du Fr. Théodore qu'il était plus difficile d'obtenir son exemption que notre autorisation, Dans sa frustration il poursuit : « *Le fermier ne peut manquer de sortir* ». Puis il en vient à dire au frère François qu'il n'a pas répondu à sa question sur le prix des textes. « *Je voulais savoir ce que vous en pensiez et vous ne répondez point du tout à ma question* ». Et sa frustration continue à apparaître : « *Quant à la grande affaire, que de démarches, que de courses, que de visites, vous ne vous faites pas une idée* ».

Le paragraphe suivant dit à François que M. Delebecque est convaincu que notre affaire serait terminée dans trois semaines, mais le Père Champagnat n'en est pas si sûr : « *Qui sait encore si elle se terminera heureusement?* ». Mais ce n'est pas le dernier de ses malheurs. Nous apprenons alors que son dernier frère survivant est mort et le Père Champagnat confie au Frère François : « *Me voici seul de toute la famille de dix que nous étions* » ; et ensuite presque un cri de désespoir : « *je pense que mon tour ne sera pas loin* ».

Il me semble qu'au milieu de sa lettre, le Père Champagnat livre son âme et partage avec le frère François le découragement et la tristesse qui l'accablent. Nous voyons ici en Frère François une âme mûre à qui le Père Champagnat pense pouvoir confier le moment le plus noir de son « désespoir ».

Mais habituellement ce sentiment de désespoir ne dure pas longtemps et il essaie immédiatement de rassurer le Frère François en lui disant qu'il va bien. « *Avec tout cela, je me porte bien, depuis que je suis à Paris, comme je ne me suis jamais porté. Je ne prends presque pas les eaux chaudes. J'ai très bon appétit.* » Je doute que le Frère François ait été apaisé.

Après avoir essayé quelques remarques positives et rassurantes, il replonge dans la tristesse. « *Vous pensez peut être que nous avons beaucoup d'argent; il diminue tous les jours et nous ne gagnons rien comme vous devez bien le penser.* » Même son post-scriptum est décourageant et même cassant : « *Je n'ai pas besoin de vous dire combien me sont chers tous les Frères que je vous avais nommés dans ma précédente lettre, quoique vous ne me fassiez mention d'aucun.* » (Le soulignement est de Frère Walsh). Il conclut :

« Vous ne répondez à presque aucune de mes questions » et il adoucit la critique : « vous n'aviez, je pense, rien de consolant à me dire sur plusieurs de mes articles. » Le Père Champagnat semble avoir perdu le bon sens ; il est si découragé qu'il en radote presque. Il termine par : « J'oublie quelque chose que je voulais vous dire encore. »

Si sa lettre des larmes⁸³ fut son point le plus bas, celle-ci serait le deuxième. Dans la première il se décharge sur le Père Cholleton sans presque réaliser ce qu'il fait, peut-être au bord de l'épuisement, il expose son découragement sous les yeux étonnés du Frère François. Étant donné l'inquiétude qu'il avait observée chez le Frère François à son sujet en 1836, on peut imaginer ce que ce dernier a dû éprouver en recevant cette lettre. Le Père Champagnat semble si épuisé et si découragé qu'il ne se rend pas compte de ce qu'il dit, ni de l'impact que ses paroles pourront avoir. Epuisement, découragement, frustration, même une prémonition de sa mort prochaine. Malheureusement, comme il n'y a pas de correspondance du Frère François, nous ne pouvons qu'imaginer ses réponses, et l'impact que cette lettre a eu sur lui.

SECTION IV : LES CIRCULAIRES DU FRÈRE FRANÇOIS.

Malheureusement, nous n'avons pas de lettres du Frère François au Père Champagnat lorsqu'il était à Paris. Cependant, nous avons des Circulaires que le Frère François a écrites sur le Père Champagnat.⁸⁴

La première circulaire, du 6 juin 1840, informe les communautés de la mort de Marcellin Champagnat, prêtre de la Société de Marie et Fondateur et Supérieur des Petits Frères de Marie. Nous avons vu par les lettres de Marcellin à Frère François des aspects de leurs relations du côté Champagnat, avec quelques attitudes du frère François. C'est notre première chance réelle d'examiner les relations de l'autre côté. Comment le Frère François voit-il le Père Champagnat ?

Sa première référence est pour « notre bon Père Supérieur », non seulement pour notre Père Supérieur, mais notre bon Père Supérieur. Sauf les connotations habituelles que nous pourrions associer avec bon, pouvons-nous rapprocher la

⁸³ PS Lettres 030 au Père Cholleton en août ou septembre 1833.

⁸⁴ CSG 01.01.1840. 1 et CSG 01.01.1851. 1840.2 , CSG 1.333- 7, CSG 18570106.

référence de « *Notre bonne Mère* » ? Comme Marie était considérée première Supérieure et « Ressource Ordinaire de notre Société »⁸⁵, pouvons-nous dire que le Frère François fait allusion au Père Champagnat comme notre père, supérieur et fondement de tous nos projets, totalité de ce que nous sommes ?

Il invite ensuite les frères « à confondre avec nous vos larmes et vos espérances », ce qui laisse supposer que le Frère François avait pleuré et qu'il espérait que l'œuvre du Père Champagnat continuerait par eux. Il les invite à pleurer cette perte et rappelle ce que Champagnat a été pour eux : « *un bon Père, un digne Supérieur et Fondateur, un saint prêtre de (la Société) de Marie, notre appui, notre guide et notre tendre consolateur* ». Il continue : « *Pleurons puisque la mort nous enlève celui qui savait si bien partager nos peines et diriger nos pas sur la route du salut. Il a terminé une vie pénitente, laborieuse, toute remplie d'œuvres de zèle et de dévouement par les souffrances d'une longue et cruelle maladie. Sa mort a été comme sa vie toute pleine d'édification : nous ne doutons pas qu'elle n'ait été précieuse aux yeux de Dieu.* »

« *C'est à nous maintenant de recueillir et de suivre avec soin ses dernières et touchantes instructions, de le faire revivre en chacun de nous en imitant les vertus que nous admirons en lui, et de nous rassembler plus que jamais autour de notre bonne et tendre Mère* ». Le Frère François enfin a été très touché et il est déterminé à imiter son Fondateur bien-aimé, son Père et guide.

La deuxième circulaire, du 8 septembre 1840, pour appeler les frères à la retraite annuelle, commence par leur recommander de « *vivre dans l'union fraternelle* ». Il rappelle aux Frères qu'ils n'auront pas comme auparavant la joie de la présence du Père Champagnat, mais qu'ils trouveront « *notre pasteur et notre père* » dans « *les œuvres de son zèle et de son dévouement pour nous, dans le souvenir de ses pieuses leçons, dans le mutuel récit de ses vertus et de ses saints exemples* ». Pour le Frère François, le Père Champagnat était encore bien vivant.

La troisième circulaire aux Frères de Polynésie, du 20 novembre 1840, accompagnera la vague suivante de missionnaires, les encouragera et informera ceux qui étaient déjà en Océanie à la mort du Père Champagnat. « *Voilà déjà six mois que le Bon Dieu l'a rappelé de ce monde pour sa couronne éternelle, nous l'espérons, pour le récompenser de ses longs travaux et de ses grandes souffrances* ». Il leur dit que « *sa maladie l'a tellement épuisé et affaibli qu'il*

⁸⁵ PS lettres 194

n'était plus qu'un squelette vivant. » Nous avons là une perception du Frère François qui a partagé pendant plusieurs années les souffrances que le Père Champagnat a endurées. Nous avons déduit de la lettre de 1836 et aussi de quelques lettres de 1838, que le Frère François fut éprouvé et même souffrit avec le Père Champagnat. « *Sa mort comme sa vie fut remplie d'édification. Nous ne doutons pas qu'elle n'ait été précieuse aux yeux de Dieu* », disait-il.

Il continue : « *Nous n'avons pas besoin de vous dire ... quel regret et quelle peine une telle perte a laissé dans nos cœurs. C'est une blessure qui mettra beaucoup de temps à guérir* ». Inutile de souligner combien il a ressenti personnellement une telle perte, qui a occasionné chez lui la blessure dont il parle. Nous avons une autre expression imagée : « *un bon père, un guide si sûr et un si compréhensif consolateur* ».

En 1857 il écrit une autre circulaire à la suite de la publication et de la diffusion de « La vie du Père Champagnat » par le Frère Jean Baptiste. Puisque la circulaire est datée du 6 janvier et que la chronologie donne 1857 comme date de la publication de la Vie, cette circulaire a dû suivre immédiatement après. Le Frère François y présente aux Frères la vie du Fondateur comme exemple à imiter.

Il dresse ensuite une liste des paroles du Père Champagnat sur divers sujets. Les neuf premières ont trait aux exercices quotidiens, comme suit :

Lever	« Il y a plus de vingt ans, disait-il à un Frère, que je me lève à quatre heures ; cependant je n'y suis pas habitué : tous les jours c'est pour moi un sacrifice et une peine. Vraiment, quand j'y pense, j'ai compassion de nos jeunes Frères à qui cela ne peut manquer de coûter beaucoup. »
Prière, Méditation	« Un Frère qui ne sait pas prier, ne sait pas pratiquer la vertu ni faire le bien parmi les enfants. Il est impossible d'accomplir les obligations de la vie religieuse sans une vraie et solide piété. »
Office	« L'Office est une consolation pour les Frères. Il est vrai qu'ils ne comprennent pas le latin ; mais Dieu le comprend, et leur prière ne lui en est pas moins agréable, si l'esprit intérieur et l'intention du cœur l'accompagnent. »

Messe ,Communion	« Pour un Frère qui a l'esprit de foi, c'est un sacrifice immense de ne pouvoir entendre la sainte Messe tous les jours. Celui qui la manque par sa faute, témoigne qu'il n'a point de zèle pour sa perfection et qu'il n'aime pas Jésus-Christ. »
Étude, Occupation	« Un Frère doit se rendre capable de remplir tous les offices, tous les emplois de l'Institut ; pour cela, il est nécessaire qu'il aime le travail... »
Classe	« Le vase de terre garde longtemps le goût et l'odeur de la première liqueur qu'il a contenue ; si les enfants prennent dans la petite classe de bonnes habitudes, de bons sentiments, ils les conserveront toute leur vie. »
Catéchisme	« Un Frère ne doit rien tant désirer que d'être un bon catéchiste : car c'est là sa fonction principale et le but de sa vocation. »
Nourriture	« J'ai toujours remarqué que ceux qui s'occupent beaucoup de leur corps, pensent peu à leur âme. »
Récréation	« La joie et la gaieté doivent être la disposition habituelle des Religieux ; c'est cette disposition que je vous désire à tous, et vous ne devez rien tant craindre que la tristesse et la mauvaise humeur : car, après le péché, il n'y a rien de pire ni de plus dangereux. »

Il fait ensuite une autre liste de vingt remarques concernant les relations parmi les Frères, les tentations ordinaires et la perfection religieuse. Ainsi dans sa circulaire de 1857, le Frère François donne 29 paroles de notre Fondateur, une sorte de résumé des enseignements du Père Champagnat et de la « Vie » du Frère Jean Baptiste .

Car la fidélité du Frère François est liée à l'imitation du Père Champagnat :

« Si donc nous voulons être les vrais disciples de notre pieux Fondateur, si nous voulons sincèrement continuer son œuvre sur la terre, et participer à ses mérites et à son bonheur dans le ciel, nous devons marcher sur ses traces, imiter ses vertus et conformer toujours notre conduite et nos sentiments aux règles et aux maximes qu'il nous a laissées. En un mot, nous devons nous comporter de telle manière en toutes choses, qu'aucune de nos paroles et de nos actions ne puisse être désavouée par lui, ni condamnée par ce qu'il a dit ou par ce qu'il a fait. »

Pour le Frère François, un vrai Frère de Marie, un vrai disciple du Père Champagnat, un vrai Religieux, un vrai fils de Champagnat est quelqu'un qui l'imite « *aussi parfaitement que possible* ».

Le Père Champagnat a passé plusieurs années à former le Frère François ; ses lettres de Paris contiennent beaucoup de conseils et d'encouragement. Il a donné au Frère François la liberté d'agir en son nom et de prendre beaucoup de décisions lui-même, mais il était toujours là en arrière plan, à conseiller, à soutenir, à encourager. Il est révélateur de voir combien Champagnat apparaît dans la circulaire de 1857. Il est également intéressant de voir la force de l'idée que le Frère François se fait encore de Champagnat 17 ans après sa mort.

D'AUTRES TÉMOINS

Dans sa lettre du 27 mai 1838 au Père Pompallier⁸⁶, le Père Champagnat répondant à une lettre qu'il avait reçue de Pompallier, dit « *Le frère François est mon bras droit; il conduit la maison dans mon absence comme si j'étais présent. Tout le monde se soumet à lui sans difficulté.* » Nous avons là une preuve de première main sur les sentiments et les attitudes du Père Champagnat à l'égard du Frère François. Il est le bras droit du Père Champagnat et plus que cela, il est Champagnat lui-même quand il dirige, c'est comme si le Père Champagnat était présent.

Quand le Frère François fut élu Directeur général des frères en 1939, il est dit que le Père Champagnat, « au moment de l'élection... avait manifesté une joie très visible et « après l'élection » a dit un des Frères nommé dans sa biographie, il « *paraissait très satisfait du résultat et dit : Je suis heureux du choix ; c'est exactement l'homme que je voulais. Dieu a béni cette élection.* »⁸⁷ On raconte que quelques jours avant sa mort un Frère lui demanda qui serait capable de conduire la congrégation quand il serait parti. Il répondit : « *Le Frère que vous avez choisi pour me succéder fera encore mieux que moi.* »⁸⁸

⁸⁶ PS Letters 194

⁸⁷ See ALS 411

⁸⁸ Voir Furet, Vie de MJB Champagnat, 1989, p. 232

Le Frère Jean Baptiste dans sa « Vie » écrivit du frère François, « *Plein de l'esprit du pieux Fondateur et jaloux de l'imiter dans sa manière de conduire les frères et de faire le bien, le Frère François ne changea rien à ce qui était fait et continua à faire en out comme par le passé... Chacun vit, avec grande satisfaction, que le nouvel ordre des choses n'apportait aucun changement dans l'administration et que le Père Champagnat vivait et agissait dans son successeur.* »⁸⁹

Dans son agenda, le Frère François note en recevant le portrait de Marcellin Champagnat : « Reçu le portrait du Père Champagnat. Être sa vivante image. »⁹⁰

Il semble donc évident que le Père Champagnat était satisfait de l'homme qu'il avait formé depuis si longtemps. Il avait confiance qu'il avait appris ses leçons et qu'il avait la force tranquille de réussir. Il est également évident que le frère François avait tout appris du Père Champagnat : attiré par lui très jeune, il s'est assis aux pieds du maître et s'est nourri de sa sagesse et de sa bonté : si bien qu'il s'est donné pour tâche de devenir son image vivante, et d'encourager tous les Frères à faire de même. Et 28 ans plus tard, chacun pouvait remarquer qu'il gardait toujours cette affection et ce respect.

SECTION VI: CONCLUSION

Si l'on examine une relation humaine, il y a certaines attentes que nous aimerions vérifier :

- La relation manifeste-t-elle les qualités d'une relation saine ou d'une relation malsaine ?
- La relation est-elle simple ou complexe ?
- La relation évolue-t-elle et mûrit-elle ?
- La relation est-elle vivifiante pour les personnes ?

Si l'on examine les relations entre Marcellin Champagnat et le Frère François comme le montre la correspondance, nous nous poserons les mêmes questions.

Pour y répondre, nous accepterons que les qualificatifs de sain/malsain puissent être présentés comme suit :

⁸⁹ Vide, p.252

⁹⁰ ALS, p. 411 quoted in Gabriel Michel, Frère François, p. 78.

CARACTÉRISTIQUES D'UNE RELATION SAINÉ	CARACTÉRISTIQUES D'UNE RELATION MALSAINÉ
Bonne communication/transparence	Communication faible/restrictions
Confiance/sentiments partagés/intimité	Intimidation/abus
Réciprocité/soutien	Isolement
Responsabilité partagée	Reproches/conflits latents
Individualité	Perte d'identité/égoïsme

En observant chacune des parties de notre texte, quelles caractéristiques de la relation avons-nous trouvées ? Dans la partie « commencements », nous avons trouvé un attrait mutuel, ce jeune Gabriel Rivat a conquis un sentiment d'appartenance et d'identité, nourri et renforcé ; une confiance et un respect mutuel ; un partage de styles de vie ; un respect réciproque ; (compte tenu des différences d'âge et de responsabilité), chacun a laissé l'autre développer ses propres capacités individuelles.

Dans la lettre de 1836, nous avons vu les inquiétudes du Frère François au sujet de la santé du Père Champagnat et les inquiétudes du Père Champagnat concernant le Frère François (réciprocité et soutien) ; le frère François était au courant des souffrances du Père Champagnat (intimité) ; le Père Champagnat exprimait clairement ses craintes (transparence) ; Le Père Champagnat était prêt à autoriser le Frère François à prendre des décisions (individualité) ; ils partageaient tous les deux les responsabilités de l'Hermitage (responsabilités partagées) et bien sûr, la totalité de la lettre a révélé une bonne communication. Nous n'avons trouvé aucune des caractéristiques d'une relation malsaine.

Dans la lettre de 1838, nous avons trouvé que le Père Champagnat avait une grande confiance en Frère François surtout à propos du carnet oublié qu'il avait demandé de cacher ou de brûler. (Responsabilité partagée/ Réciprocité/ confiance). Il y a une communication sur la santé du Père Champagnat et sur ses craintes (intimité) et sur le rôle du Frère François comme infirmier/ conseiller spirituel, et sur la nécessité pour lui de prendre certaines décisions (individualité). On y trouve un partage des sentiments et une communication ouverte et transparente.

Nulle part nous n'avons trouvé les caractéristiques d'une relation malsaine. La seule que l'on pourrait voir est une petite remarque dans la lettre du 24 février 1838 : « *Vous n'avez presque pas répondu à aucune de mes questions* », mais remarque adoucie aussitôt par le commentaire : « *Je suppose que vous n'aviez rien de consolant à me dire* ». Il est remarquable que dans ces quelques quinze lettres, comme nous l'avons vu, écrites quand le Père Champagnat était plutôt abattu, nous n'ayons pas trouvé d'exemples d'intimidation, de reproche, d'isolement, de restriction, ou de conflit latent. Par la forme des lettres nous pouvons dire avec certitude que les relations entre le Père Champagnat et le frère François présentent toutes les caractéristiques d'une relation saine ; rien ne révèle une relation malsaine.

La relation est-elle simple ou complexe ?

La relation entre le Père Champagnat et le Frère François est complexe ou plutôt multi faces. Nous pourrions dire qu'il y a, en fait, plusieurs types de relations. Nous pourrions les résumer ainsi :

Relation multi faces entre le Père Champagnat et le Frère François
Père/fils
Grand frère/petit frère
Maître/élève
Fondateur/disciple
Directeur spirituel/accompagné
Directeur/secrétaire
Leader/successeur

Un examen de la correspondance de Marcellin Champagnat au Frère François, de Paris, a donné des exemples de ces « relations ».

La troisième question que nous devons aborder est : la relation évolue-t-elle et mûrit-elle ?

Notre examen des lettres a montré que les relations ont commencé comme père-fils, évolué au cours des étapes maître-élève, grand frère-petit-

frère, fondateur-disciple, directeur spirituel-accompagné, directeur-secrétaire, et elles ont culminé en leader-successeur. Dans un article récent, Rabbi Jonathon Sacks disait que « *Les bons leaders font naître de bons disciples, les grands leaders font naître des leaders.* »⁹¹ Il continue : « *La qualité essentielle pour arriver à faire naître des leaders me semble liée au fait d'accorder des permissions dans un contexte et une culture où les gens peuvent s'épanouir et se sentent encouragés.* » Il me semble que, d'après cette définition, le Père Champagnat peut être considéré comme un grand leader. Ses lettres traduisent l'évidence d'un milieu et d'une culture où le Frère François peut-être lui-même, peut faire confiance à ses propres jugements, peut prendre des décisions, peut devenir le grand leader qu'il a été.

Notre dernière question : la relation était-elle vivifiante pour les personnes concernées ? Il me semble que oui. Evidemment, comme nous l'avons vu, le Père Champagnat a permis au frère François de devenir la personne qu'il est devenu. Il était choyé et encouragé, soutenu et il a pu devenir un meneur d'hommes. Le Père Champagnat l'a formé, a été son modèle; voilà les caractéristiques d'une relation saine et d'un bon leader. Nous en avons l'éclatante évidence.

La relation a-t-elle été vivifiante pour le Père Champagnat ? Je crois que oui, en ce sens que c'était une relation réciproque de bonne communication et de transparence, de confiance / sentiments partagés, de réciprocité/ soutien, de responsabilité/ et d'individualité. Le Frère François est devenu le bras droit du Père Champagnat, son confident, son fidèle soutien, quelqu'un avec qui il a pu partager ses sentiments les plus intimes, ses craintes, ses moments les plus sombres. Alors que sa tendance naturelle était de faire tout lui-même, il lui était impossible de faire tout ce qu'il avait à faire. Un adjoint de confiance lui a permis de faire encore plus que ce qu'il pouvait faire seul. Ce fut également pour lui très utile d'avoir quelqu'un à qui il pouvait confier ses pensées et ses difficultés. Vraiment, la relation a été vivifiante pour le Père Champagnat et pour le Frère François.

⁹¹ Dr Matthew Del Nevo, Broken Bay Institute research@bbi.catholic.edu.au

Les débuts de la Province d'Allemagne

Fr. Augustin HENDLMEIER, FMS
Province d'Europe Centre-Ouest

PRÉFACE

Ce travail ne peut être considéré que comme un *premier pas* sur le chemin d'une étude complète de l'histoire de la Province des Frères Maristes d'Allemagne. Il faudrait approfondir les conditions de sa fondation et les négociations compliquées avec les Gouvernements allemands de Berlin, de la Province prussienne, de la Westphalie et du Royaume de Bavière.

Au début de ce travail, il faut tenir compte de difficultés particulières :

- a.** Les seules sources disponibles pour cette recherche ont été les documents des archives de la Maison générale de Rome. Ces documents ne sont pas complets et ne peuvent offrir qu'une facette de toute l'histoire. Les autres facettes se trouvent aux archives d'Arlon, aux archives de l'ancienne Province de Beaucamps et aux archives de l'ancienne province d'Allemagne, à Furth. Les documents – tous en français – sont publiés en anglais et en allemand pour la première fois. C'est là l'une des principales contributions de cette recherche.
- b.** Il reste à écrire une histoire de la Province mariste d'Allemagne en langue allemande, puisque cette histoire intéresse d'abord les Frères allemands. Il ne conviendrait pas de l'écrire en anglais et de la traduire en allemand par la suite.

Considérant ces deux points, le travail qui suit ne peut que présenter une étude incomplète ou un résumé des conditions qui régnaient au début de la Province. On ne fera qu'effleurer aussi son développement durant les années après la fondation. La principale tâche consistait à identifier et à avoir accès aux documents pertinents. Leur traduction en allemand a aussi été une part importante du travail. (Les documents traduits en allemand n'apparaissent évidemment pas dans cet article). Précisons qu'à cause de ces conditions particulières, on n'a pas pu faire une édition scientifique et critique de ces documents.

Si on fait exception de quelques survols sommaires de l'histoire de la Province d'Allemagne, on ne trouve aucune publication détaillée et complète de cette histoire. À Rome (où ce projet de recherche a été entrepris), il n'y a pas de documentation particulière à ce sujet. Comme nous l'avons déjà précisé, la seule source de référence retenue pour ce travail se trouve dans les archives de la Maison générale et nulle part ailleurs.

Il faut tenir compte des conditions et des circonstances de cette étude pour en comprendre les limites.

I. Documents aux archives des Frères Maristes à Rome

- a. *13 Lettres du Frère Raymond-Célestin au Frère Supérieur général Stratonique à Grugliasco*. 4 Lettres manuscrites. Dates : 21.1.1911 (Doc. 612. L. 001, première lettre) au 27.12.1913 (Doc. 612. L. 024, dernière lettre).
- b. *4 rapports* :
 - *Rapport sur la fondation d'une maison pour les Frères Maristes d'Allemagne présenté au Révérend Frère Stratonique, Supérieur général à Grugliasco* (Italie), 4 pages, 20 janvier 1911 (Doc. 612. H. 003).
 - *Rapport sur la fondation d'une maison pour les vocations des Frères Maristes en Allemagne présenté au Conseil général de l'Institut à Grugliasco*, 4 pages, 20 février 1912 (Doc. 612. H. 004).
 - *Rapport sur le District d'Allemagne*, auteur inconnu, 12 pages manuscrites, sans date (1927?) (Doc. 612. H. 007).
 - *Rapport sur le District de Furth*, 10 pages, auteur : F. Armand-Léo Dorvaux, Visiteur, 6 décembre 1941 (Doc. 612. H. 009).

- c. *Cinq lettres du Prince de Löwenstein* (Membre du Parlement allemand, Partie du Centre) au Provincial d'Arlon, 6 décembre 1911, 1^{ère} lettre (Doc. 612. L. 003), 2 novembre 1913, dernière lettre (Doc. 612. L. 021).
- d. *Lettre au Gouvernement royal de Münster*, Département de la Culture et de l'Éducation, auteur: F. Raymond- Célestin, 3 octobre 1913 (Doc. 612. L. 016).
- e. *Lettre des Frères Maristes à l'Évêque de München-Freising*. On y trouve une lettre de l'Évêque Michael de München, 8 septembre 1919 (Doc. 612. H. 006).
- f. *Lettre du Supérieur général à Sa Sainteté Pie XI à propos de la fondation du District d'Allemagne*, 1920 (copie) (Doc. 612. X. 001).

Tous ces documents originaux en français ont été traduits en allemand.

2. Personnes impliquées dans la fondation

a. Frère Raymond-Célestin Koop (Josef Koop), FMS

Lieu de naissance : Alt-Oer (près de la ville de Recklinghausen),
District de Westphalie

Date de naissance : 9 décembre 1882

Noviciat : 1899, à Arlon (Belgique)

Vœu d'obéissance : 14 septembre 1901

Date de décès : 3 novembre 1957

1903-1913 : Arlon (Enseignant)

1914-1922 : Recklinghausen

1922-1945 : Enseignant à San Mauro (Italie), Noviciat international

1945-1947 : Bairo, Carmagnola (Italie)

1947-1953 : Vaduz (Liechtenstein)

1953-1956 : Mindelheim

1957 : Recklinghausen

Ce Frère peut être considéré comme le véritable fondateur des Frères Maristes de la Province d'Allemagne puisqu'il a préparé la fondation de leur première maison avec beaucoup d'habileté et de rigueur. Il a été chargé de toutes les négociations avec le Diocèse de Münster, le

Gouvernement de Westphalie, le Gouvernement de Berlin et le maire de Recklinghausen. Il était aussi en liaison avec le Supérieur général et son Conseil. Il a également été recruteur en Allemagne. Sa persévérance et sa confiance en Dieu lui ont permis de surmonter toutes les difficultés. Il a marché dans les pas de Champagnat.

b. Frère Josef-Verius Porta (Adam Porta), FMS

Lieu de naissance : Weilmünster, district de Sarreguemines, Lorraine

Date de naissance : 9 juin 1872

Noviciat : 1889, à Arlon

Vœu d'obéissance : 15 août 1891

Date de décès : 8 janvier 1950, à Montevideo

1893-1901 : Arlon

1910-1909 : Gohissart (Directeur)

1910-1911 : Grugliasco (Italie)

1911-1914 : Arlon (Maître des novices)

1914-1920 : Furth (Directeur)

1920-1929 : Furth (Visiteur)

1929-1937 : Furth (Directeur)

1937 : Budapest

1937 : Graz/ Autriche (Directeur)

1938-1950 : Montevideo (Visiteur et Directeur)

À titre de premier Visiteur du District d'Allemagne, il a eu une très grande influence sur le développement des Frères et leur mission en Allemagne. Il peut aussi être considéré comme le fondateur des Frères Maristes en Uruguay.

c. Frère Armand-Léo Dorvaux (Léon François Dorvaux)

Lieu de naissance : Bolchen, Département de Moselle (Lorraine)

Date de naissance : 21 février 1879

Noviciat : 1896, à Arlon

Vœu d'obéissance : 1899

Date de décès : 14 septembre 1959

1899-1909 : Arlon (Enseignant)

1909 : Grugliasco (Italie)

1910-1915 : Arlon (Directeur)

1915-1920 : Furth (Directeur)

1920-1926 : Stein an der Traun (Directeur du juvénat)

1926-1929 : Mindelheim (Directeur du juvénat)
1929-1939 : Furth (Visiteur)
1939-1945 : Saint Gingolph/ Suisse (Visiteur)
1945-1952 : Saint Gingolph (Directeur)
1952-1959 : Furth (Sous-maître des novices)

Comme Visiteur du District d'Allemagne sous le régime nazi (1933-1945), il a dû effectuer un travail extrêmement difficile mais, grâce à sa grande habileté et à son talent de chef, il s'en est très bien tiré. Avec le Frère Josef-Verius Porta, il a bâti la Province d'Allemagne et il a guidé son développement avec grand succès de 1915 à 1939.

d. Alois, Prince de Löwenstein (1871-1952)

Membre du Parlement allemand à Berlin (Partie catholique du Centre), Directeur du Comité des missions catholiques étrangères.

Il a usé de son influence et de ses relations avec les politiciens en faveur de l'Église catholique, particulièrement des religieux. On trouve des copies de certaines de ses lettres au Gouvernement allemand dans nos archives à Rome. Les membres de sa famille sont toujours très actifs dans l'arène politique de l'Allemagne contemporaine.

e. Docteur Wilhelm Solf (1862-1936)

1900 – 1911 : Gouverneur des Samoa allemandes.

Sa politique était modérée. Il a trouvé une solution pacifique au soulèvement contre les Allemands en 1904. Il était très soucieux d'améliorer l'éducation des enfants samoans. Il voulait avoir de bons enseignants et aussi des Frères, mais à la condition qu'ils soient formés en Allemagne. Son plan était d'ouvrir une maison de formation pour des enseignants Frères en Allemagne, mais seulement pour former des Frères qui iraient dans les colonies allemandes. Il est ainsi à l'origine des Frères Maristes en Allemagne, même si cela était pour des raisons personnelles et qu'il ignorait le vrai contexte. Il y avait aussi aux Samoa de nombreux immigrants allemands. Vingt ans après la fin de la période allemande, les Samoans considéraient cette période comme leur âge d'or. On l'a décrite comme une période de « colonialisme bienveillant. »

3. Étapes qui ont conduit à la fondation en Allemagne

Les Frères allemands avant la fondation en Allemagne

a. Frères allemands à Arlon (Belgique)

- 1888 : Fondation d'Arlon (Province mariste de Beaucamps, France)
- 1889 : Le premier novice allemand à Arlon (F. Josef-Verius Porta)
- 1898 : Les premiers Frères allemands à l'école normale d'Arlon (approuvée par l'État belge)
- 1914 : 80 novices et postulants allemands, et 140 juvénistes à Arlon ; plusieurs Frères allemands reçoivent leur formation à Arlon et vont dans les missions de Chine, du Brésil, d'Afrique du Sud et d'autres pays. Ils travaillent aussi au jувénat et au noviciat d'Arlon.

Frères allemands au début de la 1ère Guerre mondiale

- 1914 : Quand la guerre a éclaté, plusieurs Frères ont dû se joindre à l'armée. Les novices et les juvénistes d'Arlon ont été renvoyés à la maison. Les Frères allemands ont dû quitter la Belgique.
- 1914 : Recherche d'un nouvel établissement en Bavière.

Le processus de fondation

a. Négociations entre l'Institut et les Gouvernements allemands (Berlin et Münster) et le diocèse de Münster

- 25 janvier 1907 : Demande au Gouvernement bavarois, mais sans succès.
- Janvier 1912 : Le Conseil général décide d'ouvrir une maison en Allemagne.
- De janvier 1912 à février 1912 : Négociations entre Frère Raymond-Célestin et le diocèse de Münster au sujet du petit Séminaire de **Recklinghausen** qui avait été offert à l'Institut. (Il était libre depuis quelques années.) Le diocèse voulait vendre la maison.
- Février 1912 : Le Prince de Löwenstein rencontre le Ministre de l'éducation de Berlin.

b. Les conditions du Gouvernement de Berlin

- Seuls des Frères de nationalité allemande vivent dans cette maison.
- Les Frères diplômés en Belgique seront admis au début, mais devront obtenir un diplôme spécial par la suite.

Les négociations ne se feront qu'avec le Directeur de la maison et non pas avec l'Institut ou le Provincial de Belgique.

La mission des Samoa doit être desservie.

Chaque année, les statistiques des Frères seront soumises au Gouvernement pour approbation.

c. 2 octobre 1913 : Le Gouvernement permet d'ouvrir une maison dans le but de former des enseignants pour les colonies allemandes.

d. 1913 : Achat de la maison et de la propriété dans le diocèse de Münster.

e. Février 1914 : Début du juvénat à Recklinghausen.

Six Frères et Frère Raymond-Célestin comme Directeur. Durant la guerre, la maison est transformée en hôpital militaire. Les Frères y travaillent comme infirmiers. On y accueille environ 7000 prisonniers de guerre jusqu'en 1918.

Développement du District allemand de 1915 à 1945

a. Fondation de Furth (plus tard la Maison provinciale) : 11 janvier 1915.

La Baronesse Philomena de Hornstein a offert sa Villa de Furth (Bavière) aux Frères comme juvénat, postulat, ateliers, brasserie et ferme. Les premiers Frères ont été Josef-Verius Porta et Armand-Léo Dorvaux.

b. Développement entre les deux guerres mondiales : plusieurs fondations.

De nouvelles fondations ont suivi celle de Furth : 20 en Allemagne, 3 en Autriche, 2 en Suisse, 2 au Danemark, 1 au Liechtenstein, 2 aux Pays-Bas, 1 en Pologne et 1 en Italie.

Fondation en Uruguay : 6 écoles en Uruguay et une maison en Argentine, de 1936 à 1941

Développement après 1945

a. 1945 : Les Frères allemands avaient 31 maisons. Huit ont été fermées en 1937 par les nazis et cinq autres avaient été fermées avant 1937.

Parmi ces maisons fermées, il y en avait 2 aux Pays-Bas, 3 au Danemark et 3 en Autriche. Ces maisons ne furent par rouvertes après la guerre. Il y avait une maison au Liechtenstein (Vaduz) et une en Suisse (Saint Gingolph).

b. 1937 : 400 Frères allemands

1947 : 156

2007 : 40

c. L'Allemagne forme une province en 1946

d. La situation actuelle des Frères allemands (2008) :

L'Allemagne fait partie de la nouvelle Province d'Europe Centre-Ouest. On y trouve quatre écoles diocésaines, mais seulement trois frères travaillent dans nos écoles.

4. Documents dans les archives maristes de Rome relatifs à la fondation de la Province mariste d'Allemagne et à son développement jusqu'en 1945

a. Deux documents illustreront la situation avant la fondation :

Rapport au sujet du Noviciat d'Arlon, 21 juin 1914

(Original en français, auteur inconnu, mais probablement le Maître des novices)
Doc. 613 .002. 31

Introduction

Ce rapport traite de la formation des Frères au Noviciat d'Arlon. On y trouve d'importantes informations sur les premiers Frères allemands et le programme de formation au Noviciat avant 1914 :

1. La plupart des jувénistes et des novices proviennent d'Allemagne.
2. Ils viennent du Palatinat et de la Bavière.
3. Le recrutement se fait avant tout par des annonces dans les journaux.
4. À l'occasion, il y a aussi des recruteurs qui se déplacent d'un endroit à l'autre.
5. Il faut maintenant un recruteur à plein temps.

6. Les novices ont habituellement entre 15 et 18 ans.
7. Le programme de formation du Noviciat est celui qui était en vigueur au 19^e siècle.
8. Il y a des pratiques spéciales pour susciter le zèle des novices.
9. Des Frères perdent leur vocation parce qu'ils ont été envoyés dans des œuvres apostoliques immédiatement après le noviciat.
10. Il faudrait donc ouvrir un scolasticat qui durerait trois ans.

Recrutement

*Le recrutement de notre noviciat se fait en grande partie par le Juvénat du Sacré-Coeur qui nous a envoyé 35 postulants sur 46 que nous avons reçus Durant la présente année scolaire. Tous ces nouveaux sujets **sont de nationalité allemande**, venant du **Palatinat** et de la **Bavière**. Presque tous nous sont préparés par des prêtres zélés n'ayant en vue que le bien des âmes et l'avantage des missions catholiques. Aussi avons-nous à remercier la Providence du choi des jeunes gens qu'elle daigne nous envoyer : ils proviennent tous de bonne famille, jouissent d'une excellente santé et suffisamment bien doués, en général, pour entreprendre des études avec fruit.*

Jusqu'à présent en guise de moyen de recrutement, nous nous sommes bornés à faire paraître quelques annonces dans les principaux journaux du pays, à faire connaître notre Congrégation par le Bulletin du Juvénat et à envoyer de temps en temps, un Frère parcourir l'une ou l'autre région allemande en vue de s'y renseigner auprès de MM. les curés sur les vocations qui éventuellement désireraient faire l'œuvre de Dieu sous l'humble habit de Frère Mariste.

Cependant, à moins de voir notre oeuvre péricliter faute de vocations, ces moyens ne suffisent pas. Il serait hautement désirable qu'un Frère soit spécialement chargé du recrutement.

Des Congrégations religieuses en grand nombre se sont établies autour d'Arlon : toutes ont leurs recruteurs attirés qui parcourent régulièrement nos régions en tout sens et y font d'amples moissons de vocations. Il est donc de toute nécessité de créer au plus tôt un emploi de Frère recruteur. Celui-ci parcourrait périodiquement le Luxembourg belge, le Grand-Duché, la Lorraine, le Palatinat, la Bavière. Dieu bénirait son travail et notre noviciat verrait s'ouvrir une nouvelle ère de prospérité.

Postulat

Nos postulants sont actuellement au nombre de 28, répartis en deux classes : la première en compte 16, tous parlent français, tous ayant passé par le Juvénat ; les 12 postulants de la deuxième entrés directement au Noviciat, apprennent surtout la langue française et restent en général 8 à 10 mois au postulat.

Le programme du postulat comprend, avec le catéchisme de persévérance et la perfection chrétienne, celui des classes préparatoires à l'école normale belge. Depuis quelques années déjà, le Cher Frère Visiteur a établi trois concours par an entre le postulat d'Arlon, celui de Pommeroeul, la première classe des Juvénats d'Arlon et de Pittbem. Ces concours produisent d'excellents résultats tant au point de vue de l'émulation qu'ils provoquent entre maîtres et élèves que par les progrès réels qu'ils ont fait faire aux études.

Noviciat

Notre Noviciat se compose de deux vêtures, comptant 37 novices distribués pour la facilité de l'exécution des programmes en deux classes. A part deux jeunes frères qui ont dépassé les vingt ans, tous les autres ont atteint l'âge de 15 à 17 ans, époque la plus propice pour recevoir une bonne formation religieuse et acquérir de solides convictions.

En général, à part une heure par jour, on consacre tout le temps du Noviciat aux matières religieuses : Étude de la perfection chrétienne, des Constitutions, du Directoire général, du Catéchisme de persévérance et des vœux, des Évangiles, de l'Histoire Sainte et de l'Histoire de l'Église, du livre d'or et des livres de l'Institut. Pour stimuler la ferveur et pour faciliter les progrès de l'esprit religieux, de l'esprit de notre Vénérable Fondateur, nous avons établi outre la confession hebdomadaire et la communion quotidienne, la récollection mensuelle, la pratique du Trésor du Sacré-Cœur et l'examen de conscience deux fois le jour. Nous tenons également à la pratique de la Coulpes et de la Direction de tous les huit jours, ainsi qu'aux pénitences publiques et volontaires. Dans l'ensemble nous croyons pouvoir assurer que nos jeunes frères font leur Noviciat et que nous avons la consolation de les voir tous heureux et contents d'appartenir à la grande famille de la Très Sainte Vierge.

En terminant ce petit rapport, nous nous permettons d'exprimer un désir qui est aussi celui de prêtres dévoués à notre Congrégation. Aux termes de nos Constitutions la durée du Noviciat est d'un an. Evidemment il ne peut être question d'assurer à nos jeunes frères une formation religieuse complète en un si court laps de temps. Ils ont eu à peine le temps d'apprécier com-

me il conviendrait, le bienfait d'avoir été appelé par Dieu à la vie religieuse ; le travail de leur perfection n'est qu'ébauché, leur vertu ne fait que naître que déjà ils sont jetés dans la vie active des postes où ils ne trouvent pas toujours malheureusement l'adjuvant nécessaire qui les encouragera dans la pratique des vertus religieuses et consolidera leur vocation. Etant fréquemment en contact avec le monde, de par la force même des choses, nos jeunes frères reprennent bientôt leur esprit qu'ils avaient si généreusement renié à leur entrée au Noviciat et trop souvent, hélas ! nous avons à déplorer la perte de vocations qui, si elles eussent eu le temps de se fortifier, auraient fait aujourd'hui honneur à notre Institut.

Aussi, désirons-nous vivement qu'il soit accordé à tous nos jeunes frères la faveur de pouvoir passer au sortir du Noviciat deux ans au Scolasticat. Ils auraient aussi l'occasion de fortifier leur vocation par la pratique constante de nos saintes règles, ils apprendraient à mieux connaître notre Institut et à l'aimer en conséquence ; enfin ils acquerraient quelques connaissances profanes dont ils ne peuvent aujourd'hui absolument plus se passer s'ils veulent travailler avec quelques succès à l'œuvre de l'enseignement chrétien. Somme toute, s'il est vrai que ces deux ans de formation supplémentaire constituent un nouveau sacrifice pour la Congrégation, nous pouvons également assurer qu'en retour, elle s'accroîtra de vocations plus solides et pleines d'espérance, de sujets mieux armés pour s'engager, avec beaucoup moins de crainte de faillir, dans la lutte, si âpre aujourd'hui, du bien contre le mal.

Lettre au Supérieur général

Auteur : Frère Raymond-Célestin. Date : 21 octobre 1913.

Document : 612. L. 019

Introduction

Dans cette lettre, comme dans d'autres, F. Raymond-Célestin, qui avait été chargé de la fondation en Allemagne par l'Assistant général, essaie de convaincre le Supérieur général de l'importance de la fondation d'une maison en Allemagne.

Certains de ses principaux arguments sont :

1. La fondation d'un établissement mariste dans la colonie allemande de Tsingtau (Chine) serait très utile pour obtenir l'approbation d'ouvrir une maison en Allemagne, parce qu'on y aurait besoin d'enseignants allemands.
2. Un grand bienfaiteur des Frères, membre du Parlement, le Prince Alois de Löwenstein, appuierait ce projet auprès du Ministère à Berlin.
3. Les Frères allemands qui y travailleraient seraient exemptés du service militaire, puisque tous les Frères allemands qui travaillent dans une colonie allemande en sont exemptés par la loi.
4. La maison d'Arlon célèbre son 25^e anniversaire. Le Supérieur général devrait participer aux célébrations.

V.J.M.J.

Arlon, 21 octobre 1913

Mon Très Révérend Frère Supérieur Général,

Permettez-moi de recommander à votre bienveillante sollicitude la question de la fondation d'une école des Frères Maristes dans la colonie allemande de Tsingtau (Chine). L'année dernière on annonçait à Arlon que la fondation de cette école était sur la point de se réaliser. Deux Frères allemands de San Maurizio dont l'un passait par Arlon avaient été désignés pour cette fondation. Ne doutant plus de la certitude de l'ouverture de cette école, les Marienstimmen s'étaient empressées de faire connaître ce nouveau champ d'action des Frères Maristes en pays allemand. Le prince de Löwenstein n'a pas manqué d'appuyer fortement sur ce fait au ministère à Berlin et ce n'est pas une des moindres raisons qui nous aient valu la permission de nous établir en Allemagne.

A ma grande stupéfaction j'apprends par le cher Frère Provincial de Chine, auquel j'avais écrit pour le règlement de l'affaire militaire d'un des Frères allemands, que cette fondation ne s'est pas faite.

Je me permets de vous dire, mon Très Révérend Frère Supérieur Général,

que cette école offre plusieurs avantages appréciables surtout parce que l'Allemagne nous fournit tant de sujets. Outre l'appui que cette fondation projetée a déjà apporté et apporterait encore à notre établissement en Allemagne, elle serait de la plus grande utilité pour l'exemption de nos Frères allemands du service militaire, tous les Frères allemands travaillant dans des colonies allemandes étant exempts du service militaire.

A l'avenir il faudra en effet compter avec une nouvelle loi sur l'émigration qui ne permet plus l'obtention de l'acte d'émigration pour les mineurs.

La colonie de Tsingtau est d'ailleurs très prospère et les Frères auraient un grand bien à y réaliser.

Vous avez appris sans doute le grand désir de tous les Frères d'Arlon de vous avoir pour les grandes solennités qui vont se célébrer au mois de décembre dans cette maison à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation. S'il m'est permis d'exprimer un souhait, c'est celui que vous veniez et que vous alliez après en Allemagne voir vous-même la maison proposée pour la fondation. Vous verriez par vous-même le pays, la situation et les gens sympathiques.

En attendant je me redis, mon Très Révérend Frère Supérieur Général, avec un profond respect et une sincère soumission votre très humble et tout dévoué

Fr. Raymond-Célestin

b. Documents aux archives de la Maison générale concernant les débuts de la Province mariste d'Allemagne

27 documents classés selon l'ordre chronologique

- 1: Rapport sur la fondation d'une Maison de Frères Maristes en Allemagne. Date : 20 janvier 1911. Doc. 612. H. 003. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 2: Lettre au Supérieur général. Date : 21 janvier 1911. Doc. 612. L. 001. Auteur : F. Raymond-Célestin.

- 3: Lettre au Supérieur général. Date : sans date. Doc. 612. L. 002. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 4: Lettre au Provincial. Date: 6 décembre 1911. Doc. 612. L.003. Auteur : Alois Prince de Löwenstein.
- 5: Lettre au Supérieur général. Date : 12 décembre 1911. Doc. 612.L.005. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 6: Lettre au Supérieur général. Date : 18 décembre 1911. Doc. 612.L.004. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 7: Lettre au Supérieur général. Date : 20 janvier 1912. Doc. 612. L.008. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 8: Lettre au Supérieur général. Date : 23 janvier 1912. Doc. 612. L.009. Auteur: F. Raymond-Célestin.
- 9: Lettre au Provincial. Date : 8 février 1912. Doc. 612. L.010. Auteur : Alois Prince de Löwenstein.
- 10: Rapport sur la fondation d'une maison de recrutement des Frères Maristes en Allemagne. Date : 12 février 1912. Doc. 612. H.004. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 11: Lettre au Supérieur général. Date : 6 juillet 1912. Doc. 612. L.011. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 12: Lettre au Provincial. Date : 19 janvier 1913. Doc. 612. L.0. Auteur : Alois Prince de Löwenstein.
- 13: Lettre au Provincial. Date : 13 mai 1913. Doc. 612. L.014 Auteur : Alois Prince de Löwenstein.
- 14: Lettre du Gouvernement royal de Münster. Date : 3 octobre 1913. Doc. 612. L.016.
- 15: Lettre au Supérieur général. Date : 6 octobre 1913. Doc. 612. L.017. Auteur : F. Raymond-Célestin.

- 16: Lettre à l'Assistant général. Date : 11 octobre 1913. Doc. 612. L.018. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 17: Lettre au Supérieur général. Date : 21 octobre 1913. Doc. 612. L.019. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 18: Lettre au Supérieur général. Date : 30 octobre 1913. Doc. 612. L.020. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 19: Lettre au Provincial. Date : 2 novembre 1913. Doc. 612. L.021. Auteur : Alois Prince de Löwenstein.
- 20: Lettre à l'Assistant général. Date : 6 novembre 1913. Doc. 612. L.022. Auteur : F. Ferdinandus (Directeur d'Arlon).
- 21: Lettre au Supérieur général. Date : 29 novembre 1913. Doc. 612. L.023. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 22: Lettre à l'Assistant général. Date : 27 décembre 1913. Doc 612. L.024. Auteur : F. Raymond-Célestin.
- 23: Brouillon d'une lettre à l'Évêque de Munich avec une lettre de l'Évêque. Date : 31 octobre 1919. Doc. 612. H.006. Auteur : Frères Maristes.
- 24: Rapport : District d'Allemagne. Date : sans date (1927?). Doc. 612. H.007. Origine et progrès.
- 25: Extrait des Annales de la Maison provinciale de Furth/ Bavière. Date : 1950. Doc. 612. 01004.
- 26: Lettre au Saint-Père. Date 1920. Doc. 612. X.001. Auteur : Supérieur général.
- 27: Allemagne : Liste de toutes les fondations entre 1914 et 1949. Date : 20 juillet 1995.

*La vie
d'un simple frère :
John Samuel Metuh, fms
(1926-2007)*

Fr. Elias IWU, FMS
Province du Nigeria

Je suis très reconnaissant à mon Provincial, à son Conseil et au Conseil général de m'avoir donné la possibilité de participer au Cours du Patrimoine Mariste à Rome. Avant le cours du patrimoine à Rome, je pensais à tort que je connaissais bien le Père Champagnat et qu'il n'y avait pas besoin de répéter ce que j'avais fait au Postulat et au Noviciat. Je savais peu de choses de la vie, de l'histoire des Frères Maristes et de la famille mariste. En fait, le Cours du patrimoine concerne le passé, le présent et l'avenir de nos vies de Frères Maristes.

J'en suis arrivé à comprendre qu'il est insuffisant de parler de notre saint Père Champagnat sans mentionner les premiers frères maristes qui ont travaillé avec lui. Dans la vie de ces frères qui nous ont précédés, nous voyons « l'Évangile vivant ». Personnellement, je préfère plutôt les frères qui l'ont imité et essayer de les imiter aujourd'hui. C'est sur cette réflexion que je décide « de présenter » l'un d'entre eux de la Province du Nigeria, le frère John Samuel Metuh, qui est mort le 21 juin 2007 après avoir travaillé 54 ans dans la vigne du Seigneur.

Introduction et origines familiales

« La vie pour les croyants est une célébration de ce que Dieu a fait dans leurs vies, particulièrement quand ils se laissent prendre par l'éternelle liturgie dans laquelle ils célèbrent dans l'action de grâce l'indélébile action de Dieu dans leurs vies » (Évêque AYO-Maria Atoyebi O.P.; livret souvenir, « Frères Maristes du Nigeria », 19 décembre 1999, p 11B)

« Confronté au mystère du mal, il y a le mystère du bien et même si les puissances des ténèbres semblent prévaloir, le croyant sait que le mal et la mort n'ont pas le dernier mot » Frère Roger de Taizé, « Choisissez d'aimer », p 113.

Le frère John Samuel Akwulum-Okwulu Letuh est né en mai 1926. Il est né dans le Eze ana Nnewi. Son père était le chef Ibenegbu Metuh, chef du Grand « OZO », titre dans le clan Anaedo. Le nom de sa mère était Madame Nwogwugwu Grâce Ojukwu, fille de Eze-Odumegbu Nwosu de Obino Otolu Nnewi. La lignée du frère John est directement liée à la famille Royale Nnewi. Il n'a jamais eu une claire image de son père parce que celui-ci est mort quand John avait six ans. Le frère John venait d'une famille polygame. Il vivait sous la tutelle de l'un de ses cousins, Mr Augustine Metuh, qui était alors maître d'école unanimement respecté à l'école Catholique Ste Thérèse, Okigwe.

Il n'a pas eu la possibilité d'être baptisé enfant, car il n'a été admis dans l'Église Catholique qu'à l'âge de 13 ans à cause de son origine païenne. Il a été baptisé en 1939, a reçu la sainte Communion en 1940 et deux ans après il recevait le Sacrement de Confirmation. Il a vécu un style de vie simple. Frère John a été un homme de prière, un merveilleux catéchiste, un grand formateur et musicien, un humble professeur, un ami des jeunes et des pauvres. Malgré les difficultés et les menaces que posait son origine païenne, il nous a montré que les êtres humains sont capables de surmonter les problèmes que nous créons. Il a montré que les paroles de l'évangile sont essentielles à notre vie commune.

Éducation

Le frère John a commencé son enseignement primaire en 1937 à Nnewi et il l'a terminé en 1943 à l'école primaire Ste Theresa , Okigwe, Imo State. Il a été brillant élève et s'est révélé l'un des meilleurs de Okigwe Zone à l'examen final. Il a obtenu une bourse et l'admission directe à l'école normale de St. Anthony College, Onitsha, en 1944. Il a terminé ses études avec succès en 1945. Il a enseigné dans plusieurs écoles primaires de 1946 à 1952 et a obtenu le Diplôme d'enseignant du second degré. Il a fait sa formation universitaire à l'Université de Nigeria Nsukka, où il s'est spécialisé en Sciences Religieuses ; il a obtenu aussi, en 1979, un diplôme de licence en Lettres.

Le frère John a développé un grand intérêt pour la musique. Il a été autorisé à demander son admission dans une haute institution pour y consolider ses connaissances, mais la difficulté des exigences musicales dans un troisième cycle lui a fait choisir la licence en Lettres et en Sciences Religieuses. Cependant, cela ne l'a pas détourné de son amour pour la musique car il était connu comme musicien autodidacte. Il est devenu organiste, compositeur et maître de chœur. Il offrait ses compétences à tous ceux qui le lui demandaient.

Vocation de frère

« Quand le Christ nous a dit de le suivre, ce n'est pas parce qu'il avait besoin de nos services, mais parce qu'il voulait nous donner son salut » St Irénée, (Frères Maristes au Nigeria 19 décembre 1999, p. 12-13).

Frère John, dans sa 7^{ème} année comme professeur laïc, a entendu un appel, non d'Elie comme dans la Bible, mais celui du Seigneur qui l'invitait à embrasser la vie des frères de St Pierre Claver, Uturu, un lieu familial où il avait étudié et vécu avec son cousin. Il a été rapidement accepté au postulat, qu'il a fait de janvier à décembre 1953. Il a fait ensuite ses deux années de Noviciat et a été admis aux premiers vœux le 7 janvier 1956.

Un événement remarquable s'est produit cette même année au moment où les religieux frères de St Pierre Claver ont fusionné avec l'Institut des Frères Maristes des Écoles, au Nigeria. La Congrégation de St Pierre Claver

appartenait au vicariat de Onitsha et Owerri qui avait été fondé le 16 janvier 1944. En 1946, l'Archevêque Charles Heery exprima l'espoir que des Frères Maristes de la Province de Grande Bretagne puissent venir au Nigeria pour aider les frères de St Pierre Claver, mais ce ne fut pas possible par manque de personnels. Dès que Owerri fut séparé de Onitsha, en 1948, le nouvel évêque, J.B. Whelan, écrivit une autre lettre à la Province de Grande Bretagne. Après négociation, les Frères Maristes sont finalement arrivés au Nigeria le 15 décembre 1949. La fusion des frères de St Pierre Claver avec les Frères Maristes eut lieu après leur retraite annuelle, prêchée par leur premier Directeur, Monseigneur J. Nwanegbo, en 1956.

Pendant la retraite, ils ont renouvelé leurs vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance comme Frères Maristes. Le fait de passer de la condition de frères de St Pierre Claver à celle de Frères Maristes des Écoles a constitué pour le frère John Metuh et ses confrères une transition importante.

Zèle apostolique

Avant son appel au service dans la Vie Religieuse, le frère John s'était assuré, au cours d'une longue réflexion, que la future vie que Dieu lui proposait n'était pas un coup du hasard, car il avait déjà acquis les outils de l'évangélisation. Il avait enseigné dans diverses écoles. Il était très apprécié par ses élèves dans les classes et les écoles où il a servi. La communauté et les gens des environs ont témoigné de la simplicité du jeune professeur laïc. Ils ne savaient pas que le Père Champagnat utiliserait le jeune professeur laïc pour enseigner aux plus pauvres. Il était intelligent, efficace et professeur bien organisé ; les élèves l'aimaient comme en ont témoigné de nombreuses personnes. A l'École primaire de la sainte Croix, il a laissé une marque indélébile dans la vie de ses élèves et de leurs parents. Au point que la plupart des parents commençaient à se demander par quels miracles il faisait de leurs enfants indisciplinés des enfants obéissants et capables de rendre des services à la maison.

Plus tard, en 1981, le frère John a été envoyé à Onitsha Nigeria pour ouvrir la première Communauté mariste, et il a enseigné à l'école normale St Charles. La Commission d'Éducation de l'État d'Anambara l'a nommé responsable de l'Éducation Religieuse et Morale des Écoles Catholiques de l'Archidiocèse d'Onitsha, de 1981 à 1984. Pendant ces trois ans, il a travaillé

dans l'Archidiocèse d'Onitsha avec l'Archevêque, devenu aujourd'hui le Cardinal Francis Arinze. Le frère John a aidé à relever le niveau moyen d'éducation dans l'Archidiocèse et dans l'État. Son engagement constant pour la vie spirituelle, pour la vie morale, pour l'amour du Christ, pour Marie, pour Champagnat et pour la jeunesse l'a conduit à la maison de formation à Orlu, pour travailler comme responsable. La présence du frère John à Orlu a été une vraie bénédiction pour la communauté tout entière. Il y a créé une branche du Mouvement Champagnat de la famille mariste, une branche de Laïcs Maristes et une branche de la Légion de Marie. Il s'est tellement impliqué dans les activités de la Société que l'Évêque Catholique d'Orlu, le Rev. Dr Gregory Ochiagha, l'a nommé aumônier diocésain. Le frère John a considéré cette nomination comme un grand défi et s'est efforcé de répondre aux attentes de l'évêque jusqu'à son départ du diocèse en 1999.

Animateur des vocations

« Tous les frères de la Province ont à cœur l'éveil des vocations. Le témoignage de notre consécration, de notre vie simple et joyeuse dans une communauté solidaire des pauvres, est la meilleure invitation à suivre le Christ. Nous appelons des jeunes à découvrir notre vie de frère et d'apôtre et à s'y engager ». (Const. 94)

J'ai rencontré le frère John pour la première fois au Centre de Formation mariste d'Orlu. Quand je suis arrivé à Orlu, j'étais un jeune homme curieux, je cherchais ma vraie vocation. J'étais intéressé et voulais savoir et apprendre bien des choses. L'une de ces choses était la musique, que le frère John pratiquait comme directeur du Postulat. J'ai été tout de suite attiré par lui car j'étais déjà intéressé par la musique. Quand je suis arrivé au postulat, j'ai été très surpris de trouver un vieil homme déjà dans ses soixante-dix ans, qui jouait de la musique et chantait des chansons, très énergique et heureux. Je n'ai pu cacher mon admiration pour lui. J'ai conclu que peut-être, si je persévérais dans ce genre de vie, je vivrais plus longtemps et serais heureux comme lui.

Maladie et mort

« Osez donner votre vie aux autres, vous donnerez un sens à votre existence », frère Roger de Taizé, Dieu seul est amour, Continuum, Traduction anglaise, Londres 2003, p. 79.

Le frère John était physiquement fort et Dieu l'avait doté d'une bonne santé. Avant sa mort, il rendait régulièrement visite à son médecin personnel à Enugu. Cependant, sa visite de juin 2007 qu'il avait prévue comme d'habitude, n'a pas été ce qu'il pensait. Il a vu deux fois son médecin au cours de cette visite à Enugu pour une consultation externe. Quand sa santé a commencé à se détériorer au matin du 21 juin 2007, il a été conduit en toute hâte à l'hôpital pour voir son médecin qui l'a admis en soins intensifs. Dieu avait décidé de le rappeler malgré tous les efforts des médecins et infirmiers de l'Hôpital Fondation Niger à Enugu et ils n'ont pu le sauver. L'âme noble du frère John Samuel Metuh a rejoint le Seigneur ce même jour 21 juin 2007; il est mort avec le Christ pour ressusciter avec Lui.

ATTITUDES EXCEPTIONNELLES

Sa dévotion à Marie

« En nous donnant le nom de Marie, le Père Champagnat a voulu que nous vivions de son esprit. Convaincu qu'elle a tout fait chez nous, il l'appelait Ressource Ordinaire et Première Supérieure » (Const. 4).

Comme un valeureux disciple du Père Champagnat, le frère John était très près de Marie au point qu'il a créé la Société de la Légion de Marie et le Mouvement Champagnat de la famille mariste partout où il s'est trouvé. Il ne manquait jamais son rosaire. *« Depuis Marcellin, ses disciples ont fait connaître et aimer Marie. Aujourd'hui, nous sommes convaincus que suivre Jésus comme Marie est une manière privilégiée de donner plénitude à notre itinéraire chrétien. Le cœur rempli de compassion, nous partageons cette expérience et ces convictions avec des enfants et des jeunes, en les aidant à faire l'expérience d'une Eglise au visage maternel » (L'Eau du Rocher, 28).*

La plupart des employés et les postulants bénéficiaient de sa piété car il leur enseignait à prier avec Marie. Ils l'imitaient beaucoup. Chaque fois qu'il savait qu'un frère devait voyager, le frère John lui donnait une petite prière à dire en chemin, en l'honneur de Marie de la Pitié.

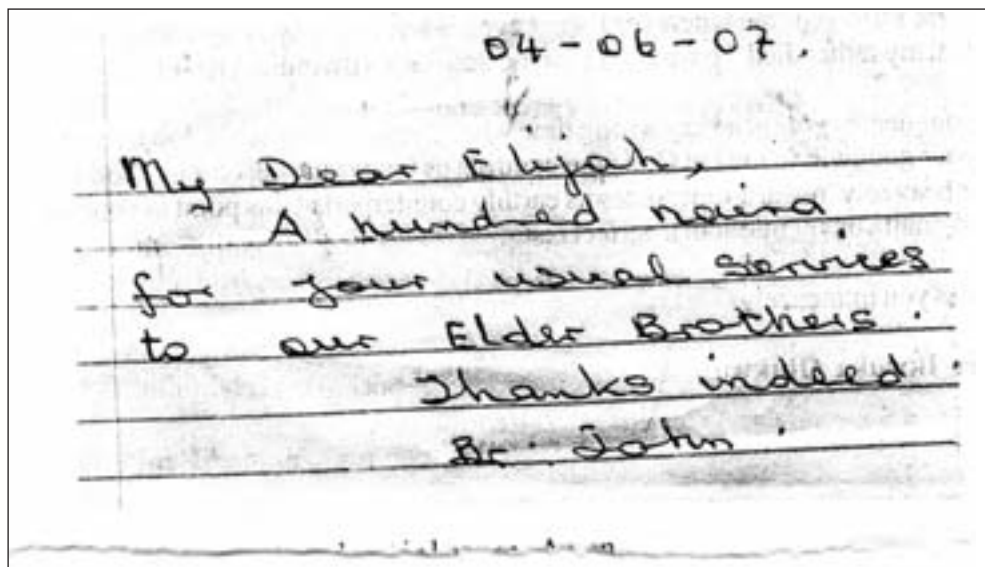
Un cœur généreux et charitable

Le frère John était très charitable et très généreux. Il passait la plus grande partie de son temps à rendre de façon désintéressée des services aux gens. Quand il voyait quelqu'un souffrir, il n'avait pas l'esprit en repos jusqu'à ce qu'il ait trouvé un moyen de le soulager. Cette attitude faisait de lui l'ami des pauvres et des enfants.

La plupart des gens qui bénéficiaient de ses soins à la maison de formation témoignaient de ses paroles énergiques et réconfortantes dans les moments difficiles et pensaient qu'ils étaient restés fidèles à leur vocation.

Un trait caractéristique du frère John était sa façon de faire bénéficier ses confrères de son cœur généreux. Il appliquait ainsi ce que le Père Champagnat nous demandait avec insistance : vivre de manière que les gens autour de nous puissent dire : « *Voyez comme ils s'aiment* ». Il prenait de son maigre argent de poche hebdomadaire prévu pour son savon et autres besoins personnels pour acheter le journal « Leader Catholique », pour les frères anciens de la Communauté St Joseph d'Uturu. Il ne manquait jamais de me donner au moins N100 tous les mois car il me considérait affectueusement comme (Elijah ou mon fils). Ci-dessous se trouve la dernière lettre qu'il m'a écrite pour les achats du mois de juin 2007 et la dernière lettre connue qu'il a écrite avant de rejoindre notre saint Fondateur au ciel.

Bien que la plupart pensent que la somme d'argent qu'il distribuait chaque mois était faible, la chose la plus importante était l'esprit d'amour, l'attention, le dévouement, le zèle, le cœur tendre et le service désintéressé avec lesquels il agissait.



Lettre que le frère John m'a adressée

HOMMAGES ET TÉMOIGNAGES DE CEUX QUI L'ONT CONNU

Frères Maristes

« Le fait que je ne vous reverrai plus sur cette terre est trop pénible à imaginer. Cette première rencontre en janvier 1953 à l'École Primaire Sainte Croix, Uturu, a marqué le début d'une longue vie d'amitié qui nous a tous les deux spirituellement et socialement comblés. Vous vous souvenez que la Providence nous a encore rapprochés en 1954 chez les frères de St Pierre Claver, quand vous étiez novice de première année et que j'étais postulant. En 1977, nous sommes devenus « Ejima » (Jumeaux) quand nous avons fait notre vœu de Stabilité ensemble. Frère John, notre amitié s'est encore épanouie quand nous nous sommes retrouvés, d'abord dans la communauté d'Okpala et plus tard dans celle d'Azaraegbelu. Il est triste que ce soit à Azaraegbelu que vous ayez finalement dit « Amen » à vos cinquante-quatre ans dans la vigne du Seigneur, Amen à la volonté du Tout Puissant et Amen au vainqueur de tous les mortels. Mais frère John, si j'ose le demander, qui va maintenant frapper à ma porte pour la prière du matin ? Qui va activer la sonnerie pour le Rosaire du soir ? Qui va me faire asseoir pour un conseil amical dans mes moments de cafard ? Eh bien, notre foi au Tout Puissant reste inébranlable car nous savons qu'Il a

toutes les réponses à tous nos problèmes. Frère John, mon « jumeau », vous avez mené le bon combat et gagné la course. Allez vers votre Père céleste recevoir votre couronne de Gloire ». (Fr. Pius Ljeomah, fms).

« Personne ne doute de la vie authentique du frère John comme religieux. Il a eu un impact extraordinaire dans chacune des communautés où il a vécu et manifesté sa douce influence sur les gens qui l'entouraient » (Fr. Andrew Iwuagwu, Conseiller Provincial).

Mouvement des laïcs maristes

« Un ardent disciple de Jésus et un fervent dévot de Marie et de Marcellin Champagnat »

Mon Cher et excellent ami, Rev. John Metuh,

J'écris au nom des membres de l'Association des Laïcs Maristes du Nigeria, pour remercier Dieu de son amour et des dons qu'il vous a faits. Votre amour pour Jésus a toujours été manifeste dans vos paroles et dans vos actes. Votre dévotion à Marie et à Saint Marcellin vous a toujours poussé à l'action et vous avez créé la Légion de Marie et le Mouvement Champagnat de la famille mariste partout où vous vous êtes trouvé. Qui peut compter le nombre de nuits sans sommeil que vous avez passées à composer des hymnes et des chants en l'honneur de Jésus, de Marie et de St Marcellin ? Frère John, vous avez vraiment eu de la chance, vous avez répondu généreusement à l'Amour de Dieu ; il n'y a pas de doute que vous soyez entré avec joie dans votre royaume du ciel. Saluez Jésus, Marie, Champagnat et tous les Saints Maristes. Nous vous rencontrerons un jour et pour toujours. Nous vous garderons toujours dans nos prières. Au revoir, frère John, Au revoir à un frère mariste fidèle. »

Membre de la famille royale

Hommage au valeureux frère John Metuh

Son Altesse Royale, Eze Sir Dr. Charles A. Onuoba, KSJ, Isiyi Autonomous Community, souhaite consoler la Congrégation des Frères Maristes des

Écoles, Province du Nigeria, du départ pour l'éternité du frère John Metuh. Nous avons été bouleversé d'apprendre le décès de ce grand héros qui a sacrifié sa vie au service de Dieu et de l'humanité, éducateur, musicien et extraordinaire maître de cœur. Il a été membre fondateur des Frères Maristes au Nigeria ; il a travaillé sans relâche pour le développement d'Uturu et du Nigeria.

Membres de la famille

Le récit de la vie religieuse du frère John est très long et devrait donc faire l'objet d'un autre texte. Cependant un aspect précis de sa vie religieuse est qu'il a eu une vie très riche et qu'il est mort catholique authentique. (Professeur Ikenga-Metuh)

CONCLUSION

La vie du frère John a été un modèle de simplicité, d'humilité, de modestie et d'amour. Il a fait toute chose pour le Royaume de Dieu. Comme la plupart des témoins l'ont dit dans leur compte rendu, personne ne doute de sa vie pieuse et authentique de religieux. Normalement, ses origines païennes auraient dû être un obstacle à sa vocation de religieux frère, mais il a surmonté tous les obstacles et continué à répondre à l'appel au service de Dieu. Il pouvait dire les paroles audacieuses de St François Xavier: « *Je ne pense pas que j'aurais pu éviter l'enfer si j'avais refusé de prêcher l'Évangile au Japon.* » (frère Leonard Voegtle, fms, Opinions, Avis, Leçons, Sentences et instructions du Père Champagnat, p. 180). Il a vécu une vie bien remplie et il est mort comme un religieux mariste heureux. Il avait prononcé son vœu de stabilité en 1977 et célébré ses Noces d'Or en 2006.

Tentative de fusion⁹² des Frères de la Mère de Dieu avec les Frères Maristes, en Chine, entre 1909 et 1912

Fr. Robert TEOH, FMS
Province d'Asie de l'Est

Introduction

Dans l'histoire de notre Institut, il y a eu plusieurs propositions de fusion avec d'autres congrégations. Ces propositions sont venues directement des responsables des congrégations ou d'évêques de diocèses où ces religieux travaillaient. Certaines ont été imposées à notre Fondateur, d'autres sont survenues après sa mort. Si nous nous fions à nos documents, toutes ne furent pas acceptées et certaines n'eurent pas d'issue heureuse. L'année 2009 marque le centenaire d'une tentative de fusion d'une congrégation locale, la Congrégation des Frères de la Mère de Dieu (主母會 en chinois, appelés aussi *Maternistes* en français) avec notre Institut. Tous leurs membres étaient chinois alors qu'à cette époque nos Frères étaient surtout européens. Cette aventure intéressante vaut la peine d'être étudiée, car elle impliquait un groupe de missionnaires étrangers qui fusionnait avec un groupe autochtone fort différent par sa culture et sa langue.

Dans la première histoire écrite de la Province de Chine, *Petit Historique de la Province pendant son premier demi-siècle d'existence 1891-1941*, son auteur, F. Jean Émile, consacre moins d'une page pour décrire l'événement. Ce récit a été écrit en 1941, soit 50 ans après notre première fondation en

⁹² Dans les documents consultés, les mots « fusion », « incorporation » et « union » sont tous employés. Puisque la proposition employait le mot « fusion », nous emploierons surtout ce mot dans notre exposé.

Chine et 29 ans après la fin de cette tentative de fusion. En 1966, F. André Gabriel Robbe a réécrit l'histoire de la Province de Chine en deux volumes. Dans son premier volume, *Les Frères Maristes en Chine—Petit historique de leurs œuvres de 1891 à 1941*, il consacre tout un chapitre à l'événement. Il jugea bon de donner plus de détails parce qu'il se sentait plus à l'aise de raconter cet épisode un demi-siècle plus tard. Aujourd'hui, près d'un siècle s'est écoulé ; il est possible d'examiner cet événement à partir des documents disponibles avec plus d'intelligence culturelle, à la lumière des luttes politiques et de la situation de l'Église locale durant cette période.

La tentative de fusion n'a fait l'objet que d'une période d'essai de trois ans, au lieu des cinq ans convenus. Un Provincial, un Évêque et un Supérieur des Jésuites missionnaires ont été impliqués dans les négociations au moment de la fusion. Si on se fie au dicton « l'histoire se répète », l'incident pourrait servir de bonne leçon dans le cas de tentatives semblables. Avant d'examiner de près cet épisode, il serait bon de connaître la situation politique et l'histoire de l'Église en Chine durant cette période.

Arrière-plan politique et historique

Les dirigeants Manchu de la Chine du Nord-Est avaient renversé la dynastie Ming en 1644, pour créer la nouvelle dynastie Qing. Ils ont dirigé la Chine jusqu'en 1911. Il leur a fallu vingt ans pour consolider leur pouvoir. Une longue période de prospérité et d'expansion s'ensuivit. La Mongolie intérieure et extérieure, le Turkestan et le Tibet furent incorporés à l'empire.

Cependant, la forte croissance démographique, les pénuries de nourriture et de sol, jumelées à la corruption des dirigeants et aux campagnes militaires coûteuses affaiblirent rapidement le gouvernement. Les frottements fréquents contre des occidentaux militairement supérieurs, durant la seconde moitié du 19^e siècle, précipitèrent la chute de la dynastie Qing en 1911.

Les nations occidentales commerçaient avec la Chine depuis des siècles malgré la politique de la porte verrouillée, pratiquée par la dynastie Ming. Au début de la dynastie Qing, le commerce était limité à Guangzhou (Canton). Néanmoins, les commerçants occidentaux ont afflué en Chine. En 1760, la Compagnie britannique des Indes orientales est venue y commercer à la recherche de thé, de soie et de porcelaine. Puisque la demande pour les biens occidentaux était moins importante, les Britanniques souffraient d'un déficit commercial.

En 1793, la Grande-Bretagne tenta en vain de conclure un traité commercial avec la Chine. Les marchands britanniques ont pris la chose en main et ont débuté le commerce clandestin de l'opium pour combler leur déséquilibre commercial. Cela causa un grand nombre d'intoxiqués et le surplus commercial de la Chine se changea en déficit. En 1836, l'empereur interdit le commerce de l'opium. Néanmoins, ce commerce continua illégalement. En 1840, un coffre d'opium fut saisi et brûlé à Guangzhou (Canton). Cette action aiguillonna la Grande-Bretagne qui entreprit la Première Guerre de l'Opium. Après deux ans de combat, le conflit se termina par le Traité de NanJing (1842). Ce traité identifiait cinq ports d'entrée pour le commerce ; il accordait à la Couronne britannique un bail de 99 ans pour Hong Kong et il garantissait l'humiliante pratique de l'extraterritorialité.

Ainsi débuta une diplomatie à la poudre de canon et plusieurs autres ports furent contraints de s'ouvrir au commerce. Il n'était plus permis à la Chine de s'isoler de l'Occident, ni commercialement, ni diplomatiquement. L'extraterritorialité et les concessions de propriétés aux pays occidentaux proliféraient. Plusieurs défaites humiliantes, jugulées à des inondations, à la famine et à la corruption semaient le chaos en Chine. Des rébellions internes et des soulèvements s'ensuivirent.

En 1850, un chrétien évangélique chinois, Hong XiuQuan, mena la Rébellion Taiping. Il prêchait le christianisme, des réformes politiques radicales et il employait une rhétorique hostile aux étrangers. Il voulait établir le Royaume céleste de Grande Paix. Il essaya de mettre en œuvre plusieurs réformes sociales : la ségrégation sexuelle, l'abolition des pieds bandés, le socialisme agricole, la « suppression » du commerce privé et le remplacement du confucianisme, du bouddhisme et de la religion traditionnelle chinoise par une forme de christianisme. Il prétendait être le frère benjamin de Jésus-Christ. Il souleva 20.000 Chinois en colère contre le régime Qing. Ses partisans ont remporté plusieurs succès jusqu'à leur écrasement, en 1864, par l'armée Qing, aidée par les forces françaises et britanniques.

À la fin du 19^e siècle, la Chine plongea encore davantage dans le chaos. Les militaires Qings furent battus durant la première guerre sino-japonaise de 1895. Les demandes des étrangers pour des concessions commerciales, économiques et politiques augmentèrent tout comme le sentiment d'hostilité vis-à-vis des étrangers chez les Chinois. Les paysans ont commencé à former des sociétés secrètes contre ces étrangers. Le tout culmina avec le soulèvement des Boxers en 1900 et d'autres incidents contre les étrangers.

La période qui nous intéresse se situe entre 1908 et 1912, au moment de la tentative de fusion. Quelques années auparavant, un nationaliste chrétien dévot, Sun Yat-sen, qui avait été éduqué hors de la Chine, commença à prêcher la formation d'une République de Chine libre, où la démocratie remplacerait la monarchie. Il développa une philosophie politique connue sous le nom des « Trois principes du peuple » (en chinois). Elle mettait l'accent sur le nationalisme, la démocratie et le socialisme. Ses efforts ont été appuyés par des Chinois de l'intérieur et de l'extérieur de la Chine. Les gens ont commencé à concevoir l'idée d'une Chine moderne transformée par les gens eux-mêmes.

Différents groupes qui entretenaient la même idée ont commencé à se rassembler pour amorcer une révolution. Cela débuta avec le soulèvement de Wuchang, le 10 octobre 1911, aussi connu sous le nom de la révolution Xinhai. Les révolutionnaires ont remporté des succès durant le premier mois et ils se sont emparés de quelques villes. Cependant, l'armée, sous la direction de Yuan Shikai et d'autres généraux, réussit à repousser les insurgés jusqu'à Wuchang, leur point de départ. Pourtant, après 50 jours de combat, 15 des 24 provinces avaient déclaré leur indépendance de la Cour Qing. Devant ce nouveau développement, Yuan Shikai entreprit de négocier avec les révolutionnaires et il accepta la formation d'une République de Chine en se détournant de la Cour Qing. La dynastie Qing s'éteignit avec l'abdication de l'Empereur Puyi, le 12 février 1912.

On ne peut pas faire abstraction de l'influence politique chez des gens qui vivaient près d'une grande ville comme Shanghai, laquelle n'était pas très éloignée de Wuchang où l'étincelle de la révolution avait pris feu. Le chaos et l'agitation ont eu une conséquence directe car, en 1911, quand la tentative de fusion prenait nettement la voie de l'échec, le Frère Provincial écrivit plusieurs lettres pour presser le Supérieur général de visiter la Chine et pour résoudre l'impasse avec l'Évêque du lieu. Cependant, le Conseil général a recommandé au Supérieur général de ne pas courir de risque à cause de la révolution qui agitait la Chine en ce temps-là.

Brève histoire de l'Église catholique en Chine

La première tentative d'évangélisation en Chine remonte au 7^e siècle, quand Alopen, un moine assyrien, apporta le christianisme à Xi'an en empruntant la Route de la soie. Une tablette de trois mètres de haut, appelée la *Pierre nestorienne*, décrit la doctrine et les cérémonies chrétiennes. C'est

la plus ancienne trace du christianisme en Chine. Étonnamment, aucun groupe chrétien de cette période n'a laissé d'autre signe de son influence.

Le deuxième essai d'évangélisation remonte à la fin du 13^e siècle avec la venue d'un Frère franciscain italien, Giovanni Montecorvino. Ayant remporté beaucoup de succès, le pape Clément V le fit archevêque. Ce franciscain a converti des gens importants, en a baptisé environ 6.000 et a érigé des églises. Cette période d'évangélisation a duré près de cent ans. Puis, le christianisme a disparu de Chine avec la chute de la dynastie Yuan.

La troisième tentative s'est produite au 17^e siècle. Les Jésuites, les Franciscains, les Augustiniens et les Dominicains sont arrivés en Chine avec des explorateurs audacieux venus d'Europe. Toutefois, ils n'ont pas pu se rendre au-delà de Guangzhou puisque la dynastie Ming pratiquait la politique de la porte fermée. Une percée a eu lieu avec les Jésuites Michele Ruggieri et Matteo Ricci. Ils se sont d'abord habillés en moines bouddhistes, mais ils n'étaient pas bien vus des gens. Ils ont alors emprunté les habits des érudits confucéens. Heureusement, ils avaient aussi apporté des instruments scientifiques occidentaux avec eux pour gagner le respect et la protection des autorités. En s'identifiant à des érudits confucéens, Matteo Ricci réussit à se rendre à Beijing. Les Jésuites ont aidé à corriger les erreurs du calendrier impérial. Plus tard, on leur a confié d'importants postes à la cour Ming. D'autres ordres religieux ont commencé à faire des avancées en Chine et à se partager le territoire entre eux. Les missionnaires ont continué de jouir de la liberté d'évangélisation lorsque la dynastie Qing a remplacé la dynastie Ming en 1644. En 1700, on comptait déjà environ 200.000 Chinois catholiques. Par contre, une dispute entre les Jésuites et les autres ordres religieux au sujet des rites chinois en l'honneur des défunts se termina par la prohibition des rites chinois dans les institutions catholiques par le pape Clément XI. L'empereur Kangxi répliqua en bannissant les missionnaires chrétiens de Chine. Cette malheureuse interprétation de la culture chinoise retarda le développement de l'Église catholique en Chine jusqu'à ce que le pape Pie XII reverse la décision en 1939.

La quatrième tentative d'évangélisation se mêle avec le colonialisme et l'invasion de la Chine par les puissances occidentales. Le traité de Tianjing, en 1858, avait non seulement ouvert onze ports de Chine aux marchands étrangers, mais il avait aussi autorisé les activités missionnaires chrétiennes dans tout le pays. À partir de ce moment, un flot de missionnaires étrangers a déferlé sur la Chine. Les églises et les écoles missionnaires ont proliféré dans les territoires concédés aux pays occidentaux. Plusieurs missionnaires sont ve-

nus en Chine avec l'appui de leurs gouvernements. Ces derniers y voyaient une façon de propager leur influence et leur culture. La plupart des missionnaires, y compris les Frères, étaient exemptés du service militaire dans leur pays s'ils allaient travailler dans les colonies. Cette période d'activité missionnaire a duré jusqu'à la prise du pouvoir par les communistes en 1949.

Il vaut la peine de noter que les gens ordinaires ne faisaient habituellement pas de différence entre les marchands, les soldats et les missionnaires. Ces derniers étaient vus comme des étrangers qui tentaient d'envahir la Chine pour en profiter. Plusieurs missionnaires ont été tués durant les nombreux soulèvements contre les étrangers. Les chrétiens qui s'alliaient avec les missionnaires étaient considérés comme des agents de l'étranger. Si plusieurs Chinois s'étaient convertis sincèrement au christianisme, d'autres l'avaient fait aussi pour obtenir des vivres, du prestige et la protection du pouvoir étranger durant une période d'insécurité.

Brève histoire des origines maristes et de l'église locale du Vicariat de Kiang-nan

Les Frères Maristes sont venus en Chine en 1891, à l'invitation de M^{gr} Sarthou, CM, pour s'occuper de l'orphelinat de Beijing. Ils ont vite trouvé une grande demande pour des écoles anglaises, surtout pour les enfants des étrangers. Ils ont rapidement recherché l'aide des Frères de Sydney. La même année, deux Frères sont arrivés de Sydney pour enseigner à Tianjing. Ils ont réussi aussi à ouvrir des écoles françaises avec grand succès. Le nombre de Frères qui sont venus en Chine a augmenté. La Chine a accueilli beaucoup de Frères français expulsés de France en 1903. Deux ans après leur arrivée, les Frères ont commencé à travailler avec les Jésuites à Shanghai. Au début, ils travaillaient surtout avec d'autres missionnaires français comme les Lazaristes, les Jésuites et les Missions étrangères de Paris.

L'hostilité chinoise à l'égard des étrangers a beaucoup affecté leurs œuvres. Ils ont perdu l'orphelinat, leur première œuvre en Chine, durant la Révolution des Boxers, en 1900. Trois Frères, un postulant et des orphelins ont été tués.⁹³ En 1905, une mésentente (et la maladresse pour la résoudre) a réclamé la vie de cinq autres Frères à Nanchang.⁹⁴ L'instabilité politique a sérieusement af-

⁹³ FF. Jules-André, Joseph- Félicité, Joseph-Marie Adon Fan et le postulant Paul Jens.

⁹⁴ FF. Louis-Maurice, Prospère-Victor, Léon, Joseph-Amphien et Marius.

fecté leur travail pendant un temps. Le travail de recrutement et de formation ne pouvait pas se poursuivre. Au sommet de l'agitation, toutes les écoles ont été fermées sauf le Collège Saint-François-Xavier de Shanghai.

Le Vicariat comprenait les provinces de Kiang-su et de Ngan-hwei. Ses terres alluviales en faisaient l'une des régions les plus riches et les plus peuplées de la Chine, surtout Kiang-su. En 1907, le nombre d'habitants dans les deux provinces dépassait les 60 millions. Le Père Matteo Ricci a été le premier missionnaire à y introduire la religion catholique à la fin du 16^e siècle. Le Vicariat apostolique de Kiang-nan a été créé en 1660. Au cours des ans, il y a eu plusieurs périodes de persécutions durant lesquelles les activités missionnaires ont été interrompues. La responsabilité de la mission est passée d'une congrégation à une autre : Jésuites, Missions étrangères de Paris et Lazaristes, mais toujours avec l'aide de quelques prêtres chinois. Les guerres entre pays européens déterminaient aussi quelles congrégations et quels missionnaires étaient en charge. En 1849, les Jésuites français étaient aux commandes.

L'Encyclopédie catholique publie les statistiques suivantes à propos du Vicariat : « *Voici la situation de la mission en 1907 : 1 évêque, 142 Jésuites dont 26 Chinois, 35 prêtres autochtones, 696 églises ou chapelles, un grand séminaire à Zi-ka-wei avec 29 étudiants, un petit séminaire avec 15 étudiants, 558 écoles pour 14.175 garçons, 604 écoles pour 9.360 filles, 2 collèges pour 408 garçons, 2 collèges pour 766 filles européennes (à Shanghai), 1 école anglaise de 543 élèves, 1 école française avec 336 élèves, 6 hôpitaux avec 3.898 patients, 6 asiles pour vieillards avec 198 pensionnaires, 37 orphelinats avec 6.584 enfants, 29 Petits Frères de Marie, 32 religieuses Carmélites dont 20 autochtones, 91 Auxiliaires des Âmes du Purgatoire dont 33 autochtones, 31 Sœurs de la Charité, 9 Petites Sœurs des pauvres, 173 religieux chinois, 145.219 catholiques et 92.018 catéchumènes.*⁹⁵ Il y avait donc 29 Frères Maristes (Petits Frères de Marie) en ce temps-là.

À compter de 1865, les missionnaires du Vicariat essayaient de regrouper les catéchistes, appelés « Joséphites » dans le Vicariat, dans une sorte de congrégation, mais sans succès. C'est l'évêque Garnier qui a réussi en 1884⁹⁶ et qui a fondé les Frères de la Mère de Dieu.

⁹⁵ D'après *The Catholic Encyclopedia*, Volume VIII" Publiée en 1910. New York : Robert Appleton Company, écrite par V.H. Montanar.

⁹⁶ Le document officiel parle de 1884 mais le rapport du F. Aristonique indique 1885.

Cet évêque avait invité nos Frères à venir aider les Jésuites à diriger le Collège Saint-François-Xavier de Shanghai en 1893 et les Frères en ont pris toute la direction en 1895. M^{gr} Garnier est mort le 14 juillet 1898 et M^{gr} Simon a été nommé Vicaire apostolique en janvier 1899. Il a été consacré le 25 juin et il est mort le 25 août de la même année à Wu-hu. À la fin de 1900, M^{gr} Paris, supérieur de la mission, a été nommé Vicaire apostolique et Évêque en titre de Silanda.

La tentative de fusion

Dès 1908, l'évêque, M^{gr} Paris, S.J., et le supérieur de la mission, le Père Gillet, S.J., ont pris l'initiative de rencontrer le Provincial, F. Louis-Michel, et le directeur du Collège Saint-François-Xavier de Shanghai, F. Antonin, pour négocier l'union. Qu'est-ce qui motivait les deux parties ? L'évêque et les Jésuites responsables directs de la mission dans le Vicariat désiraient assurer l'avenir des Frères de la Mère de Dieu. Ils voulaient sans doute aussi se libérer de leurs responsabilités, surtout celle de la formation des membres. Durant les 24 dernières années, la Congrégation avait eu des hauts et des bas, mais sans vraiment prendre son essor.

Pour les Frères Maristes, leurs expériences de fusions fructueuses dans le passé avec les Frères de l'Instruction chrétienne de Valence et ceux de Viviers étaient toujours présentes à l'esprit. Ils venaient de sortir de la Révolution des Boxers de 1900 et du malheureux épisode de Nanchang en 1906. Ils s'efforçaient aussi d'accroître le nombre de Frères chinois. Le registre de l'Institut indique que seulement 16 Frères⁹⁷ chinois avaient pris l'habit de 1895 à 1908 et le premier d'entre eux était eurasien. Des 15 Frères chinois, un avait été tué en 1900. Le Conseil provincial a bien accueilli cette proposition de l'évêque puisqu'elle leur fournirait un noviciat à Shanghai avec plusieurs Frères chinois. De plus, ils envisageaient de créer deux Provinces maristes en Chine dans l'avenir, une au Nord et l'autre dans la région centrale autour de Shanghai. De fait, la Province de Chine allait être érigée canoniquement durant la période de négociation.⁹⁸ Il s'agissait d'une situation où tout le monde serait gagnant.

Le 8 février 1908, le Conseil provincial a délibéré à ce sujet et s'est montré favorable. Toutefois, il n'entrerait dans les détails qu'une fois que les Su-

⁹⁷ Calculé d'après le *Registre des vêtements* vol 3, 1896-1931

⁹⁸ Elle fut érigée le 10 mars 1908

périeurs auraient indiqué leur volonté. La requête fut immédiatement envoyée à Grugliasco. Le Conseil général délibéra la proposition et l'accepta en principe, le 28 mars 1908. Dans une lettre du 30 mars 1908, le Supérieur général conseille au Frère Provincial d'étudier le projet en profondeur et de lui envoyer une proposition concrète. Nous ignorons la date exacte, mais c'est probablement en octobre 1908 qu'est parvenue à Grugliasco une proposition de 14 articles. Il y avait aussi des remarques faites probablement par le Conseil provincial ou le Provincial lui-même. Le 4 novembre 1908, le Conseil général a étudié les 14 articles et les 11 remarques. Dans sa lettre du 6 novembre 1908 au Provincial, le Supérieur général fait un changement et ajoute l'article 15 pour garantir le droit de modifier les articles 8 et 13, s'il était nécessaire d'agir ainsi après une certaine période d'essai. Il fait aussi ressortir que le Supérieur général des Maternistes devrait poser un geste au nom de ses Frères pour demander l'incorporation de sa Congrégation aux Frères Maristes. Pendant ce temps, M^{sr} Paris a attendu longtemps sans recevoir de réponse officielle. Pensant que le F. Provincial n'avait pas agi, il écrivit directement au Supérieur général le 8 décembre 1908 pour lui proposer la fusion. Il joignit un document qui contenait 10 notes très semblables aux 14 articles précédents. Le Supérieur général lui répondit le 13 janvier 1909, indiquant que le F. Provincial lui exposerait le résultat. En principe, le Conseil général était en faveur d'accepter la proposition mais, auparavant, quelques détails devaient lui être soumis pour étude. Une nouvelle traitant de ces négociations fut publiée dans *Le Petit Mariste*, le bulletin de la Province de Chine. Le Supérieur général annonça aussi la nouvelle dans sa première circulaire en 1909.⁹⁹

Ceux qui étaient impliqués par cette fusion en Chine ne perdirent pas de temps pour la mettre en œuvre. Ils ont commencé sans attendre l'approbation officielle. Heureusement, aucun contrat de fusion n'avait été signé. Ils ont eu au moins le bon sens de laisser faire le temps et l'expérience avant de signer une telle entente. Les deux rapports du F. Aristonique, Maître des novices, responsable de la maison de formation durant la fusion, nous donnent un bon aperçu de la situation au moment de la fusion.

⁹⁹ Circulaire du Supérieur général, Vol XI, p 366

Données sur les deux congrégations au moment de la fusion¹⁰⁰			
Petits Frères de Marie Frères Maristes Province de Chine		Frères de la Mère de Dieu Maternistes Congrégation diocésaine du Vicariat de Kiangnan (Provinces de Jiangsu et d'Anhui)	
Fondés le 2 janvier 1817 par M. Champagnat		Fondés le 8 septembre 1884 par M ^{sr} Garnier, SJ	
Les Frères Maristes sont arrivés en Chine le 8 mars 1891. Ils ont ouvert une école à Pékin (Beijing) et ils ont travaillé au CSFX de Shanghai en 1893		En 1911, ils avaient reçu un total de 83 membres depuis leur fondation et 18 d'entre eux étaient morts dans la congrégation.	
But : éduquer et catéchiser les enfants, surtout les moins favorisés.		But : éduquer et catéchiser les enfants des chrétiens chinois et s'occuper de l'église.	
Travail en Chine : s'occuper d'un orphelinat, enseigner dans des écoles catholiques privées.		Travail : enseigner dans les écoles, prendre soin de l'église et servir les missionnaires travaillant dans l'église locale	
Supérieur provincial : F. Louis-Michel		Supérieur général : F. Ya-ko-bei	
Ils ont formé une province le 10 mars 1908.		C'est une congrégation diocésaine qui dépend de l'Évêque et des Jésuites missionnaires	
Le 31 déc. 1908 Membres : 112 (dont 14 Chinois)	Stables : 8 Perpétuels : 75 Profès temp. : 29	Membres : 36	Tous profès temporaires 36 (les scolastiques compris)
Maison de formation à Pékin (Beijing)	Novices : 1 Postulants : 10 Juvénistes : 24	Maison de formation à Zié-ka	Novices : 0 Postulants : 0 Juvénistes : 13
16 écoles	Du Nord au Sud de la Chine	7 écoles	Dans deux provinces autour de Shanghai.

¹⁰⁰ Données calculées à partir des statistiques de l'Institut et prises dans le Rapport du F. Aris-tonique daté du 1^{er} janvier 1910 (AFM221.39)

Le 20 janvier 1909, les Frères de la Mère de Dieu sont informés qu'il a été décidé de fusionner leur société avec les Frères Maristes. Leurs responsables n'ont pas été tenus au courant des négociations. La décision leur a été communiquée par une lettre de l'Évêque. C'est avec stupeur et consternation que certains se tournent vers leur aumônier pour qu'il clarifie l'intention de leur Évêque. Une fois qu'ils ont appris que leur congrégation n'existait plus, ils ont été très bouleversés et choqués. La tempête passée, ils se sont calmés et ils ont accepté la décision de leur Évêque. Tous ont finalement embrassé cette nouvelle réalité avec enthousiasme, à l'exception d'un Frère qui avait déjà décidé de quitter la vie religieuse.

Le premier choc passé, les Frères ont été encouragés et sont devenus plus confiants dans leur avenir, car ils appartiendraient dorénavant à une société internationale qui avait une solide fondation et qui était répandue dans plusieurs pays. De plus, leur statut s'améliorerait aux yeux de la communauté chrétienne locale. L'accueil cordial et chaleureux qu'ils ont reçu des Frères Maristes de Shanghai les ont rassurés. Cependant, après l'enthousiasme et l'euphorie des premières semaines, ils ont commencé à faire face aux réalités concrètes de la vie quotidienne. Il ne fallut pas beaucoup de temps avant de réaliser qu'une simple décision ne résolvait pas les nombreux problèmes. Comme nous le verrons plus loin, plusieurs difficultés ont commencé à faire surface.

Le Provincial écrivit au Supérieur général à Grugliasco, le 15 février 1909, pour l'informer que la date officielle de la fusion avait été le 2 février 1909. Il aurait aussi joint le consentement des Frères de la Mère de Dieu qui adhéraient à leur incorporation avec les Frères Maristes. Ce texte était écrit en chinois. Le Provincial envoya aussi des informations sommaires sur les Frères. On ne trouve aucune trace de ce document à nos Archives, mais nous avons pu établir la véracité de ce fait à partir de lettres officielles de l'Administration générale. Face au fait accompli, le Conseil général a tenu une réunion le 5 avril 1909. Il confirmait la fusion, mais désirait aussi consulter le Saint-Siège pour lui demander de l'approuver. Le 19 avril 1909, le Supérieur général écrivit au Procureur général, F. Candidus. Il lui fit un récit très détaillé de cet épisode et il lui fournit l'information et les documents nécessaires pour qu'il puisse demander au Saint-Siège de régulariser et d'approuver l'union, tout en cherchant son avis sur les points suivants :

1. Leur donner l'habit religieux lors de la prochaine retraite.
2. Admettre les Frères pour 6 mois de formation au noviciat (en différents groupes afin de ne pas interrompre le travail dans leurs écoles).

3. Les admettre à la profession perpétuelle ou temporaire selon leur temps de vie religieuse. Cela se ferait après leur formation au noviciat, leur demande au Conseil Provincial et leur approbation par celui-ci.

On ne trouve pas de réponse du Saint-Siège dans nos archives. On peut cependant présumer qu'il n'y ait pas eu d'objections sérieuses parce que le 26 avril 1909, le Saint-Siège a approuvé l'installation du Noviciat à Shanghai. La nouvelle de la fusion fut publiée dans la circulaire du Supérieur général le 25 avril 1909.¹⁰¹

Le sujet n'avait pourtant pas atteint sa conclusion. Dans une lettre du 26 avril 1909 au Supérieur général, M^{gr} Paris a mentionné que l'union avait été conclue à la hâte et qu'aucune entente ou contrat définitif n'avait été signé. Il ajoute alors plusieurs modifications à la proposition originale et il fait de nouvelles observations au sujet de la messe quotidienne et des finances. Enfin, il demande au Provincial de finaliser l'entente et de la signer. Pendant ce temps, les choses n'allaient pas trop bien dans la maison de formation où F. Aristonique était responsable. Il rapporta quelques difficultés au F. Provincial et il se disait pessimiste quant à l'union. Le F. Provincial écrivit au Supérieur général le 6 juin 1909, mentionnant brièvement le mécontentement des nouveaux Frères. Ils se plaignaient de ne pas être traités de la même manière que les Frères européens. Ils voulaient boire du vin comme ces derniers ou simplement partager la nourriture traditionnelle chinoise, ce qui était plus économique, mais ce que les Frères européens n'étaient pas capables de faire. Les Jésuites refusèrent aussi de les traiter de la même manière qu'ils traitaient les Frères européens. Toutefois, le F. Provincial pensait qu'il était normal d'éprouver des difficultés dans une nouvelle entreprise. Il écrivit au sujet des nouveaux confrères et de la maison de formation de Zié-ka, héritée par les Frères Maristes après la fusion, et il publia le tout dans le *Bulletin de l'Institut des Petits Frères de Marie*.¹⁰²

M^{gr} Paris écrivit au Supérieur général le 19 juillet 1909, mentionnant qu'il n'avait reçu aucune réponse à sa lettre précédente. Il exprima probablement son point de vue quant à l'arrangement financier pour la fusion et il proposa une période d'essai de cinq ans pour le projet d'unification. Le F. Supérieur général répondit le 14 septembre 1909, exprimant le besoin d'une aide fi-

¹⁰¹ Circulaire du Supérieur général, Vol. XI, pp 407-408

¹⁰² *Bulletin de l'Institut des Petits Frères de Marie*, Volume XV, pages 367-370

nancière de la part de la mission pour le développement des œuvres des Maternistes. Il n'insistait cependant pas sur l'arrangement financier précédent et il acceptait la période d'essai de cinq ans. Il n'oublia pas de rappeler à l'Évêque de finaliser et de signer l'entente. On ne trouve aucun dossier de cette entente dans nos archives. Ainsi, le processus d'unification était terminé pour l'instant. En effet, la prochaine lettre officielle à ce sujet ne devait paraître qu'un an plus tard. Intéressons-nous donc aux problèmes et aux difficultés qui ont fait surface et examinons-les.



1.



2.

1. F. Louis-Michel, Provincial. Il négocia la fusion en 1908
2. F. Antonin devint Provincial en 1911. Il arrêta l'essai de fusion en 1912
3. F. Ignace Yang, l'ancien Supérieur général des Maternistes devint Frère Mariste
4. Prostration à la cour impériale



3.



4.

Problèmes et difficultés

Il faut noter que durant la période d'essai, aucun Frère Mariste européen ou chinois ne fut assigné à l'une des écoles des Maternistes. Le seul endroit où des Frères Maristes furent assignés fut la maison de formation de Zié-ka. Plusieurs problèmes et difficultés apparurent après la fusion. Certains sont très intéressants du point de vue culturel et sont révélateurs des divers types d'approche missionnaire. Se basant sur le rapport du F. Aristonique, F. An-



5. Les juvénistes à Zie-ka en 1909

6. Profession à Zié-ka

7. Frères Maristes et Maternistes à l'école Saint-Jean-Berchmans de Lodang, Shanghai, 1910

8. Vieille carte de Shanghai en 1909 montrant l'emplacement du Collège Saint-François-Xavier et le noviciat de Zié-ka

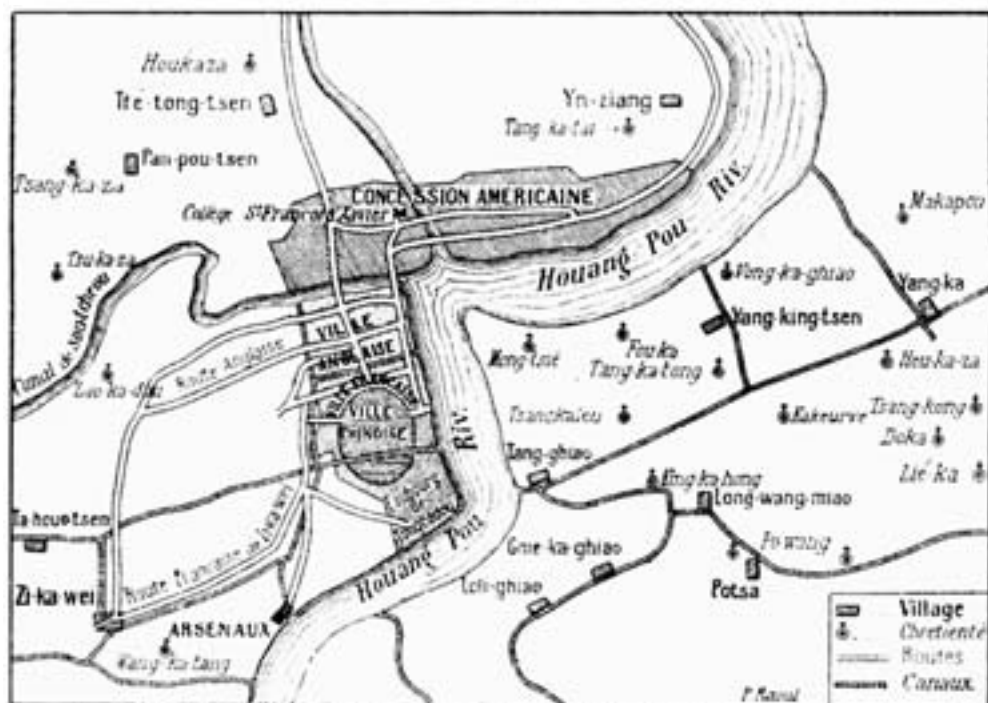
5.



6.



7.



8.

dré Gabriel Robbe les divise en trois groupes dans son livre. Une étude minutieuse de la correspondance disponible révèle que les choses n'étaient pas aussi simples. Il est préférable de ne pas les regrouper en catégories mais plutôt de les résumer ainsi :

a. Problèmes à la maison de formation de Zié-ka

La maison de formation de Zié-ka, héritée durant la période d'essai, est apparue inadéquate dès le début de l'union. Elle était située à 12 km au sud-est de Shanghai (voir la carte de Shanghai en 1909 à la page 17). Pour aller de Shanghai à Zié-ka, il fallait emprunter des sentiers étroits qui traversaient des rizières ou employer un petit bateau pour naviguer sur un canal qui menait à la rivière Houang Pou qui coule à Shanghai. Durant la saison des pluies, il était pénible et peu commode d'utiliser les sentiers étroits. Pourtant, il fallait aller chaque jour à la ville pour acheter des provisions, expédier la poste urgente, conduire les malades à l'hôpital, etc.

Les installations de la maison ne convenaient pas pour un noviciat.¹⁰³ Les bâtiments n'étaient pas adaptés pour la vie commune qui était la pratique habituelle de toute communauté mariste de l'époque. On pouvait difficilement y vivre selon les règles et les usages. Elle comprenait deux parties séparées par l'église paroissiale, ce qui n'était pas sans accroître les désagréments. Les Frères, par exemple, ne pouvaient pas avoir leur propre cloche puisqu'il y en avait déjà deux : une à la paroisse et l'autre à la communauté des prêtres. Cela semble peu de chose, mais démontre bien comment les Frères étaient affectés dans les détails de leur vie quotidienne. Pour les exercices liturgiques, il fallait s'adapter aux besoins des fidèles de la paroisse. La maison ne servait pas qu'aux Frères ; le curé l'utilisait et il y avait de constantes distractions avec des visiteurs et des activités diverses. De toute évidence, il n'y avait pas d'intimité. Bref, les installations ne convenaient pas pour un noviciat.

D'après le récit du F. Aristonique, les Frères de la Mère de Dieu désiraient être traités comme égaux des Frères européens. Par exemple, il dit qu'ils voulaient boire du vin aux repas comme leurs confrères européens. Ils préféraient la nourriture chinoise, moins chère. On peut lire entre les lignes qu'ils étaient traités différemment, du moins au début. Un autre problème était

¹⁰³ Pour le plan de la maison de formation, veuillez référer à l'appendice I.

que les prêtres missionnaires n'invitaient que les Frères européens en promenade. Ils refusaient aussi de manger à la même table que les Frères chinois bien qu'ils invitent les Frères européens à s'asseoir avec eux.

Il y avait aussi le problème de la langue. F. Aristonique n'était pas très à l'aise dans la langue locale. Pour communiquer avec les Frères, il devait souvent recourir à la traduction. Il avait pourtant été un des premiers Frères à arriver à Beijing en 1891. Il avait travaillé plusieurs années à Beijing et à Tianjing, en Chine septentrionale. Il employait surtout le français ou l'anglais dans son travail scolaire, et très peu la langue chinoise. De plus, le peu de chinois qu'il avait appris en Chine septentrionale était différent du dialecte de Shanghai. On peut imaginer la situation et se demander si c'était la personne qu'il fallait pour la formation. Son récit de la maison de formation prenait des accents très pessimistes. Il ne faut pas s'étonner que le délégué du Supérieur général, F. Antonin, dans un écrit au Supérieur général du 17 septembre 1910, dit que le F. Aristonique était pessimiste au sujet de la fusion. F. Pascal, dans une lettre non datée au Supérieur général,¹⁰⁴ après avoir partagé avec F. Louis-Fabien, sous-directeur à Zié-ka pendant deux ans, fait remarquer que F. Aristonique ne comprenait pas bien les Frères et qu'il était très rigide. Il concluait que le F. Aristonique ne convenait pas à la tâche.

L'article 7 de la proposition d'union stipulait que la mission (l'Évêque) fournirait une maison appropriée pour y installer un noviciat avant l'union. Il semble que cela n'ait pas été fait avant la période d'essai. D'après plusieurs lettres et bulletins, il apparaît clairement que le noviciat devait être transféré à Zi-ka-wei, près de la ville, et que seuls les juvénistes demeureraient à Zié-ka. Les paroissiens n'auraient pas été contents si les Frères avaient tous quitté Zié-ka parce qu'ils auraient probablement perdu aussi leur prêtre résidant. Toutefois, il semble que le projet de déménager le noviciat n'ait jamais été exécuté, parce que M^{gr} Paris tardait à fournir une maison convenable à Zi-ka-wei. Il a probablement fait face à l'opposition du Supérieur des Jésuites. La question ne fut pas réglée avant 1911. La lettre du 31 janvier 1911, du Provincial à l'Évêque, mentionnait qu'il n'était pas possible de trouver une maison adéquate et qu'il fallait donc diviser la maison de Zié-ka et faire d'autres arrangements nécessaires.

¹⁰⁴ AFM221.392 dans le dossier AFM223

b. Difficultés des installations scolaires

La plupart des écoles des Frères chinois étaient petites et situées en région rurale, ordinairement sur le terrain de la paroisse. Les Frères n'avaient pas leur propre salle à manger et mangeaient donc avec les élèves et les enseignants laïques dans un lieu fourni par le curé. Puisque les prêtres missionnaires étaient occupés avec leurs tâches à l'extérieur de la paroisse, ils étaient habituellement absents quatre jours par semaine. Cela causait des problèmes incessants aux Frères, puisqu'ils n'avaient aucune autorité sur les employés qui préparaient la nourriture pour toute l'école. Il y avait constamment des plaintes dans toutes les écoles. Les responsabilités de chacun n'étaient pas clairement définies et les Frères continuaient de dépendre du curé.

Les Jésuites missionnaires traitaient les Frères en domestiques, secrétaires, catéchistes, sacristains et hommes à tout faire. De plus, ils devaient enseigner au primaire, même si la plupart d'entre eux n'avaient pas été bien formés pour l'enseignement. Ils comptaient sur les enseignants laïques pour l'enseignement. Dans certaines écoles, ils n'exerçaient qu'un rôle secondaire. L'administration de leurs écoles revenait ordinairement au curé de la paroisse. Après l'union, ces prêtres ne se sont pas bien ajustés à la nouvelle situation alors qu'un Frère délégué du Provincial visitait les écoles régulièrement. Ces prêtres avaient l'habitude de dépendre de l'Évêque qui était loin, à quelques jours de voyage. Un curé a même refusé au Provincial le droit d'inspecter son école.

De plus, comme le Provincial le faisait remarquer à M^{gr} Paris dans sa lettre du 31 janvier 1911, les règlements des écoles n'étaient pas uniformisés. Chaque école faisait son règlement selon le bon gré du curé. Cela affectait les Frères lorsqu'ils étaient transférés d'une école à une autre. Ils devaient apprendre le nouveau règlement et s'adapter en même temps.

Comme le rapporte le F. Antonin, délégué du Supérieur général en 1910, certains établissements n'avaient pas de salle d'étude ou de salle communautaire pour les Frères.¹⁰⁵ Cela influait grandement sur le développement de la vie religieuse. L'étude religieuse était alors réduite au minimum pour les Frères.

¹⁰⁵ Rapports de visite AFM 681.R.004 à 681.R.010

Il est remarquable qu'en dépit de la diminution des Frères, deux nouvelles écoles aient été fondées à Mo-ka-tsen et à Ning-kouo-fou en février 1910. Il y avait 33 Frères en 1911 et 36 en 1909. Sur les 33 Frères, le F. Provincial considérait que 25 d'entre eux étaient de « bons sujets ». À l'article 12 de la proposition de fusion, l'Évêque avait exprimé le désir que les Frères restent dans son vicariat. Exception était faite pour des cas spéciaux indispensables, après entente entre le Provincial et l'Évêque. Un tel cas concernait un novice qui devait faire sa formation à Beijing. Toutefois, quand le F. Provincial proposa à l'Évêque de transférer ce Frère à Kwangsi pour sauvegarder sa vocation, l'Évêque refusa. Quand les Frères ont proposé de se retirer temporairement de l'école de Yao-wan à cause d'un conflit sérieux avec le Père Thomas, curé, au sujet du « ké-tou »¹⁰⁶, l'Évêque s'est de nouveau opposé.

c. Les relations avec les Jésuites missionnaires

Il faut s'attarder à la manière dont les Frères Maternistes étaient traités par les Jésuites missionnaires et les Frères Maristes. Les Jésuites missionnaires les traitaient en subalternes, comme des prêtres de second ordre. Les Frères Maternistes devaient accomplir le « ké-tou » pour les saluer. Par contre les Frères Maristes européens refusaient de le faire. La question qui vient immédiatement à l'esprit des Frères Maternistes était pourquoi ils étaient traités différemment puisqu'ils appartenaient à la même famille après la fusion. On ne saurait dire s'ils avaient été touchés par la ferveur politique qui nourrissait le patriotisme ou s'ils avaient été sensibilisés à l'égalité des droits pour tous. Quant aux Jésuites, gardaient-ils la tradition héritée de Matteo Ricci (s'habiller en érudits confucéens et être respectés comme des Mandarins) ? On ne saurait en être certain. On ne comprend pas non plus pourquoi ils insistaient sur cette pratique révoquée par les autres missionnaires. Par contre, les Frères Maristes désiraient fortement cesser cette pratique. Le F. Provincial courut le risque de déplaire à M^{gr} Paris qui l'autorisait, en lui écrivant pour lui demander l'arrêt de cette pratique. En 1911, seulement le Père Thomas de l'école de Yao-wan continuait d'exiger le « ké-tou » des Frères Maternistes. Je ne pense pas que les Frères Maristes européens aient été plus inculturés et adaptés à la culture chinoise, mais leur compréhension naturelle de la fraternité, héritée de la tradition de Champagnat, les amenait à traiter tous les membres également, peu importe leur race ou leur couleur

¹⁰⁶ Marque de politesse à l'égard de ses parents ou d'un invité de marque : une grande révérence faite à genoux.

de peau. De fait, les *Constitutions* de 1903 stipulent clairement à l'article 9 : « *Il n'y a qu'une seule catégorie de membres dans l'Institut des Petits Frères de Marie. Ils observent tous la même règle.*¹⁰⁷ ». Il est remarquable que le F. Provincial ait eu l'audace d'aborder ce sujet avec l'Évêque. Une année auparavant, le Père Thomas menaçait d'expulser les Frères Maternistes de la Congrégation s'ils refusaient le « ké-tou ». Afin de ne pas compromettre la fragile fusion au début, le F. Provincial imposa une année de silence sur ce sujet. Pendant ce temps, il travaillait à faire disparaître cette pratique.

Il serait naïf de penser que les Jésuites se réjouissaient à l'idée de cette fusion. Contrairement à ce que suppose le rapport du F. Aristonique, l'Évêque n'avait pas agi seul dans le projet de fusion. Sa lettre stipulait clairement qu'il avait consulté son Conseil. Toutefois, il ne pouvait contrôler totalement les Jésuites missionnaires qui dépendaient de leur supérieur. Une lettre du F. Provincial, le 31 janvier 1911, parlait de missionnaires mécontents de la fusion. Ces derniers faisaient pression sur leur Supérieur pour qu'il n'autorise pas l'installation d'un noviciat près de Zi-ka-wei.¹⁰⁸ Dans une lettre sans date au Supérieur général, F. Pascal mentionnait que les Jésuites s'opposaient à la construction d'un noviciat, bien que les Frères aient déjà dépensé 40.000 francs¹⁰⁹ dans ce but. Certains missionnaires tentaient donc de saboter le projet de fusion.

d. Vocations

Il était aussi difficile d'obtenir de nouvelles recrues. F. Aristonique faisait remarquer que les Frères Maristes n'étaient connus que dans la ville de Shanghai, mais pas dans les autres endroits du Vicariat. De plus, les parents voulaient voir leurs enfants s'orienter vers la prêtrise. Il indiqua que la plupart des prêtres choisissaient les meilleurs garçons pour le séminaire. Ceux qui restaient ou n'avaient pas les qualités requises étaient envoyés à notre maison de formation.

Au début de la fusion, il était difficile de remplacer les Frères qui quittaient la Congrégation. Cette situation a été aggravée par l'ouverture de deux nouvelles écoles en 1910. On peut imaginer combien il était difficile de répondre aux attentes des Jésuites qui demandaient toujours davantage de Frères pour diriger leurs écoles paroissiales. La suggestion du F. Provincial de retirer temporairement les Frères d'une école fut refusée. Cet état de cho-

¹⁰⁷ *Constitutions* de 1903, article 9

¹⁰⁸ AFM681.L.028

¹⁰⁹ AFM221.392

se compliquait encore la situation des Frères qui devaient faire un temps de noviciat sans que cela dérange leurs écoles.

e. Finances

L'arrangement financier n'avait pas été fait convenablement avant la période d'essai, même si le Supérieur général l'avait rappelé à M^{gr} Paris. L'article 6 de la proposition de fusion ne mentionnait qu'une seule source de revenus pour les Frères. C'était un fonds de 50 unités de 3000 francs investis dans l'immobilier et dont le revenu était destiné aux œuvres des Maternistes et de la Congrégation de la Présentation. La moitié de ces revenus, qui allait aux Maternistes, totalisait environ 3805.15 piastres.¹¹⁰ D'après la correspondance entre M^{gr} Paris et le Supérieur général, cette somme était approximative.¹¹¹ Apparemment, ce montant ne suffisait pas pour développer les œuvres des Frères Maternistes. Nous ignorons si les missionnaires donnaient un peu d'argent aux Frères en plus du logement et de la nourriture. Dans sa lettre du 6 novembre 1911 à M^{gr} Paris, le Supérieur général traite encore une fois des finances disant que les coûts ne devaient pas trop augmenter pour la Province de Chine lorsque le nombre de Frères Maternistes allait augmenter.

Fin de la tentative de fusion

Vers la fin du provincialat du F. Louis-Michel, l'essai de fusion tournait à l'échec. Le 10 mars 1911, F. Antonin devint le nouveau Provincial. Même s'il était en bons termes avec M^{gr} Paris, il aurait été trop difficile de renverser la situation. Dans sa lettre du 8 mars 1911, le F. Provincial fait allusion au manque de Frères Maternistes. En juillet 1911, il transfère le F. Marie-Nizier du Noviciat de Beijing à Zié-ka. C'était une bonne manœuvre mais elle venait trop tard. F. Marie-Nizier parlait mieux le chinois que le F. Aristonique et il avait acquis de l'expérience pour s'occuper de la formation de candidats chinois.

Héritant des rapports tendus de son prédécesseur avec l'Évêque, F. Antonin tenta de son mieux de remettre les choses en ordre. Même s'il avait siégé à la table de négociation depuis 1908 et visité tous les établissements des Maternistes en 1910, il ne pouvait pas faire de miracle. De plus, il connais-

¹¹⁰ Devise chinoise à cette époque

¹¹¹ Voir les lettres ADM14554 et ADM14573

sait assez peu la langue chinoise. En octobre 1911, il se rendit compte que l'impasse créée par les Jésuites missionnaires ne pourrait plus être résolue et il écrivit au Supérieur général le 11 octobre 1911, le pressant de visiter la Chine et de l'aider à résoudre ce problème. Malheureusement, la révolution éclata à Wuchang et se répandit dans la région de Shanghai. Le Provincial écrivit de nouveau le 14 octobre 1911 pour informer l'Administration générale de la situation chaotique, mais il espérait toujours qu'il serait possible de venir en Chine par train en traversant la Sibérie.

Le Conseil général suggéra au Supérieur général de ne pas courir ce risque. Après discussion, le 5 novembre 1911, le Conseil décida d'envoyer une lettre à M^{gr} Paris, faisant ressortir les difficultés éprouvées par les Frères Maristes durant cette période d'essai. On ignore si M^{gr} Paris a répondu à cette lettre. On croit que F. Antonin a écrit deux autres lettres au Supérieur général, une le 28 et l'autre le 29 novembre 1911. On ne les a pas retrouvées. Le 28 décembre 1911, le Supérieur général écrivit au F. Provincial pour l'informer de deux décisions du Conseil général : (1) il l'autorisait à remettre les Frères Maternistes à M^{gr} Paris et (2) il ne devait admettre aucun Frère Materniste qui désirait rejoindre les Frères Maristes sans obtenir la permission officielle de l'Évêque.

On peut supposer qu'il y ait eu des discussions entre F. Antonin et M^{gr} Paris à ce sujet après la réception de cette lettre autorisant la fin de la tentative de fusion. Le 31 janvier 1912, M^{gr} Paris écrivit au Supérieur général, l'informant officiellement que le vicariat avait décidé de reconstituer la Congrégation de la Mère de Dieu. De fait, le 3 février, la décision était transmise aux Frères Maternistes rassemblés à Zié-ka en présence du Rev. Père Sédille qui devait remplacer les Frères Aristonique et Marie-Nizier. Les Frères Maternistes ont été attristés, d'autant plus qu'ils ont appris qu'ils ne pouvaient pas rejoindre les Frères Maristes parce que l'Évêque ne le permettait pas, sauf pour le F. Jean-Baptiste qui était au noviciat de Beijing. Ils élirent le F. Yang Benoît comme nouveau supérieur. Les FF. Aristonique et Marie-Nizier devaient quitter Zié-ka le lendemain. La fusion se terminait donc après trois années.

Après la séparation

Après la fin de cet essai de fusion, le 3 février 1912, quelques Maternistes ont exprimé le désir d'entrer dans notre Institut. Toutefois, on avait convenu de ne pas les accepter sans obtenir la permission de leur Évêque afin de

ne pas compromettre leurs œuvres en suscitant un exode de leurs membres. Beaucoup plus tard, M^{sr} Paris permit à cinq d'entre eux de se joindre aux Frères Maristes. Quatre d'entre eux ont persévéré et sont morts dans l'Institut : FF. Ignace Yang, Joche Benoît Pien, Petrus-Stanislas Zhang et Simon Fu.

F. Ignace Yang était le Supérieur général des Maternistes en 1909, au moment de la tentative de fusion. Il a rendu de précieux services comme économiste de la Maison provinciale de Chala à Beijing. Il est mort le 31 décembre 1939. F. Petrus-Stanislas Zhang était un poète et un maître en littérature chinoise. Il a beaucoup contribué à la formation des Frères Maristes chinois. Il est mort le 1^{er} mars 1937 à Beijing. F. Joche Benoît Pien est le plus remarquable parmi eux. Il a été directeur des écoles de Chefoo et de Weihaiwei, et du Collège Sacré-Cœur de Beijing. Il fut élu délégué au Chapitre général de 1946, signe évident qu'il avait été bien accepté par les Frères chinois et européens. Il est mort à Shanghai le 30 décembre 1952 et il fut enterré près de la tombe d'un fameux martyr, le Père Beda Tsang, SJ. F. Simon Fu a beaucoup souffert sous les communistes parce qu'il avait aidé le Provincial, F. André Gabriel Robbe, à s'occuper des affaires économiques. Il a été accusé par les communistes d'avoir collaboré avec un impérialiste. Il fut arrêté sous le prétexte de mener des activités subversives. Il est mort à une date inconnue entre 1958 et 1962.

Les Maternistes ont été sérieusement ébranlés par cette tentative de fusion. Leur nombre fléchit et déclina rapidement. En 1945, il ne restait qu'un membre vivant. L'Évêque de Shanghai, M^{sr} Haouisée, conçut l'idée de faire renaître la Congrégation. Toutefois, le clergé chinois avait d'autres préoccupations. Avec la mort de M^{sr} Haouisée, en 1948, et l'arrivée des communistes au pouvoir en Chine, en 1949, tout espoir de ressusciter la congrégation fut anéanti.

Leçons à apprendre

Que pouvons-nous apprendre de cet épisode passé ? Tout d'abord, on peut voir que la fusion de deux congrégations ne devrait pas être précipitée. Ce n'est pas comme la fusion de compagnies commerciales à la recherche d'un profit rapide. Une compagnie peut aisément engager et licencier des travailleurs, en respectant les lois et le code du travail, mais cela n'est pas le cas pour des congrégations religieuses. Une fusion harmonieuse et fruc-

tueuse entre congrégations requiert l'implication des membres concernés, du début des négociations qui doivent être transparentes, jusqu'à la fin de la période d'essai déterminée.

Il est très important d'avoir les bonnes personnes pour effectuer une fusion. Ce n'est pas une tâche pour un pessimiste. Il faut de bons communicateurs. Une connaissance déficiente de la langue est certainement un grand obstacle. Les différences culturelles pourraient être fatales pour un projet de fusion si on ne les aborde pas comme il faut. Les membres dissidents peuvent saboter le processus très subtilement se cachant parfois derrière le prétexte des différences culturelles.

Il faut créer un sens de l'appartenance et une nouvelle identité dès que possible. Il faut une vision claire et une ligne d'autorité bien établie pour aider les membres à s'orienter dans les nouvelles réalités. Les membres doivent aussi sentir qu'ils sont traités également. Cela pourrait réduire des interférences inutiles de la part d'étrangers. Il serait avantageux d'avoir un plan d'action pour la fusion afin d'aider les membres à se concentrer sur la construction d'une identité nouvelle. Le responsable sera aussi plus persuasif durant son travail d'accompagnement.

Enfin, il faut absolument conclure des arrangements financiers solides et viables avant la fusion. Autrement, beaucoup d'énergie sera perdue dans des discussions d'ordre économique et les relations de travail pourront être compromises plus tard.

Conclusion

L'étude de cette tentative de fusion d'une congrégation locale avec les Frères Maristes en Chine ne fait pas que révéler les différentes manières dont les missionnaires traitaient les religieux autochtones en Chine durant cette période ; elle montre aussi comment s'exerçait une autorité fortement hiérarchisée. Un projet important comme celui-ci devait affecter la vie de nombreux Frères, mais il était décidé sans consulter ceux qui étaient appelés à le vivre.

On considérait les missionnaires étrangers supérieurs aux religieux autochtones. On appréciait peu la culture locale et on la comprenait peu. Les Frères Maristes ne faisaient pas beaucoup d'efforts pour apprendre la langue locale. Après plusieurs années de présence, peu d'entre eux pouvaient par-

ler chinois. Ils ne réalisaient probablement pas qu'il aurait été préférable d'adapter la formation des Frères autochtones à la réalité locale, plutôt que de les obliger à vivre selon la culture occidentale.

On peut tirer des leçons de la façon dont cette tentative de fusion a été abordée. Depuis 1993, le monde mariste procède à une restructuration qui vise à renforcer la vitalité et la viabilité en réunissant plusieurs pays dans une province. L'expérience de fusion étudiée n'est pas très différente des expériences que font ces nouvelles provinces restructurées même si elle n'est pas exactement la même. En étudiant l'histoire, nous pourrions éviter des écueils similaires.

Enfin, il est remarquable que le sens inné que les Frères Maristes avaient de la fraternité et qu'ils avaient hérité de la tradition de Champagnat, les ait conduit à traiter également tous leurs membres, peu importe leur race, leur couleur de peau ou leur langue. Ce sens très fort de la « fraternité » était garanti par leurs *Constitutions* et avait été transmis d'une génération à une autre. C'est vraiment une manière merveilleuse d'exprimer la fraternité telle qu'elle est décrite dans le Psaume 133 : « Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble ! » (Psaume 133,1).

L'Écriture Sainte et la recherche de l'identité

À la recherche de l'histoire cachée de l'Institut dans un récit biblique¹¹²

Fr. Colin CALMERS, FMS
Province d'Europe Centre-Ouest

Introduction

L'histoire de l'Institut ne s'étale pas en une série d'événements isolés ayant seulement un sens immédiat. Elle développe un thème spécifique : une quête continue de l'identité. On peut dire la même chose de l'histoire du peuple juif dans l'Ancien Testament. Le présent essai examine une période de l'histoire de l'Institut et cherche à y faire correspondre un récit biblique particulier. La période examinée s'étend du Chapitre général de 1967 à celui de 1985. L'auteur espère qu'il apparaîtra clairement pourquoi il a appelé cette période de l'Institut une « Période de transformation ».¹¹³ L'expérience de la Captivité du peuple juif est le récit biblique retenu pour parler de cette période de transformation. En lisant sa propre histoire à la lumière de cette expérience de l'Ancien Testament, l'Institut peut mieux comprendre la place et l'action de Dieu dans la formation de son identité. En tentant d'approfondir ce passage, l'Institut peut « parvenir à une compréhension réaliste et mature de ce que signifie être *Peuple de Dieu, enfants de la promesse*. » (Hanson, 1986, p. 541)

¹¹² Il s'agit d'une version éditée et abrégée d'une étude plus approfondie d'un récit de l'Institut. On peut obtenir le document complet en contactant l'auteur.

¹¹³ L'auteur distingue soigneusement une *transformation* d'une *transition*. Une *transition* est un changement caractérisé par l'homogénéité et la régularité, où on perçoit la continuité entre *l'avant* et *l'après*. Ce fut le cas par exemple dans l'histoire de l'Institut, lors de la passation des pouvoirs de Champagnat au F. François. D'autre part, une *transformation* est un changement en profondeur rendant difficile la perception d'une continuité entre *l'avant* et *l'après*.

Dans l'univers biblique, les Juifs de l'Ancien Testament forment peu à peu leur identité comme peuple en se rappelant les événements saillants de leur histoire. Il en est de même dans l'Institut. Le récit de son identité peut être trouvé non seulement dans ce que le sociologue et ancien élève des Frères, William Keenan, appelle les « documents historiques froids logés dans les archives de l'Institut » (Keenan, 2000, p. 95), mais aussi dans les frères, pris individuellement, qui se rappellent et redisent des événements. Tous les deux, l'Institut et le peuple juif de l'Ancien Testament, ont fait l'expérience de différentes étapes dans leur histoire. Bien que la correspondance entre les récits historiques des deux groupes est loin d'être parfaite, il y a suffisamment de ressemblances pour mériter que l'Institut examine les façons dont le peuple juif de l'Ancien Testament a formé son identité et qu'il observe Dieu à l'œuvre, non seulement dans l'histoire du peuple juif, mais aussi dans sa propre histoire.

Cet exposé est une contribution à la discussion continue sur l'identité de l'Institut. Paul Avis fait remarquer avec perspicacité que « nous ne commençons à parler de l'identité que lorsqu'elle est menacée. » (Avis, 2003, p 29) Par contre, *ne pas* parler de l'identité peut être un signe, au mieux de complaisance, au pire de mort. Le fait que l'Institut continue de parler de l'identité et d'explorer son histoire est sûrement un signe de santé.¹¹⁴

¹¹⁴ Il est toujours risqué pour un auteur de discuter d'événements qui se sont déroulés durant sa vie et celle de plusieurs de ses lecteurs. Les exposés et les interprétations seront contestés, surtout si cet auteur n'a pas lui-même participé à ces événements. Dans ce qui est dit ici du Chapitre de 1967, on ne tient pas compte de décisions et de commentaires que des lecteurs jugeront importants, peut-être même fondamentaux, pour bien comprendre l'histoire de l'Institut. Une omission, évidente même au lecteur hâtif, est l'absence de discussion du leadership du F. Basilio Rueda durant la période étudiée dans cet exposé : période qui coïncide avec son mandat de Supérieur général. F. Basilio a joué un rôle crucial durant le Chapitre, tout d'abord comme modérateur, puis comme Supérieur général. Certains pourront argumenter que, sans sa contribution, les décisions prises auraient été différentes. Sa conduite de l'Institut après le Chapitre a aussi été cruciale. Bien qu'on ait pu discuter ici de sa contribution durant la période étudiée, l'auteur estime que son exposé ne prête pas à une telle discussion. En considérant l'histoire de cette période comme cachée dans un récit biblique, l'auteur présente une interprétation *spirituelle*, voyant cette période comme faisant partie d'un grand tout, plutôt qu'une interprétation *historique* d'une période donnée. Il revient à l'historien de discuter *comment* et *pourquoi* des décisions particulières ont été prises et c'est dans ce type de discussion que le leadership du Frère Basilio doit occuper une place centrale.

Transformation pour le peuple juif

Dans l'histoire ancienne du peuple juif, la Captivité à Babylone (5^e siècle av. J.-C.) est l'événement le plus significatif après l'Exode. La destruction de Jérusalem et l'exode de ses habitants vers Babylone, rapportés brièvement dans la Bible (2Ch, 36,15 - 21,25), constituaient bien plus qu'une démolition d'édifices. Il s'agissait de la destruction des véritables fondations de la vie, de la culture et de la religion juives. À Babylone, le peuple juif devait trouver de nouvelles manières de rendre culte à Dieu, des façons qui n'étaient pas orientées vers le Temple et ses rites. Avant le Sac de Jérusalem et la Captivité à Babylone, on croyait presque indissolublement au lien universel entre la foi et le lieu où elle s'exprimait. Cela n'est plus le cas et cela est démontré par le peu d'empressement des Juifs pour revenir à Jérusalem. Les Juifs faisaient l'expérience d'une profonde incertitude quant à savoir où on pouvait trouver Dieu. Un résultat certain de l'Exil a été que le judaïsme n'était plus (pour adopter et adapter les paroles de James Sweeney, CP) « une *institution totale* telle que l'a décrite le sociologue Goffman. » (Sweeney, 2002, p. 172)

Transformation et l'Église

Dans son livre, Sweeney fait référence à la vie religieuse d'avant le Concile Vatican II (1962 – 1965). Le Chapitre général de l'Institut, en 1967, a été un résultat du Concile, même si un Chapitre général aurait eu lieu à ce moment, peu importe qu'il y ait eu ou non un Concile. Par contre, ce que ce Chapitre aurait produit aurait été très différent sans ce Concile.¹¹⁵ Un des principaux effets de ce Concile dans l'Église et dans l'Institut, lors du Chapitre de 1967, a été de mener à une *exploration* – exploration de nouvelles manières de faire l'expérience de Dieu et d'en parler, exploration de nouvelles façons d'être

¹¹⁵ L'examen de la Captivité à Babylone comme événement historique ou religieux n'est pas du ressort de cet exposé non plus. Il s'agit de se concentrer sur le récit biblique. Il est toujours intéressant, quoiqu'un peu risqué, de jouer le jeu du « Que serait-il arrivé si... » avec les événements historiques. Il faut tenir compte de bien des facteurs pour bâtir des scénarios sensés. Demander « Que serait-il arrivé s'il n'y avait pas eu de Concile ? » conduit à une seconde question : « Comment l'Institut se serait-il débrouillé durant les bouleversements de la société occidentale des années soixante ? » L'auteur estime que c'est l'expérience de la Période de transformation qui a rendu l'Institut apte à relever les défis posés par ces bouleversements, plutôt que le maintien d'une mentalité de forteresse assiégée à l'écart du monde, comme cela était le cas dans la vie religieuse avant la fin des années soixante. Ce fut l'expérience de la Période de transformation qui a rendu l'Institut capable d'entrer dans une nouvelle phase de sa vie.

Frère Mariste. Tout comme l'expérience de l'Exil avait donné au peuple juif l'occasion de reconsidérer sa relation avec Dieu, l'expérience de Vatican II et sa suite ont donné aux religieux, à la fois collectivement et individuellement, l'occasion de regarder une fois encore la place que Dieu occupe dans leur vie. Ce problème d'exploration est bien résumé par Seán Sammon, FMS :

Au cours des quatre dernières décennies nous avons appris deux pénibles leçons en tant qu'Institut : 1. l'exploration mène aux crises, 2. le nombre de ces crises augmente au fur et à mesure que nous découvrons des manières différentes de vivre.

(Sammon, FMS, *Une révolution du cœur*, 2002, p. 35)

L'anthropologue, Gerald Arbuckle, SM, parle de la « mythologie déformée de la vie religieuse » pré-conciliaire. (Arbuckle, SM, 1993, p 135) Le Concile a tenté de détruire cette mythologie dans son *Décret Perfectae Caritatis sur la vie consacrée*. Il a demandé à chaque ordre religieux approuvé de réunir ses plus hautes instances pour tracer ce que les Pères du Concile appelaient dans le Décret, les chemins d'avenir de la vie religieuse dans l'Église. Lorsque l'Institut s'est réuni en Chapitre, en 1967, il a entrepris une double tâche d'adaptation et de renouveau.¹¹⁶

Transformation dans l'Institut

L'écart de deux années entre la fin du Concile et le début du Chapitre de 1967 a été occupé par des consultations habituelles. Ce sera aussi le dernier chapitre à être dominé par la présence d'Européens.¹¹⁷ Pour expliquer la profondeur des changements à venir, on remarquera que, pour la première fois, les délégués regardent à l'extérieur de l'Europe et du Conseil général pour choisir l'homme qui dirigera leur Institut durant les prochaines années. Ils élisent un Mexicain relativement peu connu, Basilio Rueda Guzmán, FMS.¹¹⁸

¹¹⁶ Cet exposé n'a pas l'intention de donner un récit détaillé du Chapitre ; qu'il suffise d'indiquer la profondeur et l'étendue du changement amorcé dans l'Institut par les différentes décisions prises par les délégués à ce Chapitre.

¹¹⁷ En plus de la supériorité numérique des Provinces d'Europe, de nombreux provinciaux et délégués d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine et d'Océanie/Pacifique étaient originaires d'Europe.

¹¹⁸ Exceptionnellement, les sessions de ce Chapitre se sont étendues sur deux ans : du 30 août au 28 octobre 1967 et du 28 septembre au 21 novembre 1968. Cette durée inhabituelle était due à l'extraordinaire quantité de travail entrepris par les délégués afin de réviser les *Constitutions* et les *Règles communes*. Le long intervalle entre les sessions a facilité la consultation et l'expérimentation dans l'Institut.

La révision à venir du Droit Canon ajoutait une autre difficulté importante, puisque les capitulants savaient qu'une révision définitive des documents de l'Institut ne pouvait pas être publiée. Le Chapitre a donc révisé les *Constitutions* sur une base *ad experimentum* et a publié le document en 1968. En conformité avec le Droit Canon en vigueur, celui de 1917, le Chapitre a pris le soin de faire remarquer dans son Introduction des *Constitutions* révisées que : « Ces Constitutions peuvent en effet sembler toutes nouvelles, mais, à vrai dire, on y retrouve tout ce que les anciennes refermaient de stable et de fondamental. » (Institut, 1968a, p. 8). Pourtant, un coup d'œil rapide sur les *Constitutions* révisées révèle une présentation fort différente des « anciennes » (essentiellement les *Constitutions* de 1852 avec des révisions mineures). Alors que les anciennes *Constitutions* étaient présentées article par article, la révision de 1968 offrait des sections divisées en articles de plusieurs paragraphes. Contrairement à la *Règle* de 1837 et aux *Constitutions* de 1852, on ne présente leur but qu'à l'article 43 dans l'édition de 1968 et sans donner beaucoup de détails.¹¹⁹ On agit en conformité avec l'appel conciliaire pour que les ordres religieux étudient non seulement comment *adapter* leur mode de vie à leur époque, mais aussi à *renouveler* la vie de leurs membres. Les 42 articles précédents tentent de répondre aux questions : Que signifie être Frère Mariste ? Quelle est la place du Frère Mariste dans l'Église ? C'est peut-être ici que la recherche de l'identité occupe une place aussi évidente dans l'histoire de l'Institut.

À la place des *Règles communes*, qui avaient jusqu'à présent régulé la vie quotidienne des Frères, le Chapitre a produit un document que les capitulants ont appelé *Directoire*. La différence entre le *Directoire* et les anciennes *Règles communes* apparaissait dès la préface du document : « D'autre part s'appliquant à l'ensemble de l'Institut, il ne peut entrer dans certains détails d'organisation. » (Institut, 1968b, p. 7). Les détails étaient laissés aux Provinces individuelles pour qu'elles tiennent compte de leurs circonstances particulières.¹²⁰ Plusieurs documents traitant de différents aspects de la vie de l'Institut complétaient les *Constitutions* et le *Directoire*.

¹¹⁹ À ce moment, l'Institut était impliqué dans l'enseignement supérieur dans diverses parties du monde – on était loin de l'enseignement primaire envisagé par Champagnat. La révision de 1968 résume le but de l'Institut en deux lignes : « l'éducation des jeunes, en particulier des moins favorisés. » (Institut, 1968a Article 43, p. 61-62).

¹²⁰ Cette approche de la législation était tout à fait nouvelle et en net contraste avec l'appel de F. Louis-Marie en 1865 qui demandait un « catéchisme » uniforme pour tous les novices de l'Institut. (Institut, 1934, pp 6-7)

Un bref paragraphe de *Perfectae Caritatis* venait jeter de l'huile sur le feu des débats dans l'Institut. Le sujet avait fait surface au Chapitre de 1946 et devait durer pendant plusieurs années. Rapidement rejeté sans discussion au Chapitre de 1946, le sujet de l'introduction de la prêtrise dans l'Institut était réapparu au Chapitre de 1958 et avait été référé au Supérieur général et à son Conseil pour une étude plus approfondie. Au Chapitre de 1967, le sujet était au cœur de la question de l'identité du Frère Mariste. Bien qu'ils n'aient pas été prêts à s'engager d'une manière ou d'une autre au sujet de la prêtrise, plusieurs capitulants ont exprimé des craintes concernant l'usage de l'expression *Religieux laïques* dans le brouillon des *Constitutions*. La décision quant à ce sujet allait être suspendue. Après de longues discussions, le Chapitre a pu utiliser cette expression contre l'engagement qu'une telle expression ne fermerait pas l'accès à la prêtrise. (Institut, 1968c¹²¹) L'Institut ne tentait donc pas de prendre une décision à ce sujet.¹²²

Jusqu'au Chapitre général de 1958, le Petit Office de la Vierge était récité en latin dans les communautés. Puis il l'a été en langue vernaculaire. Le document du Chapitre de 1968, *Notre vie religieuse*, déclarait :

« On maintiendra l'office marial jusqu'à ce que le Conseil général ou une commission nommée par lui juge de l'opportunité de conserver l'office marial adapté ou de prendre l'office divin également adapté. »

(Institut, 1968, p. 118)

¹²¹ Dans la version originale anglaise de ce travail, la traduction des citations françaises est l'œuvre de l'auteur.

¹²² La question de la prêtrise a été soulevée de nouveau au Chapitre général de 1976 et elle fut aussi différée. Après de longues discussions au Chapitre de 1985, les délégués ont été d'accord pour ne pas autoriser la prêtrise dans l'Institut. À cette époque, des Congrégations de Frères avaient décidé de permettre l'ordination de quelques-uns de leurs membres. Il y a peu d'évidence que cette décision ait été satisfaisante. Il est intéressant de noter que lorsque le pape Jean-Paul II a soulevé cette question de nouveau en 1996, dans son Exhortation apostolique *Vita Consecrata* (Jean-Paul II, 1996, p 106), cela a entraîné à peine un soupçon d'intérêt dans l'Institut.

Les règles sur le port de l'habit religieux¹²⁴, lequel était requis pour tous les religieux selon le Droit canonique en vigueur, ont aussi été changées.¹²⁵ À la lumière des normes précisées à la section 17 du *Décret Perfectae Caritatis sur la vie consacrée*, les *Constitutions* de 1968 ont résumé le nouveau règlement en deux lignes : « Le costume des Frères sera simple, modeste et conforme à la pauvreté évangélique. » (Institut, 1968a, Article 60, p. 86) On laissa au document *Notre vie religieuse* le soin d'en préciser les détails. Il était clair que la soutane ne devenait qu'une possibilité parmi d'autres comme « le costume clergyman ou civil. » (Institut, 1968, p. 189) Les règles quant à l'habit religieux allaient être laissées à chaque Province – un autre écart avec l'uniformité du passé.

Dans son adresse à la fin de la première session du Chapitre, F. Basilio, le nouveau Supérieur général, fournit une note d'avertissement sur la période expérimentale que l'Institut entamait :

« J'accueille bien volontiers toutes les expériences qui seront dans le sens indiqué, mais, d'autre part, il y aurait de sérieux dangers à entreprendre sous prétexte des pouvoirs particuliers dont jouit ce Chapitre spécial, des expériences qui ne seraient que de simples concessions de faiblesse ou qui se limiteraient à approuver des irrégularités déjà existantes. »
(Institut, 1968c)

Le Chapitre avait posé plusieurs conditions pour la période expérimentale qui avait été autorisée dans l'Institut :

1. Toutes les adaptations ou expériences provisoires doivent pouvoir être arrêtées sans inconvénients, après un an, si nécessaire.

¹²⁴ Au Chapitre général de 1958, on avait été d'accord pour remplacer le rabat par le col romain. La grande majorité des Provinces anglophones avaient cependant conservé le rabat.

¹²⁵ « L'armature régulatrice envahissante » (Keenan, 2000, p. 95) de l'Église avait une telle influence sur l'Institut que les *Règles communes* précisaient le nombre de chemises et de paires de chaussettes qu'un frère pouvait recevoir chaque année, allant même jusqu'à préciser le matériel pour faire les lacets de souliers. Le costume religieux devait être bien sûr porté en tout temps. Il y avait cependant une exception pour les frères des pays anglophones (c'est-à-dire protestants !) qui pouvaient porter l'habit de clergyman à l'extérieur de leur communauté ou de leur école.

2. Toute expérience doit se terminer par une analyse objective.
3. Les expériences ou adaptations pourraient et devraient même se faire dans un nombre déterminé de maisons. Quelques maisons feraient certaines expériences. D'autres maisons en feraient d'autres. Ainsi on éviterait de donner l'impression que les expériences doivent nécessairement se poursuivre et devenir des points de règlement. (Institut, 1968c).

Les délégués au Chapitre de 1967 tentaient de discerner la volonté de Dieu pour l'Institut dans de nouvelles situations, mais ce discernement ne pouvait pas s'arrêter avec la fin du Chapitre. Des événements subséquents imprévisibles ont forcé l'Institut à vivre un processus de discernement continu au milieu de situations toujours changeantes. L'Institut s'était engagé dans un immense programme de transformation et ce programme allait apporter des défis imprévisibles, quoique ces derniers n'aient pas été propres aux Frères Maristes.¹²⁶

Une époque stimulante

Pour les catholiques plutôt traditionnels, c'est un lieu commun de soutenir que Vatican II est la cause de ce qu'on perçoit comme un fort déclin de la vie religieuse depuis quarante ans. Bien sûr, il est aisé de noter la coïncidence du déclin du nombre de religieux à partir du Concile pour blâmer ce dernier pour cette perte. C'est d'ailleurs une conclusion que plusieurs ont tirée et continuent de tirer. Cet essai n'est pas la place pour engager une discussion sur la responsabilité de la perte des vocations religieuses depuis la fin des années soixante, une diminution qui se poursuit toujours dans les « pays dits développés. » Notre Institut a été l'un de des plus touchés ; il est passé de 9752 Frères en 1965¹²⁷ à 6230 à la veille du Chapitre général de 1985.¹²⁸ Le petit déclin de 1966 allait être le prélude d'une décroissance qui allait se poursuivre année après année. On peut expliquer ce déclin non seu-

¹²⁶ Les changements dans la vie de l'Institut, planifiés et volontairement acceptés par l'Institut, ne forment qu'une partie de cette « Période de transformation. » L'impact total de cette Période ne peut pas être compris sans tenir compte des changements extérieurs hors du contrôle de l'Institut.

¹²⁷ Bulletin de l'Institut, n° 27, p. 436.

¹²⁸ Rapport du Secrétaire général au Chapitre général de 1985.

lement par la mort et les départs de membres¹²⁹, mais aussi par le manque de recrues. Une des raisons de la diminution des nouvelles entrées peut être directement attribuée aux réformes de Vatican II qui ont amené plusieurs Provinces de l'Institut à fermer leurs juvénats. Le Concile du Vatican abandonnait l'idée que le monde était un endroit que les religieux et leurs candidats devaient fuir ; les développements de la psychologie nous amenaient aussi à repenser l'idée de la vocation et du développement humain, et à abandonner l'idée d'une vocation partant de l'enfance jusqu'à la vie religieuse adulte. Naturellement, la fermeture des juvénats ne faisait pas l'unanimité chez les Frères. Même de nos jours, il y a des Frères aînés qui réclament que « l'on rétablisse les juvénats » pour aider à résoudre le problème du recrutement. Les nombreux abandons dans l'Institut, entre 1967 et 1985, combinés au manque de recrues – au moins dans le monde dit « développé » – ont rapidement conduit à faire croître l'âge moyen des Frères dans des Provinces. Cela causa simultanément un manque de Frères pour occuper des positions de responsabilité dans les écoles et les autres œuvres. En conséquence, de plus en plus de communautés se sont retirées de lieux où les Frères avaient travaillé pendant peut-être plus d'un siècle.

On a eu l'impression que le Concile avait involontairement brisé la confiance que les religieux avaient en eux-mêmes. Un des effets de ce changement a été le manque de Frères Maristes « pour travailler à la plus grande gloire de Dieu, à l'honneur de la Très Sainte Vierge Marie, et à leur propre sanctification. » (Institut, 1923, art. 1, p. 7) simplement « par l'observance des trois vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et des *Constitutions* de leur Institut. » (Ibid) Le deuxième Concile du Vatican a montré qu'être un religieux fidèle n'était plus en soi une assurance de salut. Un immense fardeau s'est abattu sur les Congrégations religieuses lorsque le Concile a exigé qu'elles changent totalement leur mentalité. Les nouvelles *Constitutions*, quoique issues *ad experimentum*, et un nouveau *Directoire* exigeaient énormément des Frères en général et de chacun en particulier. Le sens traditionnel de l'identité était directement remis en question. La crise de l'identité n'était pas propre aux Frères Maristes, mais s'étendait aussi aux catho-

¹²⁹ L'expérience de ces abandons a été commune à tous les Ordres et Congrégations d'hommes et de femmes. Manifestement, derrière chaque départ, il y a aussi une histoire avant tout personnelle. Il serait probablement futile de vouloir trouver une explication commune pour interpréter ces départs si nombreux. L'époque pré-conciliaire avait, bien sûr, une réponse simple pour expliquer le « problème » des frères qui quittaient l'Institut : « la majorité des départs s'expliquent par un manque de vertu. » (Institut, 1946)

liques après le Concile (Arbuckle, 1996), aux autres religieux (Chittister, 1996) et aux Frères des autres Congrégations (Berger, 1994). Pour trouver des moyens d'alléger la crise de l'identité, l'Institut s'est embarqué dans une nouvelle phase de son histoire au Chapitre général de 1985. Durant cette phase, il a approfondi son sens de l'identité, plus qu'il ne l'avait fait auparavant, et il a insisté sur le retour aux textes fondateurs.

Conclusion

C'est comme si la Captivité à Babylone avait eu pour but de secouer le peuple juif de la léthargie dans laquelle il s'était installé. Elle a été l'occasion de couper le lien qui unissait sa foi au lieu établi par sa foi. (Seitz, 1985) Le Temple étant détruit et le peuple dispersé, plusieurs ne retourneront plus jamais à la terre de leurs ancêtres. Une nouvelle étape débute dans la vie du peuple juif. C'est un moment où il doit sérieusement contempler son avenir. Il n'y avait plus moyen de revenir à l'existence idéalisée d'avant la Captivité. Le présent exposé essaie de montrer que l'expérience de l'Institut entre 1967 et 1985 a été semblable à celle du peuple juif durant sa Captivité à Babylone. Un avis de prudence est nécessaire ici. Cet exposé ne tente pas d'interpréter cette période de transformation comme une calamité, de la même manière que le peuple juif le faisait lorsqu'il interprétait le Sac de Jérusalem et la Captivité à Babylone. Il s'agit encore moins d'une punition de Dieu. Cette période ne saurait être aussi interprétée comme le détournement de l'Institut par un petit groupe de gens ultra-libéraux, comme plusieurs catholiques traditionalistes interprètent les changements autorisés par le Concile Vatican II. L'hypothèse de l'auteur est que cette période de transformation joue le même rôle pour former l'identité de l'Institut que l'expérience de la Captivité à Babylone a joué pour le peuple juif de l'Ancien Testament. Il s'agit d'une expérience qui change la vie de telle sorte que les vieilles « certitudes » disparaissent et de nouvelles questions apparaissent.

Le Chapitre général de 1985 a marqué le début d'une nouvelle période dans la vie de l'Institut – la période prophétique. Nous cherchons à réinterpréter la vie du Fondateur et les documents fondateurs de l'Institut pour nous aider à vivre les défis de cette période. Des prophètes, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Institut, se lèvent pour guider la recherche des éléments fondamentaux de l'identité mariste et de l'identité du Frère Mariste. La période prophétique accompagne les transitions et les transformations

qui continuent dans la vie de l'Institut. Elle offre, non pas une critique du changement, mais les outils pour que ce changement se fasse dans « une fidélité créatrice » comme l'exprime le F. Marcelino Ganzaraín. (Ganzaraín, 1993, p. 565)¹³⁰

L'auteur suggère dans cet exposé que si l'Institut réfléchit à son histoire et s'inspire de l'Écriture Sainte, il découvrira dans son histoire le déploiement progressif de son identité. Nous sommes loin d'une recherche aléatoire et agitée de l'identité. L'Institut pourra alors envisager l'avenir avec confiance, assuré que, peu importe les vicissitudes de la vie, Dieu n'abandonne jamais son peuple.

RÉFÉRENCES

- Abbott SJ, Walter M (ed) : (1966): *The Documents of Vatican II*. London & Dublin. Geoffrey Chapman.
- Arbuckle, Gerald A (1993) : *Refounding the Church. Dissent for Leadership* London. Geoffrey Chapman.
- Arbuckle, Gerald A (1996) : *From Chaos to Mission. Refounding Religious Life Formation*. London. Geoffrey Chapman.
- Avis, Paul (2003) : *Church Drawing Near. Spirituality and Mission in a Post-Christian Culture*. London & New York. T & T Clark Ltd.
- Berger, Robert C (1994) : *Old Brothers and Young Dreams and Visions*. Review for Religious March-April. Pages 238 – 253.
- Chittister OSB, Joan: (1996) : *The Fire in These Ashes. A Spirituality of Contemporary Religious Life*. Leominster. Gracewing.
- Ganzaraín FMS, Marcelino (1993) : *Particularly Those Most in Need*. Marist Apostolic Spirituality (Supplement). Circulars of the Superiors General of the Marist Brothers of the Schools. XXX (8). Pages 549 - 575.
- Hanson, Paul (1986) : *The People Called. The Growth of Community in the Bible*. San Francisco. Harper & Row.

¹³⁰ F. Marcelino a anticipé de trois ans l'emploi de cette phrase que le pape Jean-Paul II allait utiliser dans la Section 37 de son Exhortation apostolique sur la vie religieuse, *Vita Consecrata*, (Jean-Paul II, 1996).

- Institut des Frères Maristes (1923) : *Constitutions de l'Institut des Frères Maristes des Écoles ou Petits Frères de Marie*.
- Institut des Frères Maristes (1934) : *Principes de perfection chrétienne et religieuse à l'usage des Frères Maristes des Écoles (Petits Frères de Marie)*, 6^e édition revue et augmentée. Tournai, Belgique, Desclée et Cie.
- Institut des Frères Maristes (1946) : Procès-verbal du 14^e Chapitre général. Archives. Maison générale, Rome.
- Institut des Frères Maristes (1968a) : *Constitutions de l'Institut des Frères Maristes des Écoles ou des Petits Frères de Marie*. Maison générale, Rome.
- Institut des Frères Maristes (1968b) : *Directoire des Frères Maristes des Écoles ou des Petits Frères de Marie*. Maison générale, Rome.
- Institut des Frères Maristes (1968c) : Procès-verbal du 16^e Chapitre général. Archives. Maison générale, Rome.
- Institut des Frères Maristes (1968) : *Notre vie religieuse. Documents du 16^e Chapitre général des Frères Maristes des Écoles*.
- Jean-Paul II, (1996) : *Vita Consecrata. La Vie consacrée et sa mission dans l'Église et dans le monde*. Exhortation apostolique.
- Keenan, William J F (2000) : « Clothed with Authority. The Rationalization of Marist Dress-Culture ». *Undressing Religion. Commitment and Conversion from a Cross-cultural Perspective*. Linda B Arthur (ed). Oxford & New York. Berg. Pages 83 – 100.
- Sammon FMS, Seán D : (2002): *Religious Life in America. A New Day Dawning*. New York. St Paul's.
- Seitz, Christopher R (1985) : *The Crisis of Interpretation over the Meaning and Purpose of the Exile: A Redactional Study of Jeremiah XXI-XLIII*. *Vetus Testamentum*, 35 (1) p. 78-97.
- Sweeney CP, James: (2002) : “The Experience of Religious Orders”. *Authority in the Roman Catholic Church*. Bernard Hoose (ed). Aldershot & Burlington, Vt. Ashgate. Pages 171 – 180.

Une tendre affection

Une question d'interprétation, d'inspiration et de motivation

Fr. Christopher MANEY, FMS
Province de Nouvelle-Zélande

Préface

Le thème de ce projet de recherche est tiré des lettres et d'autres documents de Marcellin Champagnat, d'écrits de ses contemporains et de ses biographies. Ce thème est avant tout développé à partir de sources primaires et secondaires du Fondateur. Par la suite, je tente d'appliquer des intuitions et des découvertes pour aujourd'hui, surtout en ce qui concerne les résolutions du Chapitre provincial de Nouvelle-Zélande, en 2007. Enfin, ce projet cherche à examiner comment les vues du Fondateur continuent d'être développées de nos jours.

J'ai écrit ce projet à la fois comme une recherche et un parcours personnel. Pour moi, cette recherche n'a pas été seulement un travail individuel, mais aussi une aventure très personnelle. Je crois que j'en suis venu à mieux connaître et à mieux apprécier le Fondateur et les Frères qui ont partagé son existence. Mon espoir est qu'en partageant mon expérience, d'autres seront encouragés à poursuivre de tels objectifs.

Il ne s'agit pas avant tout d'un travail érudit ou universitaire. Cela n'est pas mon intention. Ce texte présente néanmoins des aspects qui méritent d'être approfondis. Les nombreuses citations sont plutôt de nature éclectique que synthétique, dans l'espoir d'élever une tribune pour la discussion, plutôt que de déboucher sur des découvertes probantes. Bien que j'aie eu recours aux sources primaires, j'ai aussi abondamment puisé aux sources secondaires (*Cahiers maristes* et autres). De toute façon, les *Cahiers maristes* s'appuient principalement sur des sources primaires, et sont donc dignes

de confiance. J'ai également utilisé des documents contemporains comme les Circulaires du F. Seán Sammon.

J'ai eu recours à l'hypothèse et à la spéculation qui font appel à l'imagination et à l'intuition plutôt qu'à la science. Je conçois ce projet comme une prémisse qui pourrait demander des recherches plus complètes. Si on veut comprendre les différents états d'esprit du Fondateur, il faut de l'intuition et ébaucher des hypothèses plutôt que rechercher des preuves. C'est pratiquer ainsi l'ouverture d'esprit pour imaginer de nouvelles possibilités.

Ce projet tente également d'intégrer plusieurs des différentes contributions offertes durant le cours sur le patrimoine. Les références ne font qu'effleurer les sujets touchés, mais j'essaie de compenser cette carence en présentant des notes de bas de page qui peuvent inviter à des lectures plus approfondies et à des recherches plus fouillées.

I. INTRODUCTION

I.1. Zèle apostolique

Durant le cours sur le patrimoine à Rome, de février à juin 2008, dans un exposé intitulé *Nous sommes semeurs de la Bonne Nouvelle parmi les jeunes, surtout les plus négligés*, F. Carlos Martínez Lavín¹³¹, conférencier, a posé quatre questions : « Le zèle apostolique est-il un fardeau? Un devoir? Une conviction? Une passion? »

Avant de tenter de discuter ces propositions ambitieuses, il serait utile de nous entendre sur la définition des mots clés. Le mot *fardeau* est aisément compris comme une métaphore pour indiquer ce qui est « *une charge pesante ou une obligation difficile.* »¹³² Quant au mot *devoir*, il fait appel à « *l'obligation sociale et morale pour les personnes.* » Ici, le mot *conviction*

¹³¹ F. Carlos Martínez Lavín a participé à la Commission internationale de l'éducation mariste (1995-1998) qui a produit le document *La mission éducative mariste, un projet pour aujourd'hui*. Il a donné deux conférences lors du cours sur le patrimoine : *En écoutant ceux qui l'ont connu* et *Nos saints*.

¹³² Les définitions du document français sont tirées du dictionnaire *Larousse*.

signifie « *un principe auquel on croit.* » C'est le mot *passion* qui requiert une définition plus précise, car ses sens prennent toute une gamme de connotations selon les émotions. De plus, dans le cas de cette étude, il faut bien distinguer entre passion et compassion. La passion peut être « *un mouvement impétueux ; une inclination très vive, une émotion puissante et continue.* » J'en déduis que la motivation vient de la personne pour la pousser à l'action et à la réalisation de soi. La compassion est définie comme « *un sentiment qui rend sensible aux souffrances d'autrui.* » La compassion trouve aussi son origine dans la personne, mais elle se tourne vers l'autre pour agir. Bien sûr, la passion et la compassion agissent ensemble et s'harmonisent. Pour l'intérêt de cette discussion, je voudrais d'abord considérer la *passion* comme une force qui motive la personne. J'examinerai ensuite comment la *compassion* est une force qui motive à répondre à un besoin. Par *force qui motive*, j'entends que la personne est plus portée à agir lorsqu'une impulsion, une pensée ou une conviction est accompagnée de sentiments forts (une *affection ardente* par exemple.) L'étude contemporaine des *sciences affectives* semble appuyer ce point de vue.¹³³

Le document *L'Eau du Rocher*¹³⁴ présente cette perception plutôt succinctement lorsqu'il fait référence à la « Spiritualité mariste jaillie dans la tradition de Marcellin Champagnat », et dit plus loin que : « L'histoire de notre spiritualité est celle d'une passion et d'une compassion, passion pour Dieu et compassion pour les personnes. »¹³⁵ Parlant de Marcellin, le document déclare : « Marcellin Champagnat a vécu parmi les enfants et les jeunes, il les a aimés avec **passion** et leur a voué toutes ses énergies. »¹³⁶

¹³³ Les sciences affectives forment un champ de recherche interdisciplinaire voué à l'étude des émotions sur le modèle des sciences cognitives auxquelles elles appartiennent. Parmi leurs disciplines constitutives, on peut citer : la psychologie des émotions, mais aussi la psychologie de la cognition sociale, la psychophysiologie, les neurosciences cognitives, l'informatique... http://fr.wikipedia.org/wiki/Neurosciences_affectives

¹³⁴ *L'Eau du Rocher* est un document sur la spiritualité mariste qui a été écrit pour répondre aux besoins des frères et des laïcs maristes. Il a été publié en 2007 par l'Institut des Frères Maristes.

¹³⁵ *L'Eau du Rocher*, p. 22

¹³⁶ Ibid, p.34. Le paragraphe continue : « En tant que disciples, nous éprouvons aussi une joie spéciale à partager notre temps et nos personnes avec eux ; nous vibrons à leurs aspirations, nous sommes remplis de compassion pour eux et nous les rejoignons dans leurs activités. » La question est : « Combien cet énoncé est-il vrai ? »

C'est probablement dans le domaine public que nous conférons une connotation péjorative à la passion comme dans les cas de *crimes passionnels*, ou dans les livres de spiritualité qui nous pressent à découvrir notre *passion dominante* pour lui résister.¹³⁷ Pourtant, ici nous considérons des actes de vertu, d'héroïsme et de sainteté qui jaillissent de nos convictions acquises avec passion. Nous trouvons un exemple de cet usage dans un article intitulé *Au cœur de notre rêve mariste*, produit par l'Assemblée internationale de la mission mariste, tenue à Mendès, Brésil, en 2007 :

« *Comme Maristes, nous sommes appelés à centrer passionnément nos vies sur Jésus-Christ, développant une spiritualité de disciples. Inspirés par Marie, nous rencontrons Dieu dans l'espace privilégié où nous vivons nos vies avec les enfants et les jeunes.* »¹³⁸

1.2. Une situation présente

Je crois que les questions posées par F. Carlos sont très pertinentes pour moi et ma Province de Nouvelle-Zélande. Au Chapitre provincial de décembre 2007, on s'est entendu sur trois énoncés de priorités dont voici le premier :

« *Que nous développions un nouveau centre d'intérêt apostolique dans la Province pour mieux nous harmoniser aux exigences de notre charisme : être avec les jeunes en difficulté, les pauvres, les nécessiteux et les gens à risque pour leur permettre de s'assumer.* »

De prime abord, cet énoncé semble louable et noble, et il l'est probablement. Malheureusement, il a des relents de *déjà vu*. Cela fait tant d'années que nous entendons cet appel à nous rendre disponibles pour servir les nécessiteux. Dans sa conférence intitulée *Solidarité* durant le cours du patrimoine, F. Dominick Pujia¹³⁹

¹³⁷ Par exemple, F. Jean-Baptiste écrit dans *Méditations sur les Grandes Vérités*, AFM 5201.21 dans la 54^e méditation 3^e partie : « Cause de péché, la concupiscence, les passions » - « Les passions enivrent l'âme, c'est-à-dire la maîtrisent, l'aveuglent, l'énervent, l'hébètent et la jettent hors d'elle, comme l'ivresse du vin maîtrise le corps, trouble la tête et enlève le bon sens. Les passions corrompent la volonté ; elles la rendent toute charnelle et animale. »

¹³⁸ Cette citation vient du document *Un cœur, une mission, Assemblée internationale sur la mission mariste – Au cœur du rêve mariste*, p. 1. Cette assemblée a eu lieu à Mendès, Brésil, 2007.

¹³⁹ F. Dominick Pujia préside l'effort de solidarité des Frères Maristes à leur Maison générale de Rome.

a résumé la longue histoire de l'enseignement social de l'Église, à partir du document fondateur *Rerum Novarum* de Léon XIII, en 1891. Il a surtout fait ressortir les circulaires et les appels du F. Basilio Rueda Guzmán, depuis 1967. Ce dernier avait travaillé pendant sept ans dans le *Mouvement pour un monde meilleur*. Nos Supérieurs généraux et nos Chapitres généraux ont repris depuis lors cet appel à la solidarité avec les pauvres.

Que ne s'est-il donc *pas* produit pour que nous entendions encore le même appel, même s'il s'exprime en des mots un peu différents ? Bien sûr, les réponses peuvent être complexes et multiples. Par exemple, les changements rapides du monde où la communication instantanée nous rend blasés face aux catastrophes, surtout à cause du grand nombre de *jeunes en difficultés, de pauvres, de nécessiteux et de gens à risque*. De plus, les changements dans la vie religieuse depuis Vatican II peuvent avoir sapé nos énergies pour nous adapter, si on considère le manque de candidats prêts à rejoindre la congrégation et l'âge moyen (plus de 60 ans) des Frères. Il se peut aussi qu'un tel appel ait été perçu comme un fardeau. Pour plusieurs, c'est peut-être aussi un devoir et une conviction. L'énoncé du Chapitre provincial cité plus haut suggère une orientation vers le devoir : « Mieux nous harmoniser aux exigences de notre charisme. » Notez le mot *exigences* que le dictionnaire définit comme « ce qui est commandé par quelque chose. »¹⁴⁰ Le devoir et la conviction sont certes louables, mais suffisent-ils pour nous inspirer et nous motiver ? Il ne s'agit pas de mettre en doute la bonne volonté des Frères, mais de chercher pour moi-même, et même pour les autres, à mieux percevoir et à mieux comprendre. Cela pourra nous amener à nous élever au-dessus des grands principes pour être davantage motivés à agir. Dans son introduction du livre *Les mémoires du Petit Frère Sylvestre*¹⁴¹ où ce dernier parle du Père Champagnat, F. Michael Green fait ce commentaire pertinent :

« Sylvestre décrit l'enthousiasme de Marcellin et des premiers Frères pour le travail d'évangélisation comme un feu. C'est une comparaison éloquente. Ce qui les guidait et ce qui est au cœur de la spiritualité apostolique mariste,

¹⁴⁰ Dans le dictionnaire Merriam-Webster, ce mot a aussi le sens d'avoir le pouvoir de restreindre, de contrôler, de diriger.

¹⁴¹ F. Michael Green, fms, dans une introduction pas encore publiée d'une traduction de la *Vie du Père Champagnat* par le F. Sylvestre.

c'est un immense intérêt pour les gens. Ils répondent à l'amour plutôt qu'au devoir d'agir. Leur théologie donne à cette œuvre à la fois son importance et son insistance, mais elle est essentiellement centrée sur les personnes. »

Dans la troisième partie de sa circulaire *Faire connaître et aimer Jésus*, sous le titre de « Mission, vie apostolique et les pauvres », F. Seán Sammon écrit :

*« Nul doute qu'il y a des Unités administratives dans l'Institut où les frères et leurs partenaires laïcs ont répondu à ces questions de façon satisfaisante ... Cependant, la majorité de nos frères ne sont pas encore arrivés à des réponses définitives quant à ces questions. En vérité, en essayant de le faire, de grandes différences d'opinion sont souvent apparues. »*¹⁴²

À une assemblée d'un secteur de la Province de Nouvelle-Zélande, à la suite du Chapitre provincial, des participants ont fait les commentaires suivants (parmi d'autres). Ils semblent confirmer la citation précédente :

*« Nous faisons l'expérience d'un manque de direction pour la mission, du vieillissement des Frères, du manque de contact avec les jeunes par plusieurs Frères, du manque de dimension communautaire dans nos apostolats actuels, de la fragmentation de nos apostolats et du besoin de subsister pour nos œuvres. La société change et nous en sommes déconnectés. L'Église change et nous en sommes déconnectés. »*¹⁴³

Dans la même circulaire *Faire connaître et aimer Jésus*, F. Seán écrit :

« Pour Marcellin Champagnat, l'éducation était un moyen puissant de former et de transformer les esprits et les cœurs des enfants et des jeunes. Par exemple, il écrivait : 'S'il ne

¹⁴² F. Seán Sammon, Supérieur général, *Faire connaître et aimer Jésus, Mission, vie apostolique et les pauvres*, juin 2006. Institut des Frères Maristes, p. 63.

¹⁴³ Ces notes proviennent du brouillon d'un rapport de l'Assemblée des Frères Maristes qui n'a été utilisé ici que pour illustrer notre propos.

s'agissait que d'enseigner les sciences humaines aux enfants, les frères ne seraient pas nécessaires... Si nous ne prétendions que donner l'instruction religieuse, nous nous contenterions d'être de simples catéchistes... Mais notre but est de faire mieux ; nous voulons... leur donner l'esprit, les sentiments du christianisme, les habitudes religieuses, les vertus du chrétien et du bon citoyen.' »¹⁴⁴

On peut réaliser d'après ces mots que Marcellin n'est pas seulement motivé par le devoir et la conviction, mais par la passion qui conduit à l'action (« Notre but est de faire mieux »). Et beaucoup d'autres exemples pourraient être cités pour illustrer cette assertion. Nous en présenterons quelques-uns dans les pages qui suivent.

2. BUT DU PROJET ET SA MÉTHODE

La présente étude demande comment notre admiration pour la personne et la vie de Marcellin et des premiers Frères (notre patrimoine) peut nous inspirer et nous motiver *pour mieux vivre en harmonie avec le charisme de notre mission*. En nous familiarisant avec l'œuvre de Marcellin, nous pourrions partager sa passion.

Si la spéculation demeure aléatoire et n'est pas considérée comme un outil orthodoxe pour une recherche ou une analyse historique,¹⁴⁵ elle peut servir de tribune à l'intuition qui est davantage estimée.¹⁴⁶ On peut vérifier des spéculations en remontant aux sources. Là encore, même lorsque des spéculations demeurent invérifiables, elles peuvent être utiles en permettant de réfléchir librement à des théories et à des possibilités. Elles déblaient ainsi

¹⁴⁴ F. Seán Sammon, p. 26-27.

¹⁴⁵ Larousse, spéculer : réfléchir sur une question, méditer ; réfléchir : penser longuement.

¹⁴⁶ Henri Bergson (1859-1941). Pour ce philosophe français, l'intuition et la sympathie ne sont pas des termes synonymes, mais renvoient chacun à deux aspects distincts de sa méthode. L'intuition désigne le rapport de l'esprit avec lui-même en tant que pure forme d'intériorité, le spirituel considéré en tant qu'il dure. Mais, par là, l'esprit ne saurait sortir de lui-même. C'est ici qu'intervient la sympathie : elle permet d'accéder, selon un raisonnement par analogie d'un nouveau type, à des réalités en apparence extérieures à l'esprit : le matériel dans la matière, le vital dans les formes vivantes, le social dans les sociétés, le personnel dans les existences individuelles (David Lapoujade).

le chemin pour des études plus poussées ou des réfutations. De plus, la spéculation aide l'auteur puisqu'elle implique l'examen de conscience. Infailliblement, des spéculations nombreuses favorisent des projections de sa propre personnalité. Cela semble particulièrement vrai lorsque nous étudions des mots et des concepts comme celui de *passion*. Par exemple, lorsque nous considérons la *passion* ou la force émotionnelle qui a poussé Marcellin à l'action,¹⁴⁷ nous reconnaissons cette émotion en faisant appel à notre propre expérience. Nous ne pouvons sympathiser ou être motivé que si notre propre expérience émotionnelle est rejointe.¹⁴⁸ Il ne s'agit pas de nier l'action de la grâce ou de l'Esprit Saint. Tout cela fait peut-être partie du processus de discernement.

En introduisant sa circulaire *Une révolution du cœur*,¹²⁸ F. Seán fait remarquer :

« Les récits sur Marcellin et ses premiers frères sont si importants. Ils nous encouragent tous les jours, vous et moi, à vivre autant que possible la pauvreté, l'obéissance et la chasteté, et ils nous aident à comprendre et à rendre grâce pour le fait que notre façon de vivre en Petits Frères de Marie mène non pas à un amoindrissement mais à une plus grande liberté. »

3. LA CIRCULAIRE DE JANVIER 1836 DE MARCELLIN

Pour étudier *les histoires (et témoignages) au sujet de Marcellin*, je choisis de débiter en étudiant une circulaire de Marcellin aux Frères. F. André Lanfrey dans son *Essai sur les origines de la spiritualité mariste*¹⁵⁰ écrit que

¹⁴⁷ Voir ci-dessus la note 4.

¹⁴⁸ L'empathie permet de reconnaître et comprendre l'état d'esprit ou les émotions d'un autre. Elle est souvent définie comme la capacité de se mettre dans « la peau d'un autre. » <http://en.wikipedia.org/wiki/Empathy>

¹⁴⁹ F. Seán Sammon, Supérieur général, *Une révolution du cœur*, juin 2003, Institut des Frères Maristes, p. 7-8.

¹⁵⁰ F. André Lanfrey, *Essai sur les origines de la spiritualité mariste*, 2001, Institut des Frères Maristes.

la 5^e Circulaire de Marcellin, datée du 19 janvier 1836, « mérite notre attention. Après un long paragraphe débordant de tendresse, le Père Champagnat exhorte ses Frères à se donner à Jésus et à Marie... Ces idées forment déjà un testament spirituel. » Comme F. Paul Sester le fait remarquer dans son introduction de la même Circulaire, le but est de formuler des souhaits de ferveur, de zèle, de charité fraternelle et de fidélité courageuse aux Frères pour la nouvelle année.¹⁵¹ Ce qui est intéressant et surprenant, (surtout lors d'une première lecture, et peut-être pour un Néo-Zélandais du 21^e siècle qui tend à être sceptique ou à considérer les choses d'un point de vue déconstructionniste),¹⁵² c'est le langage, les sentiments personnels et les émotions exprimées. Par exemple, il y a la première phrase :

*« Notre cœur aime à se rappeler chaque jour votre souvenir et au saint autel à vous présenter tous au Seigneur ; mais aujourd'hui nous ne pouvons résister à la douce satisfaction de vous exprimer nos sentiments affectueux, et de vous témoigner notre tendresse paternelle. »*¹⁵³

Il est invraisemblable qu'un supérieur écrive ainsi de nos jours à des Frères et ce serait hallucinant s'il le faisait. Un contemporain se demandera immédiatement : Marcellin écrit-il sincèrement du fond de son cœur ou suit-il les conventions du début du 19^e siècle ? Exprime-t-il la piété traditionnelle de son temps ? Emploie-t-il une expression figée de son époque ? Est-il dicté par son sens du devoir comme on peut l'attendre d'un prêtre ? Cherche-t-il plus ou moins consciemment à s'assurer la coopération des autres ? Projette-t-il involontairement son besoin d'affection ? Cherche-t-il à combler ses propres besoins lorsqu'il écrit : « nous ne pouvons résister à la douce satisfaction de vous exprimer nos sentiments affectueux » ? Y a-t-il trace de ces motivations ?

Ce langage ne semble pas s'accorder avec la figure sévère et ascétique avec laquelle plusieurs sont familiers. Du moins, c'est ce qu'on peut imagi-

¹⁵¹ F. Paul Sester, *Lettres*, p. 156.

¹⁵² « L'homme seul » est l'archétype mythique du Néo-Zélandais, un étranger dans son propre pays et seul au monde. L'homme seul est un thème récurrent dans la brève histoire de la Nouvelle-Zélande et de sa littérature. Il est illustré par le livre *Man Alone* de John Mulgan publié dans les années trente et par *Smith's Dream* de C. K. Stead publié dans les années soixante-dix. http://en.wikipedia.org/wiki/Man_alone

¹⁵³ F. Paul Sester, *Lettres*, n° 63, p. 156.

ner après avoir lu sa biographie par le F. Jean-Baptiste.¹⁵⁴ Il s'agit d'une biographie plutôt hagiographique écrite dans un but pédagogique.¹⁵⁵ Si nous nous fions à la préface, où le F. Jean-Baptiste nous dit qu'il voulait écrire la *vie d'un saint*, nous pouvons croire qu'il voulait créer une mythologie. Par contre, de nos jours, nous sommes enclins à démythologiser. Même si nous respectons et admirons les saints du 19^e siècle, nos héros présentent des traits plus humains et exposent des faiblesses avec lesquelles nous pouvons nous identifier.¹⁵⁶

« *Le modèle monastique prôné par le F. Jean-Baptiste nous semble un bel exemple de réinterprétation des origines sous la pression d'une circonstance particulière : enraciner la règle (1852).* »¹⁵⁷

D'où la surprise devant les expressions employées dans cette Circulaire et qui ne reflètent ni le rigorisme sulpicien ni le type de spiritualité française du 19^e siècle enseignée au Séminaire Saint-Irénée.

Dans sa circulaire, *Une révolution du cœur*, F. Seán nous informe :

« *La spiritualité de Marcellin Champagnat réside au cœur de toute identité renouvelée et décisive pour ses Petits Frères.*

¹⁵⁴ Je fais ici référence à la Vie de Marcellin Joseph-Benoît Champagnat par l'un de ses premiers disciples, F. Jean-Baptiste Furet, Édition du bicentenaire 1989, Maison générale. Dans son travail, *Essai sur les origines de la spiritualité mariste*, F. André Lanfrey écrit : « La Vie est un petit livre d'une telle doctrine... La doctrine prend un ton législatif et catéchétique pour les textes fondateurs de la congrégation. » p. 24.

¹⁵⁵ Plusieurs études attestent et vérifient l'intention de l'auteur. Cf. Cahiers Maristes, n° 1, juin 1990 et n° 2, juin 1991 pour l'article *Frère Jean-Baptiste Furet, biographe de M. Champagnat* par F. Paul Sester, et aussi Cahiers maristes, n° 6, 1994 *Introduction critique à la Vie du Père Champagnat*, » p. 33, par F. André Lanfrey (N.B. Cahiers Maristes sera abrégé en CM).

¹⁵⁶ Dans un article intitulé *Esquisse d'introduction critique à la vie du P. Champagnat*, publié dans CM, n° 6, décembre 1994, p. 33-60, F. André Lanfrey, après une discussion exhaustive, arrive à la conclusion suivante : « Il me paraît donc clair que la *Vie du P. Champagnat*, si elle garde toute sa valeur de source fondamentale sur les origines de l'Institut, ne peut révéler sa richesse que si le lecteur la prend comme un genre littéraire hagiographique posant une sainteté originelle qui se développe tout au cours de la vie d'un personnage prédestiné. D'autre part, le lecteur doit se souvenir du caractère et de la position du rédacteur... en lui (Champagnat) faisant perdre une dimension sacrale abusive et déshumanisante, elle évite au corps qui perpétue sa mémoire de s'enliser dans un mythe originel désincarné et atemporel qui est tout le contraire d'une vision sainement spirituelle » (p. 60-61).

¹⁵⁷ F. André Lanfrey, *Essai sur les origines de la spiritualité mariste*, Chap. 1, p. 154.

Bien sûr, le chemin de Marcellin pour aller vers Dieu devrait aujourd'hui prendre une allure du 21^e siècle et non une du 19^e. Cependant, dans le cœur de Marcellin, on trouverait les mêmes attitudes et orientations que celles qui l'ont jadis guidé dans son cheminement spirituel. »¹⁵⁸

Quoi qu'il en soit, les expressions d'affection mentionnées plus haut seraient davantage circonspectes et réservées au 21^e siècle, du moins dans certaines cultures et dans le climat actuel de suspicion, surtout entre des hommes.

Une rétrospective du développement de la spiritualité du temps de Marcellin à nos jours peut aider à faire ressortir les distinctions. Bien sûr, un tel résumé généralise trop mais il a son utilité. L'auteur de l'extrait qui suit contraste la spiritualité sulpicienne qui prévalait dans la France du 19^e siècle avec une perception moderne qui s'inspire de Vatican II.

« Une vue d'ensemble fera ressortir le contraste entre les perceptions du 17^e siècle et celles de la fin du 20^e. Au 17^e siècle, on s'intéressait au Verbe incarné ; aujourd'hui, on s'intéresse à l'Incarnation. On mettait alors l'accent sur Dieu présent parmi nous ; aujourd'hui, on le met sur l'homme Jésus-Christ. La réponse du 17^e siècle au mystère du Verbe incarné était l'adoration qui conduisait à la servitude. La conséquence en était un certain abaissement de soi face à l'exaltation de Dieu. Au 20^e siècle, la réponse à l'Incarnation est la conquête optimiste de notre condition humaine qui conduit à l'assurance de soi, au développement de soi et au service des autres. Bien que ces contrastes soient présentés de manière rigide, l'identification des valeurs de base dans chaque cas est exacte. Il est ironique de noter qu'un même mystère chrétien peut avoir des effets contraires. D'une part, on délaisse l'importance de ce monde pour exalter l'autre monde. D'autre part, on se préoccupe de ce monde et de sa réalisation, et on néglige l'autre monde. »¹⁵⁹

¹⁵⁸ F. Seán Sammon, *Une révolution du cœur*, p. 20.

¹⁵⁹ Daniel A. Helminiak, *Catholicism's Spiritual Limbo: A Shift in "Incarnational" Spirituality*, *Spirituality Today*, Winter 1987, Vol. 39, p. 331-348.

On s'attend donc à ce que Marcellin écrive selon son époque, mais le langage, (surtout le vocabulaire (affectueux, tendresse...) qu'il emploie ici s'adresse aux Frères plutôt qu'à Dieu. Marcellin semble loin d'être distant et sévère. Cela pourrait s'expliquer partiellement par les influences spirituelles de ses années de formation. Dans un article intitulé *Une société-mère de la société de Marie ? Les « Amis du cordon » au séminaire St Irénée (1805-1816)*, F. André Lanfrey discute de manière convaincante la prétendue

« société secrète, une parmi d'autres ; Les Amis du cordon comptaient au moins huit hommes associés avec la fondation des Maristes. La spiritualité vécue dans ce milieu les a considérablement influencés. Nous avons d'ailleurs des écrits qui rapporte que l'Association de l'Amour divin enjoignait chaque membre 'à se considérer comme accueilli par Dieu pour expier les fautes de ceux qui ne l'aimaient pas.' Un point essentiel, son zèle doit l'amener à communiquer sa ferveur à son voisin, à gagner les cœurs à Dieu qui l'aimera à jamais, et surtout à ceux de sa condition, plus particulièrement les jeunes ecclésiastiques, 'destinés qu'ils sont par leur état à être consacrés entièrement à Dieu, pour le faire connaître, aimer et glorifier par le monde entier.'¹⁶⁰ Le texte suivant traite de zèle et de ferveur, vertus que Marcellin a certainement manifestées. Non seulement de telles vertus étaient-elles évidentes chez Marcellin, mais il les a aussi manifestées avec une 'affection toute paternelle'. »

Nous faisons peut-être ici l'expérience d'une ambiguïté et d'une contradiction interne de la Circulaire. D'une part, Marcellin écrit « *notre tendresse paternelle* » et « *Chéris et bien-aimés, vous êtes continuellement l'objet spécial de notre tendre sollicitude* », et d'autre part il écrit : « *remplir tous les devoirs de notre état avec fidélité, travailler tous les jours à détacher notre cœur des créatures pour le donner à Jésus et à Marie.* » Comment pouvons-nous aimer (quelqu'un) et être détaché ou indifférent, en même temps ? F. André Lanfrey fait remarquer dans son travail intitulé *Spiritualité mariste*¹⁶¹

¹⁶⁰ André Lanfrey, *Une société-mère de la Société de Marie ? Les « Amis du cordon » (1805 - 1816)*, CM 23.

¹⁶¹ F. André Lanfrey, *La spiritualité mariste- Du combat pour la gloire de Dieu et l'honneur de Marie à la joie et à l'abandon à Dieu.*

que dans une spiritualité divisée, il est difficile de concilier un point de vue fortement rigoriste avec un Dieu miséricordieux, aimant, pardonnant et bon. Il semble que Marcellin commence sa Circulaire sur un élan d'affection enthousiaste, mais se retranche peu à peu derrière une approche didactique « responsable ». La Circulaire de 1837 présente une dichotomie semblable quand Marcellin écrit aux Frères pour leur présenter la *Règle* : « Je ne prétends pas vous obliger sous peine de péché à observer chaque article en particulier ; je vous dirai cependant que vous ne goûterez la paix et la consolation dans votre état qu'autant que vous serez très exacts à observer toute votre Règle. »¹⁶²

On peut référer ici au modèle d'analyse transactionnelle d'Eric Berne¹⁶³ pour voir comment la stratégie de la motivation de Marcellin a été efficace dans le cas présent. Le vocabulaire et les expressions de sa lettre révèlent manifestement une transaction du type parent-enfant selon l'analyse de Berne.¹⁶⁴ Marcellin emploie les mots « *tendresse paternelle* » et donne une liste d'instructions introduites par « *Nous souhaitons et nous désirons...* » Les destinataires de l'échange sont « *nous, très chers frères, religieux* » et significativement « *enfants de Marie.* » (Voir aussi la Circulaire du 12 août 1837 : « *mes chers enfants en Jésus et Marie* »¹⁶⁵) Le modèle d'échange suppose qu'il n'y a pas « d'état d'ego universel » ; nous ne pouvons donc pas prédire exactement la réponse d'un individu. De plus, nous considérons ici la parole écrite alors que le modèle transactionnel dont on fait le plus souvent référence est celui des échanges verbaux interpersonnels. Cependant, dans ce cas, on peut classer les intentions de Marcellin dans les catégories *nourrir* et *structurer* ; il s'agit donc des qualités positives d'une transaction parentale. Il s'identifie au lecteur : « les devoirs de notre état » et « détacher notre cœur. » Si le lecteur de la circulaire répond à partir de l'état d'ego de l'enfant et copère, la transaction serait alors considérée réciproque ou complémentai-

¹⁶² Paul Sester, *Lettres*, n°89, p. 203.

¹⁶³ L'analyse transactionnelle, appelée aussi AT, est une approche inclusive de la personnalité et de la communication. Elle est dite inclusive car elle fait appel à des éléments de la psychanalyse, des approches humanistes et cognitives. Elle a été développée par un psychiatre américain d'origine canadienne Eric Berne à la fin des années cinquante. Pour plus d'information, voir : http://fr.wikipedia.org/wiki/Analyse_transactionnelle

¹⁶⁴ L'AT décrit la personnalité en termes d'« États du Moi » (Parent, Adulte, Enfant), et étudie les phénomènes intra-psychiques à travers les échanges relationnels, appelés « Transactions ». http://fr.wikipedia.org/wiki/Analyse_transactionnelle

¹⁶⁵ Paul Sester, *Lettres*, p. 267.

re. Si, par contre, le lecteur répond comme un parent à un parent la transaction peut être considérée comme « croisée » et elle a moins de chance de réussir. Le lecteur peut se dire : « Pourquoi me sermonner comme si j'étais un enfant ? » C'est une réaction de résistance (négative). Il peut également penser : « Ça va, tu es le patron », réaction docile (mais aussi négative).

Tentons donc de discerner les motivations et la personnalité sous-jacentes de Marcellin. Nous découvrirons peut-être aussi le conditionnement religieux et culturel de son milieu.

4. « UNE TENDRE AFFECTION »

L'expression « une tendre affection » apparaît plus tard dans la circulaire. Voulant utiliser cette expression pour explorer la psychologie et la spiritualité de Marcellin, je désire regarder ces mots de plus près pour tenter d'y découvrir une attitude, une orientation qui, bien qu'elle vienne du passé, serait toujours pertinente pour notre siècle. J'ai choisi cette expression en particulier parce qu'elle est employée dans le contexte de « l'apostolat » qui est un concept clé qui revient dans les résolutions de notre Chapitre provincial. Marcellin a écrit :

« Nous désirons et nous souhaitons qu'à l'exemple de Jésus notre Divin Modèle, vous ayez une tendre affection pour les enfants. Rompez-leur avec un saint zèle le pain spirituel de la Religion. Faites tous vos efforts pour les former à la piété, et pour graver profondément dans leurs jeunes cœurs des sentiments de religion qui ne s'en effacent jamais. »

Qu'est-ce que Marcellin désire vraiment exprimer lorsqu'il choisit l'expression « une tendre affection » ? Il faut considérer les bases linguistiques et sémantiques de l'expression, les implications et les nuances psychologiques et émotionnelles, l'importance historique et culturelle, les associations théologiques et morales, puis la pertinence de l'expression. L'exemple de l'analyse transactionnelle donné plus haut est probablement approprié ici.

On peut aussi se demander s'il est possible pour une personne de réguler ses émotions ou d'arracher des émotions chez une autre ? Marcellin a écrit : « Nous désirons (noter l'usage du pronom pluriel à la première personne, ce qui indique une distance contrairement au *je*) et « nous souhaitons » (noter la répétition de la même idée et l'usage répétée de cette expression dans la Circulaire) que... « vous ayez » (ce subjonctif du verbe avoir se fait moins péremptoire). Il semble y avoir un certain enjôlement moral et émotionnel et moins d'assurance dans cette façon d'exprimer cette idée, surtout lorsque nous évoquons l'exemple de « Jésus notre divin modèle. » Une personne ressent ce qu'une autre personne ressent, on peut y voir le dernier bastion d'intégrité et d'individualité (Parent versus Parent dans le modèle d'analyse transactionnel), ou un échange peut avoir lieu : « Oui, mais comme je le vois... » (Adulte versus parent).

Remarquons l'usage du subjonctif dans les paragraphes qui suivent avec la conjonction *que* pour introduire une série d'injonctions : « Que l'union et la charité... que ceux qui doivent obéir... que ceux qui commandent... qu'un vrai zèle... »

De nos jours, il y a plusieurs écoles de pensée pour éclairer l'origine des réponses émotionnelles. Le débat reste ouvert, mais on distingue entre les théories dites *cognitives* et *non-cognitives* des émotions. Les théories non-cognitives s'intéressent à d'autres caractéristiques des émotions, comme les réponses corporelles qui sont essentielles.

Dans une perspective cognitive, nous pourrions interpréter l'expression « une tendre affection » comme une attitude volontaire, plutôt que comme une tentative de produire une émotion spontanée.¹⁶⁶

Les Frères seront donc inspirés et motivés à « faire un effort » par un assentiment intellectuel de la volonté. L'énergie émotionnelle pour agir viendra de cet assentiment. Bien que les Frères puissent être bien intentionnés,

¹⁶⁶ Pour une discussion plus profonde à ce sujet en anglais, voir : http://en.wikipedia.org/wiki/Emotion#Defining_Emotion

Notez aussi ce texte de la *Stanford Encyclopedia of Philosophy* : « Plusieurs émotions sont spécifiées en termes de propositions : personne ne peut se fâcher contre une autre personne à moins de la croire coupable d'une offense ; on ne peut être envieux à moins de croire que quelqu'un ait quelque chose de bon en sa possession. Les partisans du cognitivisme généralisent cette caractéristique de certaines émotions et soutiennent que pour ressentir une émotion, quelqu'un doit toujours avoir une attitude vis-à-vis une proposition. » <http://plato.stanford.edu/entries/emotion/#1>

il faut tenir compte en même temps de la réalité du subconscient. Patricia Greenspan, qui s'est intéressée la première aux problèmes de l'ambivalence émotionnelle, note que : « Les émotions jouent un rôle important pour déterminer ou saper la réflexion rationnelle. »¹⁶⁷

Comme le F. Avit le mentionne dans les *Annales de l'Institut*, ce ne sont pas tous les enfants dont les Frères s'occupent qui inspirent une réponse spontanée de « tendre affection ». ¹⁶⁸ Pour ce qui est de l'inspiration et de la motivation, un Frère qui œuvre par devoir agira plutôt par conformité, peut-être pour plaire à un supérieur. Un Frère capable d'intérioriser le souhait de Marcellin agira plutôt par conviction. Un Frère qui agit par principe se sent profondément et passionnément motivé, peu importe que l'idée lui soit inspirée par Marcellin ou par quelqu'un d'autre.

Le contexte de cette expression est évidemment religieux et spirituel. Après cette expression, Marcellin écrit : « Rompez-leur avec un saint zèle... » Dans une lettre précédente aux Frères Antoine et Gonzague à Millery, Rhône, le 4 février 1831, Marcellin avait écrit : « (Le Sauveur) commande à ses disciples de laisser approcher les enfants de sa personne divine. Dites à vos enfants qu'ils ont un grand bonheur d'être aussi chers à Jésus-Christ comme ils le sont. Oui, ce Dieu de bonté les aime au point de faire ses délices d'être avec eux ; ils n'ont qu'à lui ouvrir leur cœur, et Jésus et Marie les rempliront. »¹⁶⁹ Nul doute que cet avis découle de sa prière et méditation des textes de l'Évangile comme celui de Lc 9,47-48 : « Jésus, voyant la pensée de leur cœur, prit un petit enfant, le plaça près de lui et leur dit : 'Quiconque reçoit en mon nom ce petit enfant me reçoit moi-même; et quiconque me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit parmi vous tous, c'est celui-là qui est grand.' »

¹⁶⁷ Patricia Greenspan, *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. <http://plato.stanford.edu/entries/-emotion/#1>

¹⁶⁸ Des exemples parmi plusieurs se trouvent dans les écrits du F. Avit : « Le jour suivant, il [P. Champagnat] visita les classes et trouva les enfants bavards, indisciplinés et insolents. Quand l'un d'eux vit le Père, il s'écria : 'Hé, regardez le gros prêtre !' Ces élèves paresseux et vicieux manquaient de piété et d'intelligence. – Les difficultés venaient aussi de la populace qui, incitée par les Voltairiens, parcourait l'école pour parler aux parents des pensionnaires et inciter ces derniers à la rébellion. Une marâtre qui avait battu sévèrement son enfant accusa les enseignants de l'avoir fait. »

¹⁶⁹ Paul Sester, *Lettres de Marcellin Champagnat*, Vol 1. no 21.

Marcellin ne fait pas que donner des conseils aux autres. Il exprime ailleurs son propre amour des enfants. Dans une lettre au F. Barthelemy, il écrit : « Dites à vos enfants que Jésus et Marie les aiment bien tous : ceux qui sont sages parce qu'ils ressemblent à Jésus Christ qui est infiniment sage, ceux qui ne sont pas encore sages, parce qu'ils le deviendront. Que la sainte Vierge les aime aussi, parce qu'elle est la Mère de tous les enfants qui sont dans les écoles. Dites-leur aussi que je les aime bien moi-même, que je ne monte pas une fois au saint autel sans penser à vous et à vos chers enfants. »¹⁷⁰

Ces deux citations ressemblent fortement à un passage du testament spirituel de Dom Augustin de Lestrange : « Ma plus tendre affection à nos chers Frères laïcs et à ceux du Tiers-Ordre que je n'oublierai jamais. Ditez à nos chers petits enfants... combien j'ai à cœur leur salut et combien je suis prêt à faire tout ce qui est nécessaire pour les sauver. » Ce passage est cité dans l'article : *La lettre d'Aiguebelle. La première société de Marie et le modèle trappiste*.¹⁷¹ L'auteur fait ressortir l'influence des Jésuites et des Trappistes sur de nombreuses congrégations religieuses du début du 19^e siècle. Le langage et les sentiments exprimés par Marcellin ressemblent beaucoup à ceux de Dom Augustin et suggèrent une influence dérivée. Cela ne signifie pas pour autant que les sentiments manquent de sincérité. Nous pouvons également noter l'altruisme manifesté ici dans le fait que *l'amour* exprimé ne cherche pas la réciprocité, mais aspire « à la grâce d'imprimer l'amour de Dieu fortement dans leurs jeunes cœurs. »¹⁷²

De même, dans sa lettre au F. Euthyme, Marcellin déclare : « Concevez aussi combien est importante votre petite classe ; il dépend de vous de former à la religion tous les enfants que vous enseignez ; il dépend de vous de leur ouvrir ou de leur fermer le ciel. Visez donc, mon cher ami, à les édifier, à prier pour eux, à imprimer fortement l'amour de Dieu dans leurs jeunes cœurs. »¹⁷³

¹⁷⁰ Paul Sester, *Lettres*, Vol 1, n° 14.

¹⁷¹ F. André Lanfrey, *Lettre d'Aiguebelle-La première Société de Marie et le modèle trappiste*.

¹⁷² *Stanford Encyclopedia of Philosophy* écrit à ce sujet : Plusieurs émotions, comme l'amour, impliquent nécessairement un but ou un objet particulier vers lequel elles sont dirigées. D'autres, comme la tristesse, n'en ont pas besoin. D'autre part, bien que certains aspects de l'être aimé puissent attirer l'attention, les efforts pour trouver un objet à aimer sont moins convaincants. » (Kraut 1986, Rorty 1988).« <http://plato.stanford.edu/entries/emotion/#1>

¹⁷³ Paul Sester, *Lettres*, Vol. I, n° 102.

F. Aidant écrit également : « Que de fois je l'ai entendu dire dans ses instructions et ses avis aux Frères réunis à la maison-mère, à l'époque des vacances, des choses extrêmement solides et pratiques sur le respect que nous devons avoir pour les enfants. »¹⁷⁴

L'amour ou la tendre affection pour les enfants a une motivation spirituelle (ou même spiritualisée). C'est une obligation évangélique et nous pourrions dire une *obligation de notre charisme*. Marcellin invite F. Euthyme à « prier pour eux à imprimer fortement l'amour de Dieu. » Une grâce est un « don surnaturel que Dieu accorde en vue du salut. »¹⁷⁵ Néanmoins, si la grâce bâtit sur la nature¹⁷⁶, il me semble que Marcellin emploie cette expression non seulement par devoir et conviction, mais aussi par compassion. Il s'agit d'une compassion sincère qui suscite le zèle, lequel pousse à l'action et au désir de motiver les Frères à *imiter le Christ*.

Nous risquons ici d'être éblouis par tant de sainteté, de perfection et de piété. Comme des slogans publicitaires modernes, des maximes bien connues et souvent répétées du Fondateur, comme « *Je ne peux voir un enfant sans vouloir lui enseigner le catéchisme, lui faire savoir combien Jésus-Christ l'aime,* » courent le risque de perdre leur impact, même si elles sont bonnes et méritoires. Il nous faut donc délivrer ces réflexions substantielles de la banalité. On peut le faire en s'intéressant à ce qui a motivé Marcellin à répondre si énergiquement. Une telle promptitude à répondre à l'invitation évangélique (« Quiconque reçoit en mon nom ce petit enfant me reçoit moi-même » Lc 9,48), ne vient pas de rien et je crois que plusieurs événements nous aident à comprendre, apprécier et donc émuler la réponse généreuse de Marcellin à l'Évangile.

Je ne sais pas si la traduction officielle anglaise de l'expression de Marcellin rend bien l'idée originale. « *Deep affection* » ne traduit peut-être pas bien l'intention. Le choix du mot *deep* (profonde) au lieu du mot anglais *ten-*

¹⁷⁴ F. Aidant, *Summ* 193, *CM* n° 13, p.11, juillet 1998.

¹⁷⁵ *Dictionnaire Larousse*

¹⁷⁶ Richard P. McBrien : « Pour Thomas d'Aquin, la grâce construit sur la nature sans la remplacer, ni surtout la détruire. Elle sanctifie, élève et renouvelle la nature. Elle travaille aussi par la nature. Nous ne sommes pas seulement les temples de l'Esprit Saint, mais aussi ses instruments. Si Dieu est la cause première de tout, nous en sommes les causes instrumentales ou secondaires en collaborant avec Lui pour étendre les frontières de son règne de justice, d'amour et de paix. » *National Catholic Reporter*, 11 février 2000. http://findarticles.com/p/articles/mi_m1141/is_15_36/ai_59607730

der. Le dictionnaire bilingue Harrop traduit le mot *tendre* par les mots anglais *tender, soft, delicate, affectionate, loving, moving*. Le mot *deep* n'est pas mentionné. Un dictionnaire anglais¹⁷⁷ définit les nombreux usages du mot anglais *tender* : *showing care, considerate, solicitous* que j'estime plus adéquats et pertinents. On peut percevoir la difficulté de l'expression « une tendre affection » pour un homme du 21^e siècle, surtout lorsqu'elle exprime la relation entre un homme adulte et un enfant. Mon raisonnement est que l'homme du 21^e siècle a souffert une perte d'innocence, (les moyens de communication moderne étant ce qu'ils sont), de sorte que cette expression est devenue douteuse et susceptible de contresens. Cela pourrait-il avoir amené le traducteur à choisir un mot moins direct comme *deep* (souvent associé à l'intellect comme dans « pensées profondes ») plutôt qu'un mot plus relationnel comme *tender*? Le même traducteur n'éprouve aucune difficulté à traduire : « Je suis avec l'affection la plus tendre, votre tout dévoué confrère » par « *I am, with most tender affection, your very devoted confrere.* » Extrait d'une lettre du Père Colin à ses confrères et qu'on trouve également dans une lettre au F. François : « l'assurance de la tendre affection » traduit par « *the assurance of the tender affection* » (28 août 1836, n° 67).

Il serait bon à présent de définir le mot *affection* que le Larousse définit comme un *attachement*. Dans notre discussion, rien ne suggère une sentimentalité qui serait une démonstration excessive d'affection. Dans *Avis, Leçons, Sentences*, F. Jean-Baptiste rapporte que Marcellin avait donné ce conseil à ses Frères : « Il y a plusieurs façons de corrompre un enfant : vous corrompez son esprit par des louanges exagérées, vous corrompez son cœur en lui portant trop attention et en lui manifestant trop d'affection. »¹⁷⁸ Toute chose avec modération.

Nous savons pourtant que Marcellin, loin d'être distant et froid, pouvait être chaleureux comme en témoignent de nombreux Frères comme Sylvestre, Camille et Callinique qui a écrit : « Rien ne peut dépeindre la bonté de mon Père, au saint Tribunal de la Pénitence. Pendant ma confession, il m'étreignait, selon son habitude, dans ses bras, et me serrait affectueusement contre son cœur. »¹⁷⁹

¹⁷⁷ *Merriam-Webster*

¹⁷⁸ *Avis, Leçons, Sentences*. Cette œuvre, écrite par F. Jean-Baptiste, a été publiée en 1868 pour l'instruction des Frères. Une nouvelle version anglaise, faite par le F. Leonard Voegtle, porte le titre : *Listen to the Words of your Father- Opinions, Conferences, Sayings and Instructions of Marcellin Champagnat*.

¹⁷⁹ F. Agustín Carazo, Témoignages sur Marcellin Champagnat, Enquête diocésaine, n° 11, p. 46.

On ne retrouve l'expression *une tendre affection* que trois fois dans les lettres et circulaires de Marcellin. La première fois dans une lettre au Père François Mazelier en 1835, où il écrit : « Veuillez croire, Monsieur, que toute la société vous porte la plus **tendre affection** et la plus vive gratitude pour tout ce que vous avez la bonté de faire en sa faveur » (Juin 1835, n° 60). Puis dans une lettre au F. François en 1836 : « Vous voyez mon adresse si vous avez à m'écrire. Recevez tous l'assurance de **la tendre affection** avec laquelle mes chers frères... » (Août 1836, n° 67). Enfin dans un troisième cas que nous étudions ici. Dans deux autres lettres au Père Mazelier, en 1837, il écrit : « votre tendresse » et « votre tendresse paternelle. » On ne retrouve l'adjectif *tendre* que huit autres fois sous la plume de Marcellin dans ses lettres et jamais dans ses circulaires. Le mot accompagne ordinairement « notre tendre mère » sauf dans une lettre au F. Barthelemy, en 1830, où il écrit : « ces tendres enfants. » (On a traduit en anglais ce mot « tendre » par « *impressible* »¹⁸⁰ Toutefois, si Marcellin voulait dire impressionnable, il aurait bien pu employer ce mot en français.

De plus, le mot « tendre » est rarement utilisé dans les nombreuses lettres reçues par Marcellin (lettres passives). On le retrouve une fois sous la plume du Père Rigard, SJ, (« des sentiments tendres ») et deux fois chez le Père Courveille dans sa lettre d'Aiguebelle en 1826. Dans une lettre à Marcellin, le Père Colin emploie plusieurs fois l'expression « mère si tendre » et au moins une fois « tendre affection. » Cela pourrait suggérer que de telles expressions étaient utilisées dans la correspondance des premiers fondateurs maristes. Pourtant, ces rares exemples semblent indiquer que cette expression n'était pas conventionnelle ou commune, alors que les salutations étaient exprimées dans un langage poli qui traduisait des sentiments chaleureux et gentils du genre : « Je vous laisse dans les bras de Jésus et de Marie » et « J'ai l'honneur d'être avec respect votre dévoué serviteur. »¹⁸¹

On peut conclure qu'en utilisant cette expression Marcellin ne faisait pas qu'exprimer un cliché pieux et conventionnel, mais manifestait un degré personnel d'émotion et de sympathie sincères et appropriées. Marcellin n'exige pas des autres ce qu'il ne possède pas lui-même. Il est intéressant de noter qu'il emploie l'expression *une tendre affection* dans sa Circulaire de jan-

¹⁸⁰ Paul Sester. *Lettres*, n° 14, p. 54.

¹⁸¹ Dans une lettre du Père Colin au Père Champagnat et à ses confrères, écrite à Belley, le 9 août 1831.

vier 1836. Si on fait exception de son *Testament spirituel* dont cette Circulaire est en quelque sorte un précurseur, cette Circulaire est unique par les sentiments personnels que Marcellin exprime. On y trouve un ton d'optimisme et d'espoir.¹⁸²

On peut encore remarquer deux points dans les Circulaires après janvier 1836. D'abord, si Marcellin exprime fréquemment son affection à l'égard des Frères, il ne mentionne plus les enfants. Ensuite, comme la Congrégation croît en nombre, les Circulaires traitent davantage de sujets administratifs. Par contre, dans son *Testament spirituel*, on peut lire : « Vous faites l'office d'anges gardiens auprès des enfants qui vous sont confiés : rendez aussi à ces purs esprits un culte particulier d'amour, de respect et de confiance. »¹⁸³

Pour plusieurs parmi nous, le problème avec cet « impératif charismatique » est que, bien que nous ayons la responsabilité d'être des gardiens, nous ne sommes pas des anges. Marcellin en était bien conscient selon F. Jean-Baptiste qui, dans *Avis, Leçons, Sentences*, rapporte que le Père Champagnat donnait cet avis aux jeunes Frères : « Un saint, c'est un homme faible et peccable comme nous. Beaucoup de personnes s'imaginent que les saints n'ont point participé à la déchéance d'Adam, que la vertu leur est naturelle, et qu'ils font le bien sans efforts et sans peine ; c'est là tout simplement une erreur. Les saints sont des hommes comme nous, en ce sens qu'ils ont une nature portée au mal comme la nôtre ; ainsi que nous, ils trouvent en eux-mêmes le germe de tous les vices, de toutes les passions, et ils ont à lutter contre les mêmes ennemis que nous. »¹⁸⁴

Au risque de paraître sévère, Marcellin peut avoir été sage en protégeant ses Frères. D'ailleurs, sa *Règle* de 1837 insiste :

« On ne prendra jamais un enfant en particulier, pour quelque raison que ce soit; on le fera toujours en présence

¹⁸² Dans son travail *Essai sur les origines de la spiritualité mariste*, F. André Lanfrey écrit : « Mais dans la série de ces circulaires, celle du 19 janvier 1836 attire particulièrement notre attention. Après un long paragraphe débordant de tendresse, le P. Champagnat exhorte les frères à se donner à Jésus et Marie, et il esquisse pour eux un véritable programme de sainteté : humilité dans l'obéissance, charité chez les supérieurs. Chez tous, zèle pour la perfection par l'exacte observance de la règle. Enfin, rappel de la gloire céleste pour ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin » (p. 81).

¹⁸³ Voir *Constitutions et Statuts des Frères Maristes*, p. 172.

¹⁸⁴ *Avis, Leçons, Sentences* p. 203.

d'un des Frères ou au moins de quatre enfants (n° 22). On ne se permettra aucune familiarité avec eux, telle que de les prendre par la main, ou autre chose semblable. Il est ordonné à un Frère quelconque qui aurait pu être témoin de ces sortes de familiarités, soit avec les enfants, soit avec les Frères, d'en avertir le Supérieur au plus tôt (n° 23) »¹⁸⁵

Des commentateurs modernes examinant la conduite morale de cette époque suggèrent qu'un comportement inapproprié, de nature sexuelle ou non, n'était pas inconnu.

Le premier prospectus, écrit en 1824, fait l'observation suivante :

« L'instruction chrétienne est aujourd'hui entièrement négligée dans les campagnes, ou remplacée par une instruction antichrétienne. Durant l'hiver, des hommes sans moralité et sans religion, par leur conduite immorale, leur discours impie et leurs livres corrompus, propagent l'irréligion et les sentiments antimonarchiques dans les campagnes, où la police est peu nombreuse. »

Une appréciation plus voilée a été faite par un témoin laïque. F. Avit a rapporté une enquête de M. Fourcroy, un inspecteur scolaire :

« Après m'être mêlé aux paysans et avoir visité les Départements, je suis devenu convaincu que la grande majorité des gens a besoin de religion, d'une forme de culte et de prêtres... Croire, comme le font certains philosophes modernes, qu'une propagande considérable peut détruire les préjugés religieux est une erreur – une erreur que j'ai aussi commise sous leur influence... La Guerre de Vendée a donné aux nouveaux gouvernements une bonne leçon, une que les prétentions de la philosophie voudraient bien détruire, mais en vain. Il est temps maintenant d'opposer cette propension nationale. Les parents n'envoient pas leurs

¹⁸⁵ La Règle de 1837 a été la première règle donnée aux Frères par Marcellin. Auparavant, il y avait eu un prospectus et des statuts.

enfants dans les écoles où les maîtres n'enseignent pas la religion... Ils exigent une telle instruction de la part de ceux qu'ils paient pour l'enseigner... Ils espèrent trouver chez ces maîtres un meilleur enseignement, une réputation morale plus solide et les principes religieux dans lesquels ils croient fermement... »¹⁸⁶

Les romanciers de cette époque, comme Stendhal (1783-1842, *Le Rouge et le Noir*)¹⁸⁷ et Honoré de Balzac (1799-1850, *Louis Lambert*), laissent croire qu'eux et leurs personnages de romans, contemporains de Marcellin, avaient une attitude plus que désinvolte à l'égard des commandements. Il ne faut donc pas s'étonner si Marcellin a organisé un autodafé d'une certaine littérature pour « purger la paroisse des mauvais livres qui s'y étaient répandus »¹⁸⁸, sachant qu'une certaine littérature grossière y circulait.

Pour ce qui est de l'affection que Marcellin manifestait aux enfants, on peut se fier à des contemporains qui demeurent des témoins crédibles, même s'ils étaient également des admirateurs et des disciples de Marcellin. Dans le *Guide des Écoles*, on retrouve l'expression **tendre affection (amour tendre)** une seule fois sous la plume du F. François alors qu'il introduit ce livre : « L'esprit de Dieu, dont il était rempli, et **l'amour tendre** qu'il avait pour les enfants, lui avaient révélé tous les besoins de leur âge et les secrets pour gagner leurs cœurs, pour leur inspirer la piété et former les facultés de leur âme. C'est ce talent qu'il possédait à un haut degré, sans qu'il s'en doutât, c'est ce zèle ardent dont il était animé pour la sanctification des enfants, et qu'il cherchait à communiquer à ses Frères, dans les instructions journalières qu'il leur faisait sur ce sujet, dont nous vous présentons ici le tableau. »¹⁸⁹

Même si nous sommes convaincus que Marcellin éprouvait une *tendre affection* convenable à l'égard des jeunes, l'expression demeure insolite pour nos oreilles contemporaines.

¹⁸⁶ F. Avit, *Annales*. (Il s'agit des mémoires du F. Avit, parution en 1880). Ce Frère fut admis à l'Hermitage le 9 mars 1838 et a donc connu Marcellin personnellement.

¹⁸⁷ Le principal protagoniste de ce roman, Julien Sorel, décide de se faire prêtre pour des motivations peu nobles et rapidement il est impliqué dans des aventures amoureuses illicites.

¹⁸⁸ F. Jean-Baptiste, *La Vie du Père Champagnat*, chapitre V, p. 55.

¹⁸⁹ F. Jean-Baptiste, *Le Guide des Écoles*, un manuel écrit pour les Frères et publié en 1856.

Dans la circulaire *Une révolution du cœur*, sous le titre, *Les éléments qui forment aujourd'hui une spiritualité incarnée*, nous lisons : « La passion marquait la relation de Marcellin Champagnat avec le Seigneur Jésus. De nos jours, nous aspirons à une expérience semblable de Dieu, bien que nous comprenions qu'elle sera sûrement différente de quelque manière de celle de notre Fondateur. »¹⁹⁰ F. Seán poursuit pour indiquer que le concept de passion est ambigu. Pour nous, il s'agit d'une idée cruciale à comprendre lorsque nous nous déplaçons des domaines du devoir et de la conviction pour entreprendre des actions inspirées par la passion. Il est bon de rappeler que l'une des définitions du dictionnaire parle de la *passion* comme d'une *affection ardente*, alors que l'expression de Marcellin est une *tendre affection*. Il convient de faire la distinction.

Dernièrement, nous avons souffert d'une publicité hostile et d'une éventuelle baisse d'estime à la suite des scandales d'agressions sexuelles sur des mineurs. Par contre, dans la France du 19^e siècle, l'expression *une tendre affection* est reçue avec approbation et même louange, puisque Marcellin en use bien librement à plusieurs occasions. Une telle expression de nos jours soulèverait la peur, la suspicion et l'incompréhension, surtout dans les milieux plus fermés où des transgressions ont été grandement médiatisées. Il est possible que plusieurs se sentent coupables jusqu'à ce qu'ils soient prouvés innocents.¹⁹¹ Non pas que nous ayons tous commis une transgression, mais parce que nous faisons tous l'expérience de l'ambiguïté de la passion et que nous avons appris à nous en méfier.¹⁹² Parce que la lutte pour demeurer sain et équilibré face aux désirs sexuels est un combat privé, avec ou sans le soutien d'un directeur spirituel ou d'un compagnon, nous avons tendance à mener cette lutte dans l'intimité de nos cœurs. »¹⁹³ Dans sa *Cir-*

¹⁹⁰ F. Seán Sammon, *Une révolution du cœur*, p. 55.

¹⁹¹ Par exemple, en Nouvelle-Zélande et dans d'autres pays, il est difficile de recruter des enseignants masculins pour le primaire. Cela peut s'expliquer par les accusations très médiatisées d'enseignants pour cause de mauvaise conduite.

¹⁹² **Culpabilité collective ou culpabilité par association** est l'idée controversée et générale qu'un groupe d'humains puisse être jugé coupable à la suite de quelques-uns de ses membres. Ainsi, des individus d'un groupe deviennent responsables des fautes d'un membre de leur groupe, même s'ils n'ont rien à se reprocher personnellement.

La responsabilité collective est le concept selon lequel des individus sont tenus responsables pour les actions des autres parce qu'ils les ont tolérés, ignorés ou protégées, sans participer activement à ces actions.

¹⁹³ Par exemple, F. Jean-Baptiste écrit dans : *Méditations sur les Grandes Vérités*, AFM, 5201.21, 57^e méditation, De l'impureté : « La fidélité dans les tentations ; si vous avez de fréquentes tentations, ne vous en étonnez pas. Les saints en avaient, ainsi que vous ; c'est leur fidélité à y résister qui les a rendus saints. »

culaire sur la Fidélité, F. Basilio traite longuement de ce sujet parmi d'autres.¹⁹⁴ Nos faiblesses dans ce domaine (F. Seán écrit qu'il faut « accepter que nous soyons inachevés ») peuvent nous couvrir de honte et de confusion, et nous vider de l'énergie dont nous avons besoin pour demeurer actif dans notre apostolat. F. Seán fait remarquer : « Lier sexualité et passion à la vie de prière n'aurait pas été une idée bien perçue à l'époque de Marcellin... la sexualité exprime notre besoin humain fondamental d'aller vers l'autre, physiquement et spirituellement. » Il ajoute : « Cependant, nous nous rendons compte que la sexualité, tout comme la spiritualité, a plus d'un visage. Tout en nous donnant l'appétit de vivre, elle met du charme et du romantique dans nos relations, et elle peut générer un courage exceptionnel et une générosité héroïque. Mais cette même énergie peut tout aussi bien nous porter à une conduite autodestructive et déshumanisante. Dans les moments où nous perdons notre sens de l'équilibre, la sexualité contribue à notre déroute et à notre perte de contrôle. »¹⁹⁵ D'où le besoin du sens de la discipline, de la capacité de s'évaluer honnêtement, de supporter la solitude et de développer le sens de l'humour. La plupart d'entre nous avons été formés à l'ascétisme, joyeux ou non, afin que nous demeurions circonspects dans notre conduite. Le danger d'être mal interprété par notre milieu ajoute de l'inquiétude à cette équation.

Les *Cahiers Maristes* ont publié un article intitulé *La vie affective chez Marcellin Champagnat : célibat, amour et amitié*.¹⁹⁶ Après avoir étudié les lettres et les écrits de Marcellin, l'auteur en arrive à la conclusion suivante :

« Marcellin vécut son célibat fidèle à son amour universel et proche de chacun en particulier. Il fut un homme au contact simple, capable de cultiver des amitiés profondes et des relations franches avec ceux qui l'entouraient... Du contenu de beaucoup de ses lettres, on déduit le profond amour et l'amitié que Marcellin portait à ses correspondants et il y transparaît un cœur affectueux. Le secret de sa formation et de sa pédagogie est dans l'amour, mélange de tendresse et d'exigence paternelle. Son action apostolique s'exerçait dans la compassion et dans l'amour fraternel. »

¹⁹⁴ F. Basilio Rueda Guzmán, *Circulaire sur la Fidélité*, Institut des Frères Maristes.

¹⁹⁵ F. Seán Sammon, *Une révolution du cœur*, p. 56.

¹⁹⁶ F. Jesus Bayo, *La vie affective chez Marcellin Champagnat*. CM n° 6, déc. 1994, , p.79-80.

Le même auteur glane dans les lettres de Marcellin des recommandations pour persévérer dans le célibat et la chasteté. « Marie vous conservera chaste comme un ange. »¹⁹⁷ « Parmi les moyens qu'il propose pour la culture de la pureté et de la chasteté figurent les suivants : penser à la mort et à la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous maintenir toujours occupé et zélé pour l'éducation, écouter les conseils du Supérieur et les suivre, observer fidèlement la *Règle*, s'exercer à la présence de Dieu et avoir une grande dévotion à Marie. »¹⁹⁸

Concernant ce dernier point, nous pouvons noter ce commentaire du F. Seán : « Maintenant, à l'aurore du 21^e siècle, nous avons besoin comme Institut d'une nouvelle appréciation de Marie : une appréciation en accord avec les enseignements de Vatican II, et, en même temps, qui respecte les traditions riches et variées encore bien visibles parmi nous. Il est incontestable que cette femme de courage et de force, si importante pour Marcellin, a une place centrale dans notre spiritualité, comme elle l'avait dans la sienne. »¹⁹⁹

5. TÉMOIGNAGES

Des contemporains de Marcellin témoignent de son attitude positive et de sa conduite pragmatique vis-à-vis des enfants. Du point de vue historique, on qualifie ces témoins de majeurs, de mineurs ou d'indirects.

Le premier témoin *majeur* est F. Jean-Baptiste. Bien qu'on reconnaisse le but hagiographique de ses écrits et que le « lecteur doit se souvenir du caractère et de la position du rédacteur qui laisse transparaître tout au long du texte sa spiritualité, sa culture, ses options idéologiques qui ne sont pas nécessairement celles du fondateur. »²⁰⁰ Les nombreux écrits concernant l'attitude de Marcellin vis-à-vis des enfants et les attentes qu'il avait de ses Frères, révèlent une belle harmonie qu'on retrouve dans les premières sources de matériel comme les lettres mentionnées précédemment. « Quoique le bon Père aimât tendrement tous les enfants, il avait une prédilection particuliè-

¹⁹⁷ Paul Sester, *Lettres* n° 259.

¹⁹⁸ F. Jesus Bayo, *La vie affective chez Marcellin Champagnat*, CM n° 6, déc. 1994, p. 74.

¹⁹⁹ F. Seán Sammon, *Une révolution du cœur*, p. 61.

²⁰⁰ F. André Lanfrey, *Esquisse d'introduction critique à la vie du P. Champagnat*, CM n° 6, déc. 1994, p. 60-61.

re pour les plus jeunes, qu'il appelait de petits anges, à cause de leur innocence. »²⁰¹ Il restait en même temps pratique, donnant de sages instructions sur l'ordre et la discipline en classe. « Soyez des pères pour eux plutôt que des maîtres ; ils vous respecteront et vous obéiront sans difficulté. L'esprit d'une école des Frères doit être un esprit de famille. » Tout un chapitre des *Avis, Leçons, Sentences* est consacré au « Respect dû à un enfant. »

Un deuxième témoin *majeur* est le F. Sylvestre. Dans un style un peu extravagant, il écrit dans un but hagiographique comme le F. Jean-Baptiste. Voici ce qu'il écrit à propos des jours de Marcellin au séminaire :

« Après ses parents, sa principale sollicitude était pour les enfants. Il les réunissait, leur faisait le catéchisme, leur apprenait leurs prières, etc. Les bonnes et paternelles paroles qu'il leur adressait avaient principalement pour but de leur inspirer l'horreur du péché et de leur faire goûter le bonheur d'un enfant bien sage. Il était aimé, respecté et craint de tous ; 'son seul souvenir, disait l'un d'eux, suffit pour m'empêcher d'offenser Dieu.' »²⁰²
« Le souci particulier qu'il avait pour les enfants et l'amour qu'il leur offrait, combinés à son air de bonté et à son rare talent pour enseigner les fondements de la doctrine chrétienne donnaient aux enfants à qui il faisait le catéchisme le désir ardent de venir à ses leçons. »²⁰³

Dans les *Annales*, F. Avit cite Marcellin : « Oh ! Si seulement nous connaissions le prix d'une âme ! Si nous savions combien Jésus aime les enfants et avec quelle ardeur Il désire leur salut ! Loin de trouver notre travail en classe désagréable et de nous plaindre des difficultés de notre état, nous serions prêts à sacrifier notre vie pour obtenir le bénéfice d'une éducation chrétienne pour ces tendres enfants. »²⁰⁴

Des témoins *mineurs* placent aussi parfois le Fondateur au centre de leur témoignage, mais celui-ci est moins ample que ceux des FF. Jean-Baptiste, Sylvestre et Avit. Leurs témoignages ont surtout été consignés lors du pro-

²⁰¹ F. Jean-Baptiste, *Vie II* – Chap. 22, p. 535.

²⁰² F. Sylvestre, *Une vie brève du Père Champagnat*.

²⁰³ Ibid

²⁰⁴ F. Avit, *Annales*, n° 179, sur l'esprit de foi.

cès de Béatification. Je ne donnerai qu'un exemple parmi une riche collection. L'affection de Marcellin pour les jeunes n'était pas un sentiment évasif mais portait des fruits comme en témoigne Marie-Francoise Baché : « Je n'ai qu'une idée confuse de l'avoir vu dans mon enfance. J'en ai seulement beaucoup entendu parler à ma mère qui même l'aidait dans ses bonnes œuvres. C'est ainsi que plusieurs fois elle dépouilla de leur vermine des enfants pauvres qu'il recueillait, qu'il instruisait et dont quelques-uns sont devenus de ses Frères. »

6. L'HISTOIRE DE MARCELLIN

Sachant que l'histoire de Marcellin peut très bien nous stimuler et nous enthousiasmer, F. Seán écrit : « Toute congrégation religieuse, digne de ce nom, a l'obligation d'offrir à ses membres une certaine façon de suivre le Seigneur, une approche unique au dépassement de soi. Voilà pourquoi les récits sur Marcellin et ses premiers frères sont si importants. »²⁰⁵

Nous pouvons donc nous interroger. Quels facteurs ont contribué à la formation de la personnalité de Marcellin ? Comment mieux comprendre et être davantage motivé dans notre apostolat en nous familiarisant avec ces facteurs ? Qu'est-ce qui dans son milieu a soutenu sa générosité et l'a encouragé à répondre à l'invitation de se faire prêtre, surtout face à l'adversité et aux difficultés ? On peut trouver des éléments de réponse en étudiant sa famille et son éducation.

Dans la vie du Fondateur, F. Jean-Baptiste écrit : « Souvent, pendant sa vie, on l'a entendu parler de sa pieuse tante et des instructions qu'elle lui avait faites dans son enfance ; et il était facile de voir, à la manière dont il s'exprimait, qu'il était encore tout pénétré des sentiments qu'elle avait cherché à lui inspirer, et qu'il conservait pour elle une reconnaissance et une affection qui devaient durer autant que sa vie. Marcellin (fut) ainsi cultivé et formé à la piété par sa mère et par sa vertueuse tante. »²⁰⁶ L'auteur parle ensuite de son milieu familial : « humble, dans un pays pauvre, au milieu d'une

²⁰⁵ F. Seán Sammon, *Une révolution du cœur*, Introduction, p. 7.

²⁰⁶ F. Jean-Baptiste, *Vie*, p. 5.

population profondément religieuse, mais grossière et ignorante. »²⁰⁷ Nous devons conclure que dès ses premières années, Marcellin a répondu sensiblement et positivement à l'instruction et à la formation reçues au foyer et à l'Église. Si F. Jean-Baptiste commente brièvement au sujet du père de Marcellin et de sa contribution à l'éducation de son fils, F. Avit se montre plus prolixe et moins flatteur.

Contrairement au F. Avit, F. André Lanfrey exprime une opinion différente. En étudiant les rapports financiers et les antécédents historiques de la *Confraternité des pénitents blancs de Marbles*, F. Lanfrey a pu déduire de manière convaincante que Jean-Baptiste Champagnat (trésorier de l'association de 1779 à 1788) était capable d'allier l'esprit dévot de la confraternité qui enseignait la « justice chrétienne, basée sur l'arbitrage, la restitution et la réconciliation »²⁰⁸ et les idéaux de la révolution de 1789. « Au fond J.-B. Champagnat est un de ces chrétiens issus de la pastorale des XVII^e et XVIII^e siècles, adeptes d'une sorte de démocratie rurale et chrétienne dont la Révolution paraîtra un temps de réalisation. »²⁰⁹

L'auteur conclut l'article avec des paragraphes intéressants qui s'attardent aux caractéristiques que Marcellin avait héritées de son père. Les mots de Wordsworth sonnent bien vrais : « L'enfant est le père de l'homme. »²¹⁰ L'affection paternelle manifestée par Marcellin, comme on en a déjà discuté plus haut, est rapportée par de nombreux témoins. Ces témoignages prouvent qu'il a fait l'expérience de la chaleur et de l'affection de son père. « Il nous semble donc opportun de nuancer la tradition mariste concernant Jean-Baptiste Champagnat, qui n'a pas été seulement l'initiateur de Marcellin au travail manuel mais l'a aussi formé à une vie religieuse dynamique et soucieuse d'agir sur son temps. »²¹¹

Lorsque F. Jean-Baptiste écrit au sujet du milieu social de Marcellin, il dit : « Jean-Baptiste Champagnat et sa mère, Marie Chirat, eurent six enfants : trois garçons et trois filles. » F. Avit en fait un récit plus précis et détaillé.²¹² Quatre

²⁰⁷ Ibid, p. 2

²⁰⁸ F. André Lanfrey, *Réforme catholique et révolution politique, Jean-Baptiste Champagnat et les pénitents de Marbles*. CM n° 25, p. 65.

²⁰⁹ Ibid, CM n° 25, p. 37-65.

²¹⁰ Extrait du poème *My Heart Leaps Up When I Behold* de William Wordsworth, (1770 – 1850).

²¹¹ F. André Lanfrey, CM n° 25, p. 66.

²¹² F. Avit, *Annales*, n° 1, p. 3 et ss.

de ses frères et sœurs qui ont précédé Marcellin sont morts en bas âge. On peut croire qu'ils ont eu des relations pleines d'affection. Il se peut bien que le cadet, en l'occurrence Marcellin, qui a survécu, ait éprouvé une compassion toute prête pour ses pairs, d'où son malaise lorsqu'un enfant est victime de mauvais traitements lors de sa brève expérience à l'école. Honoré de Balzac, dans son roman partiellement autobiographique *Louis Lambert*, donne un éclairage contemporain, un récit graphique des méthodes de discipline à cette époque.²¹³

De plus, la culture familiale autour du foyer, où les nuits d'hiver étaient traditionnellement passées ensemble, suggère des liens familiaux étroits. Marcellin a donné un aperçu de cela dans une lettre de condoléances écrite à sa belle-sœur, après le décès de son frère, en mars 1838.²¹⁴

« J'ai bien du regret de n'avoir pu me rendre auprès de mon pauvre frère pendant sa maladie... Il n'y a que deux jours, il me semble, que nous étions tous réunis dans la même maison que vous habitez et que vous habiterez encore quelques jours si le Seigneur le veut. De treize ou quatorze que nous étions, je reste le seul. »

²¹³ *Louis Lambert* est un roman d'Honoré de Balzac (1799–1850), écrit en 1832. Il fait partie de la section des *Études philosophiques* de son œuvre magistrale *La Comédie humaine*. Il se passe dans une école à Vendôme et il examine la vie et les théories d'un garçon génial fasciné par le philosophe suédois Emanuel Swedenborg (1688–1772).

« Excepté les grandes malices pour lesquelles il existait d'autres châtements, la fêrule était, à Vendôme, *l'ultima ratio Patrum*. Aux devoirs oubliés, aux leçons mal sues, aux incartades vulgaires, le pensum suffisait ; mais l'amour-propre offensé parlait chez le maître par sa fêrule. Parmi les souffrances physiques auxquelles nous étions soumis, la plus vive était certes celle que nous causait cette palette de cuir, épaisse d'environ deux doigts, appliquée sur nos faibles mains de toute la force, de toute la colère du Régent. Pour recevoir cette correction classique, le coupable se mettait à genoux au milieu de la salle. Il fallait se lever de son banc, aller s'agenouiller près de la chaire, et subir les regards curieux, souvent moqueurs de nos camarades. Aux âmes tendres, ces préparatifs étaient donc un double supplice, semblable au trajet du Palais à la Grève que faisait jadis un condamné vers son échafaud. Selon les caractères, les uns criaient en pleurant à chaudes larmes, avant ou après la fêrule ; les autres en acceptaient la douleur d'un air stoïque ; mais, en l'attendant, les plus forts pouvaient à peine réprimer la convulsion de leur visage. Louis Lambert fut accablé de fêrules, et les dut à l'exercice d'une faculté de sa nature dont l'existence lui fut pendant longtemps inconnue. Lorsqu'il était violemment tiré d'une méditation par le –Vous ne faites rien ! du Régent. »

²¹⁴ Paul Sester, *Lettres*, n° 180.

Il n'est donc pas exagéré de spéculer que les jeunes années de formation de Marcellin l'aient rendu sensible et attentif aux besoins des jeunes enfants. Quand la biographie du F. Jean-Baptiste parle de l'enfance de Marcellin, il y a un élément didactique très fort qu'il vaut la peine de noter. Par contre, l'accent mis sur la piété et les pratiques pieuses à la maison peut masquer les aspects plus humains et affectueux de la vie familiale que nous trouvons particulièrement séduisants à notre époque.

Nous pouvons noter également : « Le mot *famille* prend une force spéciale lorsque nous considérons les circonstances de l'éducation de Champagnat : la vie dure dans le Massif Central, l'esseulement du père pour élever sa famille, la mince couche de sol arabe, le climat traître, la maladie, tout autant de défis que la famille affrontait ensemble. Ils travaillaient, prospéraient et mouraient de faim ensemble, dans la joie comme dans la peine. Chaque membre de la famille devait contribuer comme il le pouvait. En retour, chacun pouvait attendre acceptation, amour, consolation, loyauté, moyens de progresser et appui dans les difficultés. »²¹⁵ Rien d'étonnant que nous retrouvions dans le récit de sa *Vie*: « Les Frères n'oublieront donc jamais qu'en venant en communauté et qu'en s'unissant pour ne former qu'une seule famille, ils ont pris l'obligation de s'aimer comme des frères. »²¹⁶ Ce ne serait pas étrange qu'en réfléchissant à la vie de Marcellin chacun de nous se souvienne de sa propre famille et de son éducation. De plus, une telle réflexion enrichit notre compréhension et notre sympathie pour les jeunes qui nous sont confiés, spécialement ceux qui sont dans le besoin.

Il est utile de réfléchir à d'autres influences fortes et pertinentes dans le développement de Marcellin et le nôtre. « Au temps de Champagnat, on a assisté à la destruction de l'Ancien Régime apparemment impérissable, à la dégénérescence de la Revolution dans les excès de la Terreur, au remplacement de la Révolution par le régime autocratique de Napoléon, à l'écroulement du Premier Empire, à la restauration des Bourbons, au renversement décisif de Charles X par la révolution de 1830 et à l'affaiblissement graduel du trône de Louis-Philippe qui sera contraint d'abdiquer huit ans après la mort de Champagnat. »²¹⁷ En ce qui concerne l'agitation et l'insécurité d'une

²¹⁵ F. Romuald Gibson, p. 17.

²¹⁶ F. Jean-Baptiste, *Vie*, p.134.

²¹⁷ F. Romuald Gibson, fms, *Father Champagnat, The Man and His Spirituality, Studies in Marist Spirituality*, p.17.

époque où le peuple aspirait à rejeter toute forme de contrôle, alors que tout semblait insensé et hasardeux, l'auteur commente : « Ayant vécu cette situation, Champagnat ne se sentirait pas perdu en notre temps où on réclame à hauts cris de plus en plus de liberté pour établir une *société permissive*. »²¹⁸

Nous devons reconnaître les fortes influences de sa formation au séminaire. Marcellin a passé huit ans au petit séminaire de Verrières. Le supérieur a d'abord été le Père Perier. Sa spiritualité était sulpicienne et il a été le premier à introduire le jeune Champagnat à la spiritualité française du 17^e siècle.

Au grand séminaire de Saint-Irénée de Lyon, Marcellin a été influencé par le Père Philibert Gardette qui lui a enseigné le dévouement et la fidélité de l'idéal sulpicien. Père Jean Cholleton, professeur de théologie morale, a soutenu le projet d'une congrégation mariste et est devenu mariste lui-même plus tard. Il a eu une profonde influence sur Marcellin, surtout par sa spiritualité de charité et d'humilité. Les Pères Simon Cattet et Jean-Marie Mioland ont aussi été ses professeurs; ce dernier inspirait les élèves avec amour et respect par de belles liturgies. À propos de cette époque, F. Romuald écrit : « Champagnat considérait ses années à Saint-Irénée comme les plus heureuses de sa vie. Sa nature ardente absorbait avidement les principes de la spiritualité sulpicienne et la vive insistance de ses enseignants. Son bon sens et son esprit de discernement l'ont sauvé des points plus faibles de leur conviction et de leur attitude. L'idéal sulpicien qui était inculqué demandait le don total de soi à Dieu avec Jésus et Marie, peu importe le coût pour la nature humaine. C'était celui que Marcellin vivait et tentait d'inculquer à ses Frères. »²¹⁹ D'autres influences sont venues de ses amis de séminaire comme Jean-Louis Duplay, Jean-Claude Colin, Jean-Marie Vianney et Jean-Claude Courveille.

Dans un article intitulé *Le but des Frères*, F. André Lanfrey, en comparant les écrits du F. François et du F. Jean-Baptiste à ce sujet, fait remonter la pensée originale à Marcellin. On trouve un exemple dans les écrits du F. François : « Nous sommes dans un siècle où l'homme a soif de la science. L'instruction se répand jusque dans les plus petits villages. Les méchants, inspi-

²¹⁸ Ibid, p. 21.

²¹⁹ Ibid, p. 25.

rés par l'ange des ténèbres, s'en servent pour inoculer, dans l'esprit et dans le cœur des enfants, les principes les plus pervers, les plus pernicioeux, le poison le plus subtil. »²²⁰ Ces mots expriment une certaine insistance et conviction. « Champagnat voit les Frères Maristes comme investis d'une nouvelle mission : l'éducation chrétienne. » Il y a aussi un écho de la ferveur du *dé-vot* déterminé à délivrer « le monde livré à la grossièreté, l'hérésie, l'immoralité. »²²¹

Une étude descriptive de la société nouveau-zélandaise a été publiée récemment. « *The Passionless People* (les gens sans passion). »²²² Se pourrait-il qu'elle décrive exactement un malaise actuel qui nous bloque face à un plus grand dévouement ?

7. PRIÈRE ET SPIRITUALITÉ

Marcellin trouvait diligemment sa motivation et son inspiration dans la prière et la spiritualité. Elles étaient vraiment des pratiques partagées qu'il nous a incités à suivre. Les lettres du Père Champagnat manifestent combien sa prière et sa spiritualité faisaient partie de sa personne. Nous en trouvons de nombreux exemples dans sa correspondance avec les Frères. En voici quelques extraits :

« Dites au Frère Dominique que je l'aime bien et que je prie pour tous les deux. J'espère que vous ne m'oublierez pas »

²²⁰ F. André Lanfrey, fms, *Le but des Frères – Selon deux instructions tirées des Manuscrits des Frères François et Jean-Baptiste*. Documentation personnelle.

²²¹ Ibid, p. 67.

²²² « Il y a trente ans, le journaliste et communicateur nouveau-zélandais Gordon McLauchlan a écrit un livre intitulé *The Passionless People* dans lequel, avec une précision chirurgicale, il expose nos faiblesses pour les frotter de son sel. 'Les caractéristiques proéminentes du Néo-Zélandais, prétend McLauchlan, est son uniformité grise et sa torpeur émotionnelle, son inaptitude à développer des relations chaleureuses et sa peur, même son horreur du changement.' Il nous fustige pour n'avoir aucune philosophie morale ou sociale, et aucun rêve au-delà d'une dévotion servile pour le matérialisme. Notre société est entièrement divisée entre des groupes de pression discordants 'qui exercent un pouvoir presque exclusivement pour des intérêts égoïstes sans aucun sens communautaire.' À en croire McLauchlan, nous étions aussi cupides et égocentriques il y a trente ans qu'aujourd'hui. » Peter Verstappen Ashburton, *Guardian*, 19 novembre 2007.

dans vos bonnes prières. Intéressez-la en votre faveur, dites-lui qu'après que vous aurez fait votre possible, tant pis pour elle si ses affaires ne vont pas. Recommandez-lui fortement vos enfants, faites une petite neuvaine avec vos enfants en son honneur : la petite prière "Souvenez-vous". »²²³

« Vous ne devez pas douter de mon attachement pour vous. Je ne monte pas une seule fois au Saint autel que je prie pour vous. Dieu, mon cher enfant, vous accordera la persévérance de laquelle dépend votre sanctification. Si vous la lui demandez par l'intercession de Marie vous l'obtiendrez, je n'en doute nullement. Marchez tous les jours de votre vie en la sainte présence de Dieu. Que sa sainte volonté soit le premier mobile de toutes vos actions. »²²⁴

Dans son livre *Father Champagnat, The Man and His Spirituality, Studies in Marist Spirituality*, F. Romuald Gibson traite de la nature de la spiritualité et commente de manière générale : « La quête est de découvrir 'le fondement de tout être', et il s'agit d'une quête vitale pour l'existence même de l'homme. Elle est liée à la source ultime et à l'explication de la vie, et l'homme a besoin d'en connaître les termes. »²²⁵ Il a ceci à dire à propos de Marcellin : « Pour un homme comme Champagnat, il était aisé de comprendre le mystère de l'existence et le but de la vie humaine : tout être venait de Dieu et le but de la vie humaine était de découvrir ce Dieu et de le servir. Grâce à sa formation familiale et à son éducation, cette perception lui était aussi naturelle que la respiration, et sa vie a été un long approfondissement du sens du spirituel dans cette relation qui existait entre lui et Dieu. »²²⁶

²²³ Paul Sester, *Lettres*, 17 (10 sept. 1830).

²²⁴ Paul Sester, *Lettres*, 20 (4 févr. 1831).

²²⁵ F. Romuald Gibson, *Father Champagnat*, p. 13.

²²⁶ Ibid.

Lors de la convocation à l'assemblée provinciale du secteur mentionnée au début de ce texte, on rappelle aux Frères les faits suivants au sujet de leur Province :

« Notre moyenne d'âge augmente. Dans le passé, nous étions reconnus par plusieurs comme d'excellents enseignants, mais de nos jours peu de nous enseignent. Dans notre Province, nous étions connus en tant que Frères Maristes des Écoles. La plupart des gens aujourd'hui ignorent qui nous sommes et ce que nous faisons. Marcellin a été profondément ému par la tragédie du jeune Montagne mourant dans l'ignorance. Il a réagi à cette préoccupation vitale en s'assurant que d'autres gens sauraient que Jésus les aime. Que ferait-il de nos jours ? »²²⁷

Qu'on se rappelle que Marcellin n'avait que 27 ans au moment du fameux événement *Montagne*. L'âge moyen de la Province est de 68 ans. (Si on tient compte de cet âge moyen, Marcellin serait mort depuis 17 ans.) La plupart des Frères de ma Province ont donc exercé pendant plusieurs années le travail exigeant de l'éducation des jeunes dans un milieu qui changeait rapidement. Nul ne doute de leur bonne volonté et de leur intérêt pour poursuivre de nouvelles initiatives. La convocation le reconnaît en notant : « Comme Province, nous sommes appelés à les (les trois priorités provinciales) adopter en nous engageant selon notre âge, notre santé et nos forces. »²²⁸ Il nous faut donc tenir compte de la situation de chaque Frère pour susciter l'intérêt et l'engagement. Bien qu'on ait toujours exhorté les gens à la prière et à la méditation²²⁹ dans la Province, est-ce que l'accent doit être mis ici sur l'action (en vue des dernières résolutions du Chapitre) alors que la dimension contemplative reçoit moins d'attention ? On reconnaît davantage le mysticisme de Marcellin ces derniers temps et il est intéressant de noter que cet aspect attire plusieurs jeunes aujourd'hui. Dans son livre *The Spiritual Revolution – The Emergence of Contemporary Spirituality*, le Profes-

²²⁷ F. Carl Tapp, *Lettre de Convocation à l'Assemblée des Frères Maristes de Nouvelle-Zélande*, avril 2008.

²²⁸ Ibid

²²⁹ Voir les *Constitutions*, chapitre 4, article 77 : « La prière est pour nous une nécessité absolue. Elle ne se limite pas aux exercices de piété et ne s'identifie pas non plus au travail apostolique. »

seur David Tacey décrit comment ses leçons et ses conférences sur le mysticisme et la spiritualité sont très recherchées.²³⁰

Dans son travail, *Essai sur les origines de la spiritualité mariste*, F. André Lanfrey débute par une discussion sur la spiritualité, étudiant ses dimensions mystique, ascétique et théologique. Voici sa définition du mot *mystique*: « On appelle *mystique* ce qui déborde les schèmes de l'expérience ordinaire. [...] Le phénomène mystique désigne en premier lieu un mouvement pour se dépasser en direction de l'objet particulier, ni simplement profane, ni éternel, mais situé au-delà des limites de l'expérience normale, empirique ; il désigne en second lieu la perception intuitive de cet objet ou de cet être. » À propos du lien entre le mysticisme et la foi, F. Lanfrey formule l'hypothèse « qu'il n'y a pas de différence de nature entre vie mystique et vie spirituelle chrétienne et donc qu'il n'y a pas une voie ordinaire de sainteté acquise par la pratique des vertus et une voie extraordinaire marquée par les grâces mystiques. » Il tire la conclusion que:

« certains chrétiens ont su trouver les mots les moins inadéquats pour traduire leur expérience ... Le P. Champagnat semble être dans le cas de ces personnalités charis-

²³⁰ David Tacey, *The Spiritual Revolution-The Emergence of Contemporary Spirituality*, Harper Collins, 2003.

Dans la même veine, Tacey écrit : « Le Projet Britain a trouvé que 76% des gens du Royaume-Uni ont admis avoir eu une expérience religieuse ou spirituelle. Ces chiffres contrastent tout à fait avec les statistiques démontrant que la pratique religieuse décline dans toutes les principales dénominations chrétiennes. Pourtant, ces chiffres sur l'expérience spirituelle peuvent suggérer que nous soyons au milieu d'une vive poussée spirituelle. » (David Hay et Kate Hunt, 2000, 846)

Commentant la situation en Amérique du Nord, Sandra Schneiders écrit de Berkeley en Californie : « La spiritualité a rarement joui d'un profil si haut, d'une évaluation aussi positive et même d'un succès économique parmi les Américains aujourd'hui. Si la religion est en difficulté, la spiritualité est en essor et l'ironie de la situation est qu'elle cause étonnement et anxiété chez les dirigeants religieux, examen minutieux chez les théologiens et justification chez ceux qui ont troqué la religion passée pour la spiritualité présente. » (Sandra Schneiders, 2000:1)

On peut dire que ce changement fait partie d'une tendance contemporaine marquée par la perte des traditions, le déclin des communautés traditionnelles et l'essor de l'individualisme dans une société postmoderne éclatée. C'est un fait sociologique qui ne peut être nié, alors que les églises se vident et que la quête spirituelle progresse comme jamais. Mais en plus de la perte des traditions, il y a aussi évidemment d'autres facteurs pour expliquer ce changement immense.

matiques aptes à rassembler et dynamiser de nombreux disciples et dont l'enseignement ne paraît pas à la hauteur de ce qu'elles ont vécu et fait vivre. La mystique mariste apparaît donc inachevée : bien présente, mais n'ayant pas les moyens d'expression nécessaires pour se faire reconnaître comme telle. L'une des raisons de cette insuffisance vient de l'esprit « panascétique » de l'époque dont nous allons parler maintenant. »²³¹

Devant une Province vieillissante, on peut se souvenir que traditionnellement on s'attendait à ce que les Frères anciens (et pas seulement eux) supportent le travail de la mission par leur prière et l'intérêt qu'ils portent au travail de leurs confrères. Cette idée est enchâssée dans le numéro 53 des *Constitutions* : « Par la prière et par l'offrande de ses infirmités, il exerce un apostolat efficace. »²³² Il se pourrait que des Frères, encouragés par cette affirmation, se sentent moins affectés par la situation présente et par leur milieu puisqu'ils se sentent valorisés et utiles.

Il serait néfaste d'ignorer le besoin et la contribution de notre vie spirituelle, peu importe notre âge. Pour bien concevoir la vie spirituelle et mystique de Marcellin, nous pouvons nous tourner avec confiance vers le F. Basilio Rueda, qui, en tant que défenseur passionné de Marcellin, a écrit au début de son mandat de Supérieur général :

« Voici un autre des points-clés sur lequel notre Fondateur nous inviterait aujourd'hui à faire un effort. Nous connaissons bien la profondeur de sa vie intérieure dans son double aspect : l'aspect théologique et l'aspect ascétique ou moral. Tout le monde connaît aussi la manifestation de cette vitalité intérieure dans le zèle intrépide, la charité ardente envers tous, envers tout besoin, surtout moral et

²³¹ André Lanfrey, *Essai sur les origines de la spiritualité mariste*, p. 9. L'original a été publié par la Maison générale des Frères Maristes à Rome (2001) et traduit par le F. Jeffrey Crowe.

²³² *Constitutions*, n° 53 : « La persévérance du Frère âgé témoigne de la fidélité du Seigneur. Il ne croit pas sa tâche achevée, mais cherche à rendre service autant qu'il le peut et s'intéresse aux Frères en activité. Par la prière et par l'offrande de ses infirmités, il exerce un apostolat efficace. »

dans l'œuvre de son Institut : présent que son cœur a offert à un monde en détresse.

Sa foi robuste, son abandon filial à Dieu, qui, dans son caractère rude, acquiert des nuances de tendresse lorsqu'il s'adresse à Marie, la profondeur de sa constance dans la prière, son sens très vif de la paternité et de la bonté de Dieu, nous montrent le sens théologal de sa vie spirituelle. C'est tout un enseignement : la vie morale et la vie religieuse ne peuvent et ne doivent pas être vécues hors d'un contexte de vie théologique.

C'est un trait typique qui caractérise un saint. Tandis qu'un homme socialement inquiet est très sensibilisé par toutes les misères humaines comme la faim, la pauvreté, la maladie et la douleur, même s'il ne l'est pas autant par la pauvreté morale et religieuse, un saint est un homme très sensible aux premières, mais sa charité et sa douleur deviennent plus actives devant les misères morales et religieuses. C'est normal, puisqu'il porte gravée dans son cœur la hiérarchie des valeurs évangéliques. »²³³

Il se confie dans une entrevue à la revue J.M.V. :

« Quand on écoute attentivement la Parole de Dieu, un dialogue intime se développe. Il engendre le désir brûlant de proclamer par toute sa vie que Dieu est la Vie. On commence à rechercher la volonté de Dieu de manière passionnée dans une communion ecclésiale généreuse. Une fois qu'on a axé sa vie sur l'amour, on ne peut plus revenir en arrière. Celui qui a connu la fascination de l'amour de Dieu sait qu'il ne se possède plus désormais. L'âme ne demande pas, mais elle se donne. Un jour j'ai découvert que Dieu avait rendu son amour tangible dans la personne de son Fils et que Jésus-Christ est le baiser aimant et tendre que le Père nous donne. »

Dans sa *Circulaire sur l'obéissance*, F. Basilio fait cette surprenante assertion : « Nous portons tous en nous-mêmes un grand mystère : Jésus est

²³³ Ibid., *Circulaire sur l'obéissance*.

moi et je suis Jésus. »²³⁴ Après cela, comment pouvons-nous « avoir une tendre affection pour les enfants... à l'exemple de Jésus Christ » à moins que nous le connaissions et soyons unis à lui dans la prière ?

F. Basilio a réalisé que, l'Institut, plein de bonne volonté, se préoccupait trop des moyens d'aider les pauvres et les missions et des moyens d'évangéliser. In constate que « peu à peu, le Christ Jésus est mis à la seconde place et parfois même disparaît, alors qu'en réalité il est la principale raison, la raison sublime pour laquelle nous vivons et mourons. Il est le fondement de notre vocation, de notre fraternité et de notre amitié. Il est notre salut... il est évident que le temps est maintenant venu de faire tous les efforts possibles pour replacer Jésus au centre de nos vies. »²³⁵

Dans notre Province, comme dans d'autres, les Frères pourraient se consoler en réalisant que leurs années de service, de prière et de dévouement forment un trésor d'expérience, de sagesse et de grâce ardemment désiré par les jeunes. Peut-être ne devrions-nous pas nous demander seulement ce que Marcellin ferait à 27 ans (l'événement Montagne), mais ce que Marcellin ferait à 68 ans ? Les Frères Francois, Jean-Baptiste, Sylvestre et Avit pourraient nous informer comme ils l'ont fait dans leurs écrits biographiques. Ils ont partagé avec les Frères plus jeunes tout ce qu'ils savaient et avaient compris, tout ce qu'ils avaient expérimenté et qui ils étaient.

8. LA COMPASSION DE MARCELLIN.

En plus de motivations internes, il y avait évidemment diverses pressions externes qui poussaient Marcellin à agir. Nous sommes familiers avec l'événement bien connu de son abandon de l'école face à la brutalité et l'injustice qu'il avait perçues. C'est Marcellin qui insistait au séminaire disant : « Il nous faut des Frères. » Ce fut son expérience au foyer des Montagne qui lui inspira immédiatement l'idée de fonder la première communauté de La Valla. Ces expériences nous révèlent une disposition interne pour répondre à un appel extérieur. Il n'est pas non plus inhabituel que Marcellin ait été ainsi inspiré considérant ses propres expériences malheureuses : « J'ai toujours senti en

²³⁴ Ibid

²³⁵ Ibid

moi un attrait particulier pour un établissement de Frères ; je me joins bien volontiers à vous et, si vous le jugez à propos, je me chargerai de cette partie. Ma première éducation a été manquée ; je serais heureux de contribuer à procurer aux autres des avantages dont j'ai été privé moi-même. » Au moment de son ordination, plusieurs congrégations de Frères ont été fondées en France et ailleurs. Marcellin n'ignorait pas ces congrégations.²³⁶

F. Seán Sammon écrit :

*« Au début du 19e siècle, l'Église de France faisait face à une crise d'innovation, pas tellement différente de la nôtre. Le monde dans lequel elle se trouvait avait changé rapidement et de façon décisive, et la réponse de l'Église à ce bouleversement devait être créatrice et débrouillarde. Ce sont des gens comme notre Fondateur qui finalement entreprendront la tâche de lui donner son nouveau visage. »*²³⁷

Nos documents parlent souvent du besoin d'instruction et d'éducation religieuse en France au temps de Marcellin.

Dans un prospectus écrit en 1824, à l'Hermitage, on décrit la situation ainsi :

« L'instruction chrétienne est aujourd'hui entièrement négligée dans les campagnes, ou remplacée par une instruction antichrétienne (...) Pour remédier à un mal si grand

²³⁶ Congrégations de Frères contemporaines de Marcellin : les Frères de Saint-Gabriel, fondés par le Bienheureux Grignon de Montfort et M. Deshayes, en 1795 et 1821 ; les Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel, fondés par J.-M. de Lamennais, en 1816 ; les Frères de la Doctrine Chrétienne, fondés par le Père Fréchal, en 1817 ; les Petits Frères de Marie (Maristes), fondés par le Père Champagnat, en 1817 ; les Frères du Sacré-Cœur, fondés par le Père Coindre, en 1821 ; les Frères de la Société de Marie, fondés par le Père Chaminade, en 1817 ; les Frères de la Sainte Famille, fondés par Frère Gabriel Taborin, en 1821 ; les Frères de la Croix de Jésus, fondés par le Père Bochard, en 1824 ; les Clercs de Saint-Viateur, fondés par le Père Querbes, en 1829 ; la Congrégation de la Sainte Croix, fondée par M. Moreau et M. Dujarié, en 1835 ; la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, fondée par le Père Liebermann, en 1841 ; les Frères de-la-Merci, fondés par M. Delamare, en 1842 ; Les Frères Chrétiens d'Irlande, fondés par le Père Ignatius Rice, en 1805. Par leur travail et leurs règles, tous ces instituts présentent une similarité frappante avec les méthodes et les buts des Frères des Écoles Chrétiennes fondés par saint Jean-Baptiste de la Salle.

²³⁷ F. Seán Sammon, *Une révolution du cœur*, p. 45-46.

et chasser des campagnes peu fortunées ces pédagogues impies, (...) [le Père Champagnat a fondé un groupe de] pieux instituteurs dévoués à Marie sous le nom de petits frères ignorantins, qui vont deux par deux même dans les pays pauvres où les frères des Écoles Chrétiennes ne peuvent pas aller faute de moyens. »²³⁸

Dans les *Origines Maristes* on lit aussi cette contribution du F. Laurent :

« En 1818, Monsieur Champagnat, prêtre, étant vicaire à La Valla, fut très affligé de voir l'ignorance qui régnait dans cette paroisse, surtout parmi les jeunes gens. Il trouva plusieurs enfants âgés de 10 à 12 ans qui ne savaient pas pourquoi ils étaient sur terre, qui ne savaient même pas s'il y avait un Dieu, qu'il résolut de former une société de jeunes gens... » pour les aider.²³⁹

Au chapitre 35 d'*Avis, Leçons, Sentences*, on expose et développe les principes d'éducation suivants :

« Donner l'éducation à un enfant, c'est éclairer son intelligence et lui faire connaître la Religion ; c'est redresser ses mauvaises inclinations ; c'est former son cœur et développer toutes ses bonnes dispositions ; c'est former sa conscience ; c'est le former à la piété, c'est-à-dire lui faire comprendre le besoin, la nécessité et les avantages de la prière. Faire œuvre d'éducation, c'est former sa volonté, c'est lui apprendre à obéir ; c'est aussi former son jugement ; c'est encore former et polir son caractère. Eduquer un enfant, c'est exercer sur lui une continuelle vigilance. Faire l'éducation d'un enfant, c'est lui inspirer l'amour du travail ; c'est lui donner les connaissances qui lui seront nécessaires dans sa position et sa condition. C'est aussi s'occuper de son développement physique, aussi bien que de sa culture intellectuelle, morale et religieuse.

²³⁸ CM n° 13, juillet 1998, p. 5-6.

²³⁹ O.M., 756.

Enfin, faire l'éducation d'un enfant, c'est lui donner les moyens d'acquérir toute la perfection de son être, c'est faire de cet enfant un homme complet. »²⁴⁰

Bien qu'il ait été affectueux et bienveillant pour les Frères et les enfants, Marcellin ne tolérait pas le laissez-faire dans l'accompagnement et l'instruction. La première Règle, celle de 1837, développe les idées du prospectus déjà mentionné. Son premier article stipule :

« [1] L'ordre conduit à Dieu, dit saint Augustin, et la perfection d'un Religieux dépend de sa fidélité à suivre inviolablement une Règle de vie. Sans elle il perd beaucoup de temps, et ne fait rien de bien; au lieu qu'en l'observant exactement tous les jours, il fait une espèce de pénitence comme imperceptible, mais très méritoire aux yeux de Dieu. "Qui Regulae vivit, Deo vivit". Celui qui vit selon une Règle, vit selon Dieu. »²⁴¹

Discipline et présence sont devenues les mots d'ordre de la méthode de Marcellin, mais c'était une discipline paternelle et une présence affable. Il est intéressant de noter qu'au chapitre 5 (*Dans un style mariste distinctif*) du document *La mission éducative mariste, un projet pour aujourd'hui*, on énumère cinq principes. La *présence* vient en premier, puis il y a la simplicité, l'esprit de famille, l'amour du travail et à la manière de Marie.²⁴²

Une lettre du F. Pierre-Marie à un Père Mariste, datée du 5 décembre 1840, et donc très proche de Marcellin dans le temps montre comment un Frère avait assimilé les idéaux éducatifs de Champagnat mentionnés plus hauts par F. Jean-Baptiste. Ce Frère écrit :

« Je suppose deux Frères faisant la classe à des enfants très pénibles. Le premier croit faire beaucoup par lui-même, fait grand bruit dans sa classe... Le deuxième, au contraire, traite ses enfants avec bonté, amour et encouragement. Il sait que l'homme a besoin d'être encouragé, à plus forte raison les enfants. »

²⁴⁰ Ibid. p. 301

²⁴¹ Règle de 1837, n° 1

²⁴² *La mission éducative mariste*, n° 97 à 123.

Ce texte reflète probablement la manière de penser de Marcellin, car ce Frère en question venait de participer à une causerie sur l'éducation, le 19 février 1840, selon les instructions de Champagnat dans sa Circulaire du 10 janvier.²⁴³

Ce dernier point a été développé pour l'enseignant moderne par le F. Michael Green dans un article intitulé *Une nouvelle approche de l'enseignement*. Il écrit :

« L'originalité de Marcellin ne résidait pas d'abord dans sa pédagogie. Les méthodes ou les programmes d'enseignement ne formaient pas son point de départ. Ce n'est pas dans ces domaines qu'il offrait une vision distincte. Sa contribution originale était dans le style de relation qu'il encourageait entre l'enseignant et l'élève. Une relation basée sur l'amour et exprimée par ce que Marcellin appelait l'esprit de famille. Marcellin semble s'être inspiré de deux textes très riches de l'Apôtre Paul (1 Co 13, 1-9; Col 3, 12-17) pour offrir une approche pratique et riche pour l'enseignement des jeunes. Comme le Fondateur, les éducateurs maristes modernes relèvent le défi d'aimer leurs élèves et ont le désir d'établir une relation de sœurs ou frères aînés. C'est seulement avec cette disposition qu'ils peuvent rechercher et évaluer les approches pédagogiques qui sont les meilleures et les plus adéquates. » L'auteur continue en mentionnant les sept piliers de la pédagogie mariste : (1) Présence et bon exemple, (2) Relation enseignant-élève favorable à un enseignement et à un apprentissage libres, ouverts et résolus, (3) Les éducateurs maristes choisissent instinctivement la simplicité, (4) Un empressement pour trouver constamment de nouvelles méthodes plus efficaces, (5) Une reconnaissance de l'art d'enseigner, (6) La confiance dans les jeunes qui nourrit l'estime de soi et la confiance en soi, (7) Une pratique pédagogique mariste basée sur la permanence de la présence de Dieu – une disposition mariale – simplicité, compassion, ouverture, confiance et optimisme. »²⁴⁴

²⁴³ FF. Aureliano Brambila et Edward Clisby, *Marist Spiritual Heritage; Champagnat through His Correspondence*, Patrimony Course, 2008, Rome, Italy.

²⁴⁴ F. Michael Green, fms, *As Marcellin Would Have Us Teach - Foundations of a Pedagogy for Marist Educators*.

« Frère François et les premiers Frères ont poursuivi l'oeuvre de Marcellin avec enthousiasme. Avec le même esprit de foi et de zèle apostolique, leurs successeurs, l'ont étendue aux cinq continents. Comme éducateurs maristes aujourd'hui, nous partageons et poursuivons le projet de Marcellin : changer la vie des jeunes, surtout les jeunes défavorisés, en leur offrant une éducation intégrale, à la fois humaine et spirituelle, fondée sur l'amour personnel pour chacun d'eux. »²⁴⁵

9. PARTAGER LE CHARISME DE MARCELLIN

Au début et surtout dans les années après la mort du Fondateur, on a assisté à une croissance exponentielle de l'Institut. Il y avait évidemment une vague d'enthousiasme et de résolution qui a attiré de nombreux candidats en peu de temps. Par contre, pour les Frères de notre temps, depuis Vatican II, la tendance s'est inversée. Si la confiance servait de baromètre pour jauger de la vitalité et de la confiance de l'Institut, plusieurs membres seraient déçus et préoccupés. Pourtant les besoins de la mission et de l'évangélisation demeurent aussi grands qu'au temps de Marcellin.

C'est un peu désespérant de lire dans la Circulaire *Faire connaître et aimer Jésus* que : « Actuellement, dans le monde, il y a près de 200 millions d'enfants qui sont exclus des rudiments d'éducation et 800 millions d'adultes qui sont illettrés. »²⁴⁶ Dans de telles circonstances, nous pouvons être à la fois confortés et interpellés lorsque nous lisons :

*« Aujourd'hui, beaucoup d'Instituts, souvent en raison de situations nouvelles, sont parvenus à la conviction que leur charisme peut être partagé avec les laïcs, qui, par conséquent, sont invités à participer de façon plus intense à la spiritualité et à la mission de l'Institut lui-même. On peut dire qu'un nouveau chapitre, riche d'espérance, s'ouvre dans l'histoire des relations entre les personnes consacrées et le laïcat. »*²⁴⁷

²⁴⁵ *La mission éducative mariste*, n° 30.

²⁴⁶ F. Seán Sammon, *Faire connaître et aimer Jésus*, p. 16.

²⁴⁷ *Vita Consecrata*, n° 54.

On peut se demander si les Frères apportent aussi à d'autres organisations (par ex. aux services sociaux catholiques ou séculiers) la richesse et l'expérience du charisme mariste. F. Basilio Rueda, par exemple, a travaillé pour *Le mouvement du monde meilleur* pendant sept ans. Bien que ce mouvement n'ait eu qu'une association indirecte avec des œuvres de l'Institut, il a exercé une influence profonde sur le leadership du F. Basilio comme Supérieur général. Ne faut-il tenir compte que des initiatives que nous avons suscitées et sur lesquelles nous exerçons pouvoir et contrôle ?

Dans un article intitulé *La place des laïcs dans l'expérience du charisme mariste*, F. Pau Fornells a écrit : « La promesse historique de fonder la Société de Marie, faite à Fourvière un 16 juillet, incluait également le projet d'un tiers-ordre mariste (une branche de laïcs). Le premier groupe fut formé à Lyon, en 1832, par le Père Pompallier. Dès le début de l'Institut, il y a eu de nombreux bienfaiteurs et sympathisants laïcs pour partager notre spiritualité et notre mission. »

Dès le début du 20^e siècle, l'Institut a incorporé des membres affiliés. Les associations d'anciens élèves (les amicales) remontent à 1865. Ces groupes d'adultes travaillaient à maintenir l'esprit religieux que les Frères leur avaient transmis. Plusieurs associations provinciales, nationales et continentales ont été fondées, ainsi que l'Union mondiale des anciens élèves. Depuis les années cinquante, davantage d'enseignants laïcs partagent notre travail et notre mission. Dans les années soixante-dix, à la lumière de Vatican II, les frères ont commencé à réaliser l'immense courant d'évangélisation qui pourrait venir de laïcs généreux s'ils étaient engagés par l'idéal proposé par Marcellin Champagnat. Il y avait également les associations de parents d'élèves. En 1985, le 18^e Chapitre général a adopté l'article 164.4 des *Constitutions* qui parlait de la création du Mouvement Champagnat de la Famille Mariste. Pour la première fois, en 1993, des laïcs ont participé à un Chapitre général. En 1998, le document *La mission éducative mariste – un projet pour aujourd'hui* s'adressait à la fois aux frères et aux laïcs qui étaient impliqués dans les œuvres des Frères Maristes. Plus tôt, le livre *L'éducateur mariste*, écrit par F. Gregory Ryan et utilisé dans certaines Provinces par les frères et les laïcs, avait été apprécié pour son approche méthodique.

La canonisation de Marcellin Champagnat, le 18 avril 1999, en a fait un saint pour tous, avec son charisme pour toute l'Église. En 2001, 17 laïcs ont participé au 20^e Chapitre général. En 2003, le Conseil général a créé la Com-

mission du Laïcat de l'Administration générale. Celle-ci est devenue le Bureau des Laïcs en 2006. En 2004, l'Assemblée internationale de la mission mariste était convoquée. Elle a eu lieu à Mendès, Brésil, en septembre 2007. En 2006, un comité international a été mis sur pied pour rédiger le document *La vocation du laïc mariste*. Le document *L'Eau du Rocher* paraissait en 2007 et s'adressait à la fois aux frères et aux laïcs.

Toutes les façons de partager le charisme de Marcellin aujourd'hui permettent à sa *tendre affection* pour les jeunes de devenir une *grâce salvatrice* pour le monde.

Option pour les pauvres dans la Province Mariste du Nigeria

Fr. Benjamin UMOH, FMS
Province du Nigeria

Parmi les nombreuses options et appels dans le monde d'aujourd'hui, l'option pour les pauvres n'est pas seulement un souci pour l'Église mais fondamentale pour sa vie et sa mission.

Pour nous Frères Maristes, l'option pour les pauvres a une longue tradition depuis le Fondateur, St Marcellin Champagnat. L'histoire de la spiritualité des Frères est celle d'une « passion et d'une compassion, passion pour Dieu et compassion pour les personnes ». Dans la lettre à la reine Marie Amélie, en mai 1835, le Père Champagnat écrivait : « *Ce que je vis de mes yeux dans cette nouvelle position, touchant l'éducation des jeunes gens, me rappela les difficultés que j'avais moi-même éprouvées à leur âge, faute d'instituteurs. Je me hâtais donc de mettre à exécution le projet que j'avais de former une association de frères instituteurs pour les communes rurales dont la pénurie d'un très grand nombre ne permet pas d'avoir des frères des Écoles Chrétiennes ...* ».

Au cœur de cette lettre se trouve le souci des pauvres et des défavorisés de la société de l'époque. Ce que Champagnat a vu de ses propres yeux, c'étaient les peines, les souffrances, la misère et l'ignorance provoquées par la pauvreté et le vide spirituel. Le jeune Montagne aux Palais, mourait sans aucune connaissance de Dieu, de la religion et de la vie après la mort. Combien de jeunes partageaient le même sort que Montagne ? C'était une réalité avec laquelle vivait Champagnat et peut-être, pour lui, elle a été un « point de non retour » dans sa détermination de fonder une branche de Frères enseignants à La Valla en 1817 et ensuite l'installation des Frères à l'Hermitage en 1825.

L'option pour les pauvres est une façon de voir le monde, les gens et ceux qui nous entourent à travers les yeux des pauvres, en vivant et travaillant avec eux en solidarité, avec respect et amour. Cela devrait conduire à un total engagement pour la justice avec et au nom de ceux qui vivent les souffrances de la pauvreté et de la marginalisation.

Les Frères Maristes au Nigeria, en réponse aux appels de l'Église et par fidélité au charisme du fondateur, St Marcellin Champagnat, ont pris une option pour les pauvres dans leurs secteurs respectifs d'apostolat, par l'éducation des jeunes dans leurs écoles et le soin des personnes physiquement éprouvées.

ENSEIGNEMENT SOCIAL DE L'ÉGLISE

L'Église Catholique a une longue tradition d'enseignement social, surtout en ce qui concerne les pauvres. L'option pour les pauvres, entre autres thèmes présentés dans l'Enseignement social de l'Église, prend racine dans les enseignements de Jésus Christ et des apôtres. L'option pour les pauvres fait partie intégrante des enseignements de l'Église. C'est un principe basé sur la dignité divine de la personne humaine, créée à l'image et à la ressemblance de son Créateur (Gn 1, 26-27).

Fidèle à ce principe, l'Église centre son attention sur ceux dont la dignité est bafouée, maltraitée, ignorée ou en danger en raison des systèmes socio-économiques dépravés et corrompus dans la communauté humaine.

L'option pour les pauvres fait partie intégrante de la justice sociale. On retrouve l'idée de justice sociale chez Luigi Taparelli, SJ, dans les années 40. Dans ce journal « Citoyenneté Catholique », il met en lumière le capitalisme et le socialisme qui sapent l'unité de la société. Il se sentait concerné par les problèmes nés de la révolution industrielle. Ses écrits ont pu influencer l'encyclique du Pape Léon XIII « Rerum Novarum » en 1891 – sur la condition des travailleurs. Léon XIII posait les fondements de ce que nous avons aujourd'hui comme enseignement social catholique. L'Encyclique évoque la condition des travailleurs pauvres des villes, et les effets pervers du capitalisme effréné. Le Pape dénonce l'instabilité sociale et les conflits du travail qui ont surgi à l'aube de la révolution industrielle. Il insiste sur le rôle de l'État pour promouvoir la justice par la protection des droits du travail. L'Égli-

se doit dénoncer le mal qui prévaut dans le capitalisme excessif et enseigne les principes sociaux propres à assurer l'harmonie entre les travailleurs et les employeurs.

La Pape demande :

« Que le patron et l'ouvrier fassent donc tant et de telles conventions qu'il leur plaira, qu'ils tombent d'accord notamment sur le chiffre du salaire. Au-dessus de leur libre volonté, il est une loi de justice naturelle plus élevée et plus ancienne, à savoir que le salaire ne doit pas être insuffisant à faire subsister l'ouvrier sobre et honnête. Si, contraint par la nécessité ou poussé par la crainte d'un mal plus grand, l'ouvrier accepte des conditions dures, que d'ailleurs il ne peut refuser parce qu'elles lui sont imposées par le patron ou par celui qui fait l'offre du travail, il subit une violence contre laquelle la justice proteste. Mais dans ces cas et autres analogues, comme en ce qui concerne la journée de travail et les soins de la santé des ouvriers dans les usines, les pouvoirs publics pourraient intervenir inopportunément, vu surtout la variété des circonstances des temps et des lieux. Il sera donc préférable d'en réserver en principe la solution aux corporations ou syndicats dont Nous parlerons plus loin, ou de recourir à quelque autre moyen de sauvegarder les intérêts des ouvriers et d'en appeler même, en cas de besoin, à la protection et à l'appui de l'Etat. »²⁴⁸

Cela traduit l'exceptionnelle perception du Pape et son souci des travailleurs qui étaient souvent victimes d'exploitation, avec de petits salaires et sans ressources raisonnables. Les travailleurs n'avaient aucun espoir d'être libérés de ce cercle vicieux de pauvreté. Le Message de Léon XIII est donc un message d'esérance et de libération encore valable aujourd'hui.

Quarante ans plus tard, le 15 mai 1931, le Pape Pie XI a donné une encyclique, « Quadragesimo Anno », sur la reconstruction de l'ordre social. Il écrit :

²⁴⁸ Léon XIII « Rerum Novarum » (Sur la condition des travailleurs) n°45. 189. 1891

*« Il faut laisser une juste liberté d'action aux citoyens et aux familles à condition que le bien commun soit toujours préservé et que personne ne subisse de préjudices. C'est aux gouvernants qu'incombe la défense de la communauté et de ses membres, mais dans la protection des droits des particuliers, il devra veiller surtout sur les faibles et les pauvres. Car si les gens riches, protégés par leurs propres ressources, ont moins besoin de protection publique, la classe pauvre au contraire, qui n'a pas les moyens de se protéger, compte surtout sur la protection de l'État. Celui-ci devra donc entourer les salariés, dont beaucoup font partie des classes nécessiteuses, de soins particuliers et de prévoyance ».*²⁴⁹

Le Pape est très préoccupé par le bien commun à préserver et le rôle du gouvernement de protéger le pauvre d'une exploitation excessive. Plus loin, dans cette encyclique, le Pape condamne les effets de l'avidité qui a concentré le pouvoir d'exploitation sur le pouvoir économique et politique. Il propose que l'organisation sociale soit basée sur le principe de subsidiarité, c'est-à-dire le droit des individus et des groupes sociaux de prendre leurs propres décisions et d'accomplir ce qu'ils décident par leur propre initiative et créativité. L'encyclique insiste sur l'obligation de l'État d'intervenir dans les conflits du travail entre l'employé et l'employeur, et de s'assurer que les droits des travailleurs sont sauvegardés.

Pendant le deuxième Concile du Vatican, convoqué et présidé par le Pape Jean XXIII et ensuite par le Pape Paul VI entre 1962 et 1965, l'un des documents majeurs a été « Gaudium et Spes » (Joie et espérance). Ce document réaffirme la dignité de la personne humaine et insiste sur la solidarité de l'Église avec les pauvres. Il redéfinit l'engagement de l'Église d'être en solidarité avec les pauvres et ceux qui souffrent. C'est le vrai sens de l'Église dans le monde moderne. Ce paragraphe d'ouverture affirme :

« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses

²⁴⁹ Pie XI « Quadragesimo Anno » (Sur la reconstruction de l'ordre social) n°25 , 1931

et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur coeur. Leur communauté, en effet, s'édifie avec des hommes, rassemblés dans le Christ, conduits par l'Esprit-Saint dans leur marche vers le Royaume du Père, et porteurs d'un message de salut qu'il leur faut proposer à tous. La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire. »²⁵⁰

Ce document met l'accent sur la situation de la personne humaine dans le monde et la mission de l'Église de travailler avec les pauvres et de restaurer l'espérance d'une meilleure existence, d'une meilleure harmonie, d'une meilleure destinée.

Le Pape Paul VI dans son encyclique « *Populorum Progressio* » met l'accent sur le développement de la personne humaine et condamne sévèrement la situation qui provoque la pauvreté croissante et l'inégalité :

« Les disparités économiques, sociales et culturelles trop grandes entre peuples provoquent tensions et discordes, et mettent la paix en péril. Comme Nous le disions aux Pères conciliaires au retour de notre voyage de paix à l'ONU : « La condition des populations en voie de développement doit être l'objet de notre considération, disons mieux, notre charité pour les pauvres qui sont dans le monde — et ils sont légion - doit devenir plus attentive, plus active, plus généreuse. »²⁵¹

Ici, le Pape reconnaît le peuple immense des pauvres qui souffrent dans diverses situations et religions du monde, et il attire l'attention sur la solidarité des gens et sur leur générosité pour les libérer.

L'encyclique « *Sollicitudo Socialis* » du Pape Jean Paul II, met l'accent sur la solidarité envers les pauvres :

²⁵⁰ Gaudium et Spes, N°1, 1965

²⁵¹ Paul VI, « *Populorum Progressio* » sur l'ze développement des peuples n° 64, 1967

« La pratique de la solidarité à l'intérieur de toute société est pleinement valable lorsque ses membres se reconnaissent les uns les autres comme des personnes. Ceux qui ont plus de poids, disposant d'une part plus grande de biens et de services communs, devraient se sentir responsables des plus faibles et être prêts à partager avec eux ce qu'ils possèdent. De leur côté, les plus faibles, dans la même ligne de la solidarité, ne devraient pas adopter une attitude purement passive ou destructrice du tissu social, mais, tout en défendant leurs droits légitimes, faire ce qui leur revient pour le bien de tous. Les groupes intermédiaires, à leur tour, ne devraient pas insister avec égoïsme sur leurs intérêts particuliers, mais respecter les intérêts des autres. »²⁵²

Le besoin d'interdépendance entre les pauvres et les privilégiés de la société est essentiel. Les riches sont appelés à vivre en solidarité avec les pauvres alors que les pauvres doivent s'engager à rechercher des solutions appropriées à leurs situations.

D'autres documents et d'autres encycliques sont des outils importants quand nous parlons de « l'option pour les pauvres », comme « Octogesima Adveniens ». Ce document appelle les Églises locales à répondre aux situations injustes d'oppression et de souffrances en exigeant la justice. « Evangelii Nunciandi » présente l'Évangile comme un moyen de libération et un outil de lutte contre les structures d'oppression. « Laborem Exercens » insiste sur les droits du travail et appelle à combattre pour que la justice soit appliquée sur les lieux de travail.

Les Conférences des Évêques comme celle d'Amérique Latine à Medellín, Colombie, 1968 ; la Conférence d'Amérique Latine de Puebla, Mexique, en 1979 ; la Conférence Catholique des Évêques US en 1986 et la Conférence des Évêques africains, ont insisté sur l'option pour les pauvres et ont également invité l'Église à être en solidarité avec eux, avec les sans voix et les sans défense de la société.

Il y a eu aussi des personnalités dans l'histoire de l'Église qui ont fait de l'option pour les pauvres le centre de leur quête de Dieu. Marcellin Champagnat

²⁵² Jean Paul II, « Sollicitudo Socialis » sur les problèmes sociaux n° 39, 1987

a fondé la Congrégation des Frères Maristes des Écoles spécialement pour l'éducation chrétienne des jeunes et des marginalisés. Don Bosco et les Salésiens ont choisi de travailler spécialement pour les jeunes les plus nécessiteux. Vincent de Paul (Vincentiens) se consacre aussi aux pauvres. Jean-Baptiste de la Salle a été pionnier de l'éducation des gens simples. Mère Teresa de Calcutta a vécu, partagé avec les pauvres et elle est morte pour les pauvres en Inde.

Ces hommes et ces femmes ont opté pour les pauvres et contribué de façon importante au soulagement des souffrances et de la pauvreté, mais il reste beaucoup à faire à notre époque surtout pour contrer les structures économiques qui sont causes du maintien de la pauvreté et de l'injustice.

L'INSTITUT DES FRÈRES MARISTES ET LES PAUVRES

Marcellin est né en 1789, à une époque de l'histoire de France où l'Église était menacée par la Révolution Française et ses excès. Une époque où l'Assemblée Nationale Française avait confisqué les propriétés de l'Église ; les évêques avaient perdu le contrôle de l'éducation des jeunes. C'était une époque d'atteinte croissante à la dignité de la personne humaine, une époque critique de l'histoire de France.

Son père, Jean-Baptiste Champagnat, était assez cultivé et avait accédé aux responsabilités d'un service public. Marcellin avait peu de goût pour l'étude. Quand se fit sentir le besoin de recruter des jeunes pour la vocation sacerdotale, il décida d'aller au petit séminaire. Son beau-frère Benoît Arnaud l'avait estimé inapte à faire des études.

Avec beaucoup de difficultés et de nombreux défis à affronter, Marcellin fit ses études au séminaire grâce à un travail acharné et à la prière et, en 1816, il est ordonné prêtre et envoyé comme vicaire à La Valla. L'expérience d'une visite au jeune « Montagne »²⁵³ qui était mourant, ne savait rien de la religion ni de la vie après la mort, ni de Dieu, fut le catalyseur qui le poussa à fonder les Frères qui enseigneraient le catéchisme et travailleraient à l'éducation des jeunes des campagnes.

²⁵³ La mort du jeune Montagne qui était âgé de 17 ans, a eu lieu au Hameau des Palais, dans les montagnes du Bessat. Voir annexe.

Marcellin est touché par la lamentable situation de beaucoup de jeunes des campagnes. Cette expérience, son ouverture aux événements et aux gens l'ont sensibilisé aux besoins du temps, surtout à l'ignorance religieuse et aux situations de pauvreté où ils se trouvent. C'est cette attitude qui l'a porté à fonder notre Institut pour l'éducation chrétienne des jeunes des campagnes.²⁵⁴

Le Prospectus de 1824 exprimait les sentiments et les attitudes de Champagnat dans sa manière de vivre avec les pauvres; l'enseignement pour les enfants en général et en particulier les orphelins pauvres, voilà le but de notre fondation. Il avait dit : « *Dès que nous aurons fini la Maison de l'Hermitage et si nos moyens nous permettent d'améliorer notre approvisionnement en eau, nous prendrons des enfants des maisons de charité et nous leur donnerons l'éducation chrétienne. Ceux qui auront une bonne conduite et seront de bons élèves seront employés chez nous.* »²⁵⁵

L'éducation des jeunes, surtout des pauvres et des orphelins, était centrale pour Marcellin et pour la génération des frères après lui. C'est une mission dont le plan inclut les jeunes de toutes les races, religions et situations sociales.

De nombreux articles des Constitutions ont été uniquement consacrés à la mission pour les pauvres. Les Frères dans leur mission manifestent solidarité et amour surtout pour ceux qui vivent aux marges de la société. Les Frères travaillent main dans la main avec les pauvres pour les aider à trouver des solutions aux causes profondes de leur pauvreté. L'article 34 des Constitutions nous dit :

*« Guidés par la voix de l'Église et selon notre vocation propre, nous sommes solidaires des pauvres et de leurs causes justes. Nous leur réservons notre préférence, partout où nous sommes et quel que soit notre emploi.... Le souci des pauvres nous pousse à découvrir les causes de leur misère et à nous libérer de tout préjugé ou indifférence à leur égard. »*²⁵⁶

²⁵⁴ Constitutions n°2.

²⁵⁵ Voir le prospectus de 1824 : version A (AFM 132.008. n°10)

²⁵⁶ Constitutions n°34

Vivant en solidarité et en communion avec les pauvres, nous participons à la mission de l'Église et plus largement à la mission salvatrice du Christ. Plus que jamais, beaucoup de jeunes courent le risque d'être détournés de l'Évangile en raison du style pervers de la vie matérialiste. L'appel à prendre l'option des pauvres est donc une priorité pour notre mission et un apostolat essentiel.

Les 19^e et 20^e Chapitres généraux ont montré un souci majeur pour la solidarité avec les pauvres et les moins favorisés de notre société. Le 19^e Chapitre général affirme ceci : « *Ayons l'audace de quitter certaines sécurités pour nous rendre plus proches des petits et des pauvres. Ne craignons pas de rejoindre tous ceux qui sont aux frontières.* »²⁵⁷

A la suite, le 20^e Chapitre général avec sa devise « Choisissons la vie » a lancé cinq appels, l'un d'eux étant une invitation et un encouragement pour les frères de l'Institut :

*« Aller de l'avant ensemble, Frères et Laïcs, de façon résolue et manifeste, en nous rapprochant davantage des enfants et des jeunes plus pauvres et exclus, à travers de nouveaux chemins d'éducation, d'évangélisation et de solidarité. »*²⁵⁸

Le Chapitre a été un aiguillon pour les frères, surtout pour les pousser à trouver par l'éducation, l'évangélisation et la solidarité, de nouveaux chemins d'atteindre les pauvres dans nos Unités administratives respectives. Ce Chapitre a reconnu le fait que la solidarité avec les pauvres est une tâche jamais terminée, très utile et qui confirme les paroles du Christ à Judas : « *les pauvres, vous en aurez toujours avec vous* »²⁵⁹

Nous sommes sérieusement appelés auprès des jeunes et des pauvres sans exclusion parce que nous sommes des ouvriers, pas des maîtres d'œuvres, des apôtres et non des messies. Nous sommes les prophètes d'un nouvel avenir.²⁶⁰

²⁵⁷ Actes du XIX^e Chapitre général, Message n°20, Rome, octobre 1993

²⁵⁸ XX^e Chapitre général, Message n° 31

²⁵⁹ Mt 26, 11

²⁶⁰ Paroles attribuées quelquefois à l'Archevêque Oscar Romero, martyrisé à San Salvador, 1980

LA SOCIÉTÉ NIGÉRIANE ET L'URGENCE POUR LES FRÈRES MARISTES

Le Nigeria est un pays d'Afrique occidentale. C'est le pays le plus peuplé du continent africain, avec environ 140 millions d'habitants selon le recensement de 2006. Ce pays est divisé en trente-six états.²⁶¹ Les Frères Maristes ont leurs communautés et leurs apostolats dans sept de ces états.

Malgré ses ressources (pétrole, étain, columbite, minerai de fer, charbon, calcaire, plomb, zinc, gaz naturel) etc, il existe des situations de pauvreté généralisée, de misère et de maladies. Selon le rapport de l'IFAD, « la situation s'est aggravée depuis les années 90 au point que le pays est maintenant considéré l'un des 20 pays les plus pauvres du monde. Plus de 70% de la population est classée pauvre, avec 35% vivant dans une pauvreté absolue. »²⁶²

Les pauvres dans la société nigériane se situent dans les familles des rues surtout en centres urbains, mendiants, vendeurs de rue, travailleurs occasionnels, prostituées, etc. La liste est longue. Les pauvres ne se réduisent pas à un groupe sans moyens matériels, mais comprend aussi ceux qui souffrent spirituellement et mentalement, bien que ces deux aspects spirituel et mental n'aient pas leur place dans cet exposé.

La majorité des pauvres se trouve dans les zones rurales où il n'y a pas les facilités sociales et où les infrastructures sont limitées ou inexistantes. Ces gens dépendent uniquement de l'agriculture pour vivre. Environ 90% de la nourriture est produite par de petits agriculteurs cultivant de petits lo-

²⁶¹ Les Frères Maristes ont leurs communautés et leurs apostolats à Abuja (FCT, état de Kogi, état d'Enugu, état d'Ebonyi, état d'Anambra, état d'Imo et l'état d'Abia. Voir annexe.

²⁶² Voir le rapport sur la Pauvreté rurale au Nigeria par IFAD 2007. Ifad est un Fonds international pour le développement agricole, agence spécialisée des États-Unis, établie comme institution Internationale financière en 1977 comme l'un des plus grand succès de la Conférence Alimentaire Mondiale 1974. La Conférence a été organisée en réponse aux crises alimentaires du début des années 70 qui ont affecté surtout les pays du Sahel d'Afrique. La Conférence a décidé qu'un Fonds International pour le développement agricole devait être immédiatement créé pour financer les projets de développement agricole et la production des produits alimentaires dans les pays en voie de développement. . L'un des plus importants résultats de la Conférence est d'avoir vu que les causes de l'insécurité alimentaire et de la famine n'étaient pas un manque de nourriture, mais des problèmes structureaux relatifs à la pauvreté et au fait que la majorité des populations pauvres du monde étaient concentrée dans des zones rurales.

pins de terre et dépendant plus de la pluie que des systèmes d'irrigation. Quelques-uns luttent pour trouver un supplément de subsistance par l'agriculture. Une grande proportion de gens pauvres vivent dans des zones rurales et souffrent de malnutrition et d'autres maladies.

Par conséquent, ceux d'entre eux qui ne peuvent supporter les misères de la vie rurale préfèrent émigrer vers les villes. Dans celles-ci, les migrants pauvres sont confrontés à la dure réalité du logement, de la rareté de la nourriture. Pour gagner leur vie, certains s'engagent dans le crime comme les vols à main armée, la prostitution, le militantisme. D'autres finissent mendiants, gardiens de maisons, gardiennage, etc.

Les groupes sévèrement affectés par la pauvreté sont les femmes, les jeunes et les handicapés. Le système social nigérian est encore patriarcal ; quelques privilégiés dirigent l'ensemble du peuple. Et il faut appartenir à ce groupe pour s'assurer les faveurs du gouvernement local. Les jeunes ont un grand dilemme. Ils sont souvent consolés par les aînés qui leur disent de ne pas avoir peur puisque demain ils auront à leur tour le pouvoir. Mais les jeunes se demandent quand demain va arriver. En réalité, demain n'arrivera pas parce que les aînés qui sont au pouvoir sont réticents à s'effacer pour laisser le pouvoir aux jeunes dont le tour est arrivé. Voilà pourquoi la pauvreté dure et n'est pas combattue au Nigeria. Bien des jeunes qui n'aiment pas attendre de voir demain sont toujours considérés comme des menaces pour la société en raison de leurs comportements impies. Le grand nombre des pauvres du Nigeria est le résultat de la corruption (qui semble endémique dans le pays) des gouvernements officiels qui ont détourné et gaspillé les fonds destinés au peuple.

D'autres conséquences de la pauvreté au Nigeria sont la violence résultant des crises religieuses. Des tensions religieuses entre chrétiens et musulmans sont apparues quelquefois en différentes régions du Nigeria et ont conduit à la violence et à des situations qui aggravent la pauvreté et la malnutrition.

Des agitateurs politiques ont incité des militants de groupes religieux et ethniques à exprimer plus librement leurs frustrations et avec une violence toujours plus grande. Des centaines de personnes sont mortes au cours des dix dernières années dans des affrontements entre le gouvernement et les militants.

Dans le delta du Niger où opèrent les industries pétrolières, de nombreux actes de sabotage ont été perpétrés contre les compagnies pétrolières internationales par des militants et des groupes inconnus qui exigent un plus grand partage des ressources pétrolières avec la population du delta. Cela conduit souvent à un affrontement fatal qui touche les pauvres chassés de leurs maisons s'ils ont la chance de n'être pas enlevés ou tués par les milices.

Quelle que soit la manière dont on considère la pauvreté, c'est un « fait malheureux » dans la vie d'un être humain. C'est une violation, une atteinte à la nature humaine. C'est une violation des droits innés de la personne humaine à mener une vie décente et digne. Tant que nous n'adopterons pas le principe de solidarité pour partager les ressources communes du monde, avec ceux qui sont moins favorisés, nous resterons toujours prisonniers de nos consciences qui n'ont pas vraiment réussi à aimer à partir du cœur.

LES FRÈRES MARISTES AU NIGERIA

L'arrivée des Frères Maristes des Écoles au Nigeria a ouvert un page d'espoir aux parias de la société nigériane qui ont cherché et trouvé refuge sous leur protection. Les Frères Maristes sont arrivés au Nigeria en 1949 à l'invitation de l'Évêque catholique du Vicariat d'Owerri, le Rév. Joseph Whelan, CSSp. Ces missionnaires maristes venaient de Grande Bretagne (les frères Conleath James Dolan et Cormac Sheils) et recevaient de l'Évêque la charge d'une école secondaire appelée « Collège Évêque Shanahan », Orlu, État d'Imo, qui venait de démarrer.

Le Collège a commencé en 1950 avec le Frère Conteath comme premier principal. Les Frères ont reçu un excellent soutien des gens d'Orlu, surtout du chef « Igwe » Patrick Acholonu. Par son énorme succès, la popularité du Collège est devenue telle que beaucoup de familles du pays et des alentours venaient y demander l'admission de leurs enfants. Il y a eu plus tard un besoin urgent de Frères pour prendre la direction d'un autre collège, le Collège de l'Immaculée Conception à Enugu, État d'Enugu, qui était auparavant sous la direction des prêtres du Saint Esprit. Le Frère Aloysius Palmer est devenu le premier Directeur de ce Collège en 1955 ; il y avait deux Frères avec lui.

La compétence reconnue de l'administration et de la direction de ces collèges les ont rendus célèbres dans tout le pays en raison de leur réputation, des excellents résultats scolaires, sportifs et du caractère de la formation. Ces frères travaillaient beaucoup pour donner une réelle chance d'éducation à tous ces jeunes du Nigeria.

En 1956, la congrégation indigène de St Pierre Claver, qui avait été fondée en 1954 par l'Évêque Charles Herrey pour un apostolat paroissial²⁴⁶, décida d'entrer en dialogue avec les Frères Maristes en vue d'une fusion des deux congrégations.²⁴⁷ Les négociations terminées, l'Administration à Rome a donné son approbation pour la fusion, et les Frères de St Pierre Claver ont donc été accueillis par les Frères Maristes. Leurs maisons de communauté et leurs autres propriétés sont devenues Maristes.²⁶⁵

La période qui a suivi, de 1957 à 1966, a connu la profession religieuse des premiers Frères nigériens. Ces jeunes gens ont été envoyés plus tard au Collège Évêque Shanahan ou au Collège de l'Immaculée conception pour compléter leur formation secondaire et ensuite en Écosse pour poursuivre leurs études ; d'autres sont allés en Angleterre. C'était une phase préalable à leur futur apostolat de religieux maristes éducateurs.

De 1967 à 1970, le système scolaire et les autres aspects des systèmes nigériens ont été interrompus par le bouleversement politique de la guerre civile. Celle-ci, qui a duré trois ans, a laissé des misères indicibles, pauvreté, chômage, familles dans la rue, et a causé dans le pays la perte de nombreuses vies. L'apostolat scolaire de ces Maristes a été interrompu. Tant de soldats et de civils ont été blessés pendant cette guerre. On peut imaginer les souffrances face à tant de destructions de biens et de vies humaines. L'attention des Frères s'est portée sur les victimes de guerre, sur la pauvreté criante, la misère, la faim et les maladies, bien réelles chez les enfants.

²⁶³ Pour assister les prêtres dans les paroisses et enseigner le catéchisme. Au moment de la fusion, il y avait trois frères profès perpétuels, vingt profès temporaires, trente novices et douze postulants, après douze ans d'existence.

²⁶⁴ La fusion de la congrégation de St Pierre Claver avait été demandée par l'Évêque Whelan du Diocèse d'Owent, en raison probablement du manque de formation des frères et par peur de les voir s'éteindre. Voir annexes pour la lettre de fusion des deux congrégations.

²⁶⁵ Ces communautés étaient des communautés de St Pierre Claver, mais avec la fusion elles sont devenues Maristes. La communauté d'Ihioma à Okpala et la communauté d'Azaraegbelu dans l'État d'Imo, Ihioma, ont été fermées par les Frères.

Ces missionnaires maristes, sans se décourager, ont dû risquer leur vie en installant un camp de réfugiés au service des victimes de la guerre. Ils ont travaillé avec les organisations charitables d'Europe pour apporter des aides matérielles aux personnes concernées. Pour ces Frères pionniers, les victimes de la guerre civile étaient les « Montagnes » d'aujourd'hui. En se mettant au service de ces pauvres gens, ils ont revécu la compassion de Champagnat, redonné vie à son dévouement, à son dur travail, à son engagement, à son esprit de sacrifice.

La guerre civile de janvier 1970 a fait beaucoup de blessés parmi les soldats et les civiles. Le Noviciat des Frères Maristes à Uturu est devenu le refuge où accouraient les gens pour être soulagés et soignés. En raison de l'afflux de gens au noviciat pour y trouver assistance, le Frère Francis McGovern a demandé de l'aide à l'extérieur, et deux agences donatrices ont répondu positivement. L'une d'entre elles est une agence allemande appelée « MISEREOR ». Cette organisation a beaucoup contribué à la naissance de Hopeville qui a doté de matériels des handicapés victimes de la guerre civile.



Le cross des handicapés physiques a été un défi pour les jeunes d'Hopeville à Uturu. Avec eux étaient les Frères Benito Arbués, Luis Sobrado, Joe Muoka et des étudiants du MCA en 1998.

Hopeville a été créé le 17 novembre 1971. La publication de « l'ouverture officielle de Hopeville », Centre de réhabilitation, Uturu, datée du 27 novembre 1971, a rappelé ses objectifs essentiels :

L'un des premiers objectifs de Hopeville est de fournir aux amputés physiques un métier adapté pour leur permettre de gagner leur vie et d'être membres utiles et productifs de la société ; de les sortir des rues où déjà trop de leurs semblables sont devenus ou deviennent mendiants professionnels.

Les Frères se sont donc engagés sur un programme de soutien qui aidera à financer les victimes d'Hopeville. Le programme de soutien envisage un poulailler, un moulin pour le riz, des services de transports, des ateliers de chaussures, de fabrications de sacs etc. Il y a aussi d'autres plans prévus pour la création d'une presse d'imprimerie et d'une tannerie.

Projets à Hopeville



Scierie : gérée par le Frère Michael et M. Adolphus Ade



Poulailler : géré par le Frère Albert. Il compte 7000 volailles.

Ces projets ont connu un grand succès et contribué au financement du Centre d'Hopeville. Ils ont généré de l'emploi pour les résidents d'Uturu puisque beaucoup d'entre eux ont eu du travail avec les Frères qui ont dirigé selon leur compétence.

Il peut être intéressant de noter que tous ces projets ont été conclus l'un après l'autre à la direction du Conseil général. – Rome, début des années 90.

Outre la création de possibilités pour les victimes physiques (victimes de guerre), équipements qui les arment pour la vie, Hopeville a aussi prévu de permettre aux pauvres (enfants et jeunes) d'accéder à l'autonomie afin de réduire le nombre croissant des chômeurs, caractéristiques des pays en situation d'après guerre. Les handicapés d'Hopeville doivent donc être formés pour la fabrication de chaussures, la couture, la confection, les réparations de ma-



De gauche à droite.

Première rang: Fr. Francis, Mlle Jan Grainer

(physiothérapeute), Fr. James.

Deuxième rang: Fr. Austine (Directeur des amputés),

M. J. Ijioma, Frères Aloysius, Barr. Jacob Nwokolo,

Fr. Rufus.

Troisième rang: Fr. Jude, Fr. Albert, et Fr. Michael.



*Moulin pour riz: Frère. Rufus et
M. Linus Onyeador come directeur.*

tériel électronique, etc. Les frères ont aussi créé des travaux en prothèses et service de physiothérapie ; ce secteur a produit des prothèses pour amputés. Le poulailler et le moulin ont aussi beaucoup aidé le Centre d'Hopeville.

Ce Centre est remarquable pour ses services aux pauvres et aux personnes en difficulté. Les handicapés ont été formés gratuitement. Chaque année, un nombre important de personnes a été diplômé à Hopeville, les frères se sont assuré un équipement adapté pour aller faire des expériences de vie et encourager les métiers.

Un autre événement essentiel de l'après guerre a été de prendre la relève du gouvernement dans les écoles de mission. Le Frère Andrew Iwuagwu a écrit « que l'odieuse et infâme asphyxie de l'éducation chrétienne ont empêché les frères d'exercer l'influence normale au Collège Évêque Shanaham et au Collège de L'Immaculée Conception ». La seule école laissée aux frères

a été le Juvénat, ouvert en 1915 pour éduquer les jeunes garçons qui souhaitaient embrasser la vocation de Frère Mariste.

En 1981, Hopeville a connu un changement remarquable. Il fallait créer un secrétariat des études pour les handicapés et les étudiants qui demandent leur admission. Une partie en ruines du moulin est devenue la classe des enfants pauvres et des jeunes en recherche de sens pour leur vie. Les Frères ont consacré du temps, de l'énergie et des ressources pour les éduquer. De ce berceau est né l'actuelle « Institution Académique Mariste » qui dès le début a enregistré des succès dans les domaines académique, sportif et de formation.

Comme le gouvernement ne pouvait diriger la plupart des écoles prises aux missionnaires, il commença à perdre la maîtrise de l'éducation dans le pays. Par conséquent, des personnes privées, des associations et l'Église commencèrent à créer des écoles.

Les Frères Maristes au Nigéria ont pris comme priorité l'apostolat en milieu scolaire, surtout auprès des pauvres et des marginalisés. Toutes les écoles ouvertes par les Frères se situent en milieu rural. C'est un choix délibéré pour garantir aux moins favorisés et aux pauvres la possibilité d'une éducation comme celle des enfants des familles plus aisées. Les écoles secondaires maristes où travaillent les Frères sont au nombre de six :



F. Francis instruit les amputés et d'autres apprentis (fabrication de chaussures - 1971)

Écoles	Fondation	Ville/ État	Objectif
Juvénat des Frères Maristes) MJB	1963	Uturu, État d'Abia	Pour la formation des jeunes désirant être Frères.
Centre Mariste de réhabilitation, Hopeville et Établissement secondaire mariste	1981 1983	Uturu, État d'Abia	Pour l'éducation des jeunes à l'autonomie.
Collège du Christ Roi	1991	Gwagwalada, Abuja (FCT) Propriété du Diocèse.	Pour l'éducation des jeunes à l'autonomie et au leadership.
Collège secondaire mariste	1993	Ezzagu, État d'Ebony	Pour l'éducation des jeunes à l'autonomie.
Collège secondaire mariste	2000	Nteje, État d'Anambra	Pour l'éducation des jeunes à l'autonomie.
Collège mariste du Sacré-Coeur	2003	Ejule, État de Kogi	Pour l'éducation des jeunes à l'autonomie.

Les écoles primaires (quatre) : Maternelle et école Primaire, Uturu, Abia State. Maternelle et école Primaire Ezzagu, Ebony State. Maternelle et école Primaire, Emene, Enugu State. Maternelle et école Primaire, Azaragbelu, Imo State.

Le gouvernement ne donne aucun subside à ces établissements. Au contraire, il demande même à chaque établissement de payer un certain pourcentage de ses revenus. Ces écoles ont été créées pour le service des enfants et des jeunes pauvres dont les familles n'ont pas les moyens de les envoyer dans les établissements secondaires publics.

Le système des écoles secondaires maristes est celui du pensionnat où les enfants passent neuf mois de l'année sous la direction attentive des Frères. Les Frères pratiquent beaucoup la pédagogie de la présence.

Les enfants pauvres sont aussi aidés par le Fonds affecté par la Province à la création de bourses pour les nécessiteux surtout les orphelins. Les dif-

férentes activités de nos écoles maristes sont surtout orientées vers la formation à l'autonomie.

Une autre activité des Frères au Nigeria en solidarité étroite avec les pauvres, se trouve au CENTRE NIKE POUR LES EX- LÉPREUX A EMENE, ÉTAT d'ENUGU.

Ce centre est actuellement un foyer pour les ex-lépreux qui ont été rejetés par leurs familles et leurs communautés respectives. En 1972, John Lakin, un missionnaire philanthrope protestant de Grande Bretagne a décidé de rassembler toutes les victimes de la lèpre pour leur redonner espoir en l'homme et en leur destin. Il a créé ce centre et l'a dirigé jusqu'en 1977 quand il est reparti en Grande Bretagne, confiant la gestion de ce centre aux Frères maristes à qui il faisait toute confiance pour en assurer la viabilité comme celle d'Hopeville. Le nombre de malades dans ce centre est de deux cents, garçons et filles abandonnés et rejetés par leurs familles et par la société. Les Frères travaillent et vivent avec ces lépreux.

Pour assurer l'éducation et l'avenir des enfants nés dans ces famille pauvres, les Frères ont fondé une Maternelle / école primaire. A certains élèves méritants les Frères ont accordé des bourses pour continuer leurs études. D'autres ont été formés dans divers métiers. Beaucoup d'entre eux et leur famille ont pu s'établir correctement. Actuellement, il y a quatorze familles²⁶⁶ qui vivent encore dans le centre. Elles s'occupent de la ferme en échange du soutien des Frères.

Les Frères ont ouvert une porcherie pour aider financièrement le centre. Il y a aussi en dehors de la responsabilité mariste une léproserie allemande et une association de réhabilitation qui aident également le centre.

Les deux principales préoccupations de ce centre sont la difficulté à trouver des financements pour assurer sa viabilité et le réseau de routes environnantes proprement impraticable surtout à la saison des pluies.

Les Frères ont dû faire face à d'**énormes difficultés** pour réaliser leur mission auprès des pauvres et des jeunes du Nigeria :

²⁶⁶ Ces familles comptent huit hommes et onze femmes avec vingt-six enfants

- Difficultés financières : cela représente une menace majeure dans la mission auprès des pauvres. Il faut trouver des ressources du gouvernement ou des associations pour aider à libérer les pauvres. Souvent le gouvernement est très réticent à fournir son soutien ou son aide.
- L'intolérance religieuse : c'est une situation complexe au Nigeria, qui concerne des chrétiens, des musulmans et des croyants traditionnels. Il y a toujours la crainte de perdre des vies partout où il y a une crise religieuse dans le pays, parce que les fanatiques religieux profitent souvent de ces situations pour déchaîner la terreur et la violence sur les « infidèles ». La mission devient alors impossible.
- La barrière culturelle : le pays a la chance d'une présence multiculturelle avec une variété de langues, de philosophies et de croyances. Il faut du temps pour apprendre la culture des gens des secteurs où nous voulons approcher les pauvres, surtout pour dépasser nos enfermements, et la culture des gens nous effraie.
- L'instabilité / la militance politique : Les malheureux actes de sabotage et de violence réalisés au Nigeria par des gangsters et des militants a causé des pertes de vies et de biens, menaçant le gouvernement et la fragile économie du pays. Le delta du Niger est devenu aujourd'hui le refuge des militants. Ces hommes sortent pour harceler les pauvres gens, ruiner les efforts et le travail réalisé avec les pauvres et les jeunes du secteur.

Les Frères rencontrent bien des difficultés dans l'exercice de leur mission auprès des pauvres. Ces difficultés ne découragent jamais leur passion pour se rendre disponibles pour les jeunes, surtout par l'apostolat de l'enseignement où les Frères sont engagés.

RÉFLEXION ET CONCLUSION

Les Frères au Nigeria, dans leur apostolat par l'école, ont un impact dans la vie des pauvres en éradiquant l'ignorance religieuse et intellectuelle des jeunes qui ont l'opportunité d'étudier dans les écoles maristes ou qui ont la chance de les contacter. Il est vrai qu'il faut savoir que les Frères ne peuvent

toucher et éduquer qu'un pourcentage minimum de la population. Sans doute une nouvelle forme de pauvreté s'installe-t-elle progressivement dans la vie des pauvres et des jeunes et si elle n'est pas traitée de toute urgence elle peut devenir une menace sérieuse pour la vie des pauvres qui sont souvent victimes du destin. Cette nouvelle pauvreté est celle de « l'ignorance écologique ». L'écologie ou ce que nous pouvons appeler l'écosystème (environnement biologique) est sérieusement menacée de dégradation. Avec l'essor rapide des industries et des centres urbains considérés comme « un développement », bien des dégâts ont été commis dans l'environnement. Nous continuons à pratiquer la terre brûlée, les pâturages intensifs, l'amoncellement de déchets... etc. Ces pratiques ont pollué les sources et certaines se sont tariées à cause de la déforestation, le sol a été cultivé de manière intensive, épuisé, exploité sans lui laisser le temps de se refaire et cela a conduit à son appauvrissement ; l'atmosphère a été polluée par les émissions de gaz des industries, détruisant la couche d'ozone avec son impact désastreux sur le réchauffement.

Tout en enseignant aux jeunes la religion et la science, il nous faut y ajouter des thèmes sur l'écologie, la gestion de l'environnement et sa conservation. Il faut apprendre aux jeunes, pauvres et riches, à respecter et apprécier l'environnement. Il faut centrer l'attention sur la conservation de l'environnement pour les générations futures, c'est-à-dire créer un développement raisonnable. Il faudrait organiser des ateliers et des séminaires sur ces sujets pour une sensibilisation immédiate et un changement des comportements.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

- Constitutions et Statuts des Frères Maristes des Écoles, Rome 1986, avec les changements adoptés par les Chapitres généraux de 1993 et de 2001.
Bible Bonne Nouvelle avec les livres canoniques Deutéronome.
St Paul, Calcutta, 2004
Paul Sester, « Lettres de Marcellin Champagnat », Rome 1993

Documents des Chapitres généraux

Frères Maristes, XIX^e Chapitre général, Message Solidarité, Rome, 1993.

Frères Maristes, XX^e Chapitre général, Message Solidarité, Rome, 2001

Encycliques / documents d'Église/ Conférences des Évêques

Conférence des Évêques d'Amérique Latine, Actualité et avenir de l'Évangélisation en Amérique Latine.

Jean- Paul II, Sollicitudo rei socialis. Librairie Editrice vaticane, Cité du Vatican, Rome 1987.

Conférence des Évêques d'Amérique latine, Medellín, documents: justice, paix, famille et démographie, pauvreté de l'Église, 1968

<http://law.loyno.edu/~quigley/classjusticepeace.pdf>

Léon XIII 'Rerum Novarum' Rome, 1891

<http://www.papalencyclicals.net/Leo13/113rerum.htm>

Paul VI 'Populorum Progressio'

Pie XI 'Quadragesimo Anno' Librairie Editrice Vaticane, Cité du Vatican Italie 1931

Évêques Catholiques des États Unis, Justice économique pour tous, Lettre pastorale sur l'Enseignement Social et l'économie des États-Unis 1986. http://www.osjspm.org/economic_justice_for_all.aspx.

Concile Vatican II, Constitution pastorale « Gaudium et Spes » Rome, 1965.

Reuves

Iwuagwu, Andrew(FMS) '25 years Silver Jubilee Celebration of Marist Comprehensive Academy' Uturu, 2007

Other sources

IFAD Report 'Rural Poverty in Nigeria' 2007

<http://www.ruralpovertyportal.org/english/regions/africa/nga/index.htm>

Frères Maristes, Province du Nigeria, Rapport du Conseil Provincial, 6^e Chapitre provincial, Jan. 2008.

Le Charisme et la Mission des Frères Maristes en Côte D'Ivoire

Une réflexion personnelle

Fr. Vincent KOUASSI, FMS
Province Méditerranéenne, District d'Afrique de l'Ouest

INTRODUCTION

Un débat auquel j'ai souvent assisté dans certaines de nos communautés, est celui de la mission des Frères Maristes, ou plus précisément, ce que le Frère Mariste est censé faire ou ne pas faire, pour telle ou telle raison. D'un côté, nous avons ceux qui voient le Frère Mariste comme catéchiste et rien de plus. De l'autre, il y a ceux qui estiment qu'on devrait en tant que Frères, élargir nos horizons, notre apostolat et notre mission selon le contexte. "Ecole, école et école », et rien d'autre : voilà, pour d'autres encore, l'essentiel de la mission du Frère Mariste, quitte même à faire fi des activités de la paroisse ou encore de tout ce qui est informel et non-disciplinaire. Ils estiment que la catéchèse, la mission et toute autre forme d'activités apostoliques doivent nécessairement se dérouler à l'école.

Comment, à travers les lettres de Champagnat, et donc ses idées, sa vie et tout ce qu'il nous a laissé comme trésor pour la mission, pouvons-nous justifier nos choix aujourd'hui ? C'est une question déterminante pour qui veut prendre au sérieux notre mission et notre vocation de Frères Maristes aujourd'hui.

Dans sa circulaire du 3 juillet 1851 annonçant la mort du Frère Laurent (Jean Claude Audras)²⁶⁷, le Frère François écrit : « Vous voyez, N.T.C.F., que

²⁶⁷ Frère aîné de Jean-Baptiste Audras (Frère Louis) et troisième à se joindre au groupe du Père Champagnat

nos Anciens s'en vont, ceux que le P. Champagnat a formés et qui avaient plus particulièrement reçu son esprit, l'esprit primitif de la Société [...] Que de fois le cher Frère Laurent est venu nous trouver, depuis que ses infirmités le retenaient à la Maison-Mère, pour nous demander d'aller faire le Catéchisme de village en village en demandant son pain ! »

Ces mots de F. François nous font percevoir ce qu'il appelle lui-même l'esprit primitif de Champagnat. On pourrait même dire qu'il expose quelque chose du charisme originel. C'est pourquoi F. François ne mentionne pas la classe mais plutôt la catéchèse. S'il est vrai qu'à cette période, en France ces deux tâches s'interpénètrent parce qu'on apprend aux enfants à la fois le catéchisme et la lecture, il est clair cependant, que le Frère Laurent n'était pas particulièrement bon enseignant, étant très peu instruit lui-même comme la plupart des premiers Frères Maristes. Et donc, nous sommes en droit de penser que F. François ne parlait que d'instruction religieuse pour ce qui est du F. Laurent.

Ce qui frappe ici c'est l'intention première de Champagnat que le Frère François révèle, tout au moins en partie. Aujourd'hui, en ne se limitant qu'à ces mots, certains Frères on refusé, sans analyse profonde du contexte, la fondation ou construction d'écoles. Ils jugent que ce n'est pas une nécessité pour la mission mariste. Pour eux, Champagnat avait comme intuition primitive de ne former que de 'simples' catéchistes. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, selon eux, Champagnat s'employait chaque fois à décourager toute vocation sacerdotale. Nous avons entre autres exemples celui de Jean Baptiste Audras, (Frère Louis), à qui Champagnat interdit d'étudier le latin qui était synonyme de vocation sacerdotale mais aussi d'enseignement classique ; et la question : « Frère Louis, êtes-vous content, êtes vous heureux dans votre sainte vocation ? »²⁶⁸ garde tout son sens. Cependant l'esprit primitif d'un Institut religieux peut-il faire abstraction de la riche tradition qui se bâtit dans le temps ? Les questions qui vont nous guider dans ce travail sont les suivantes :

L'esprit et le charisme maristes ne se limitent-ils qu'à quelques activités et œuvres spécifiques ? Le Frère Mariste, au départ, ne devrait-il se limiter qu'à la catéchèse ou à l'école ? Quelle est l'influence du contexte social et historique dans le développement du charisme que l'Esprit transmet à Champagnat et à nos premiers Frères ? Comment comprendre et vivre, c'est-à-

²⁶⁸ FURET, Jean Baptiste, *Biographie de quelques Frères qui se sont distingués par leurs vertus et l'amour de leur vocation*, Paris, 1924, p.28.

dire actualiser, ce charisme et cette mission ? Bref, que devons nous, de prime abord, entendre par charisme dans le cadre de cette réflexion ?

Il est important de préciser d'emblée que le charisme prend en compte l'esprit, la spiritualité, la mission et le mode de vie. Je ne m'appesantirai, pour cette réflexion, que sur les deux derniers éléments : la mission et le mode de vie. Par souci de clarté, voici résumés la raison de ce choix et le but de cette réflexion. Il s'agira dans un premier temps :

- de faire ressortir le charisme ou but premier de notre fondateur à travers ses correspondances.
- ensuite de découvrir, toujours à travers les Lettres et d'autres textes maristes, les autres ramifications du charisme traditionnel qui est l'éducation des enfants défavorisés des campagnes. C'est-à-dire les autres œuvres qui ne s'écartent pas du but premier du fondateur.²⁶⁹
- enfin, partant de cette deuxième partie, procéder à une actualisation sur un sujet particulier : l'implantation ou encore l'inculturation du charisme et le problème des vocations en Côte d'Ivoire, pays que nous connaissons.

Ce petit travail de recherche ne fera que poser les jalons pour une recherche plus fournie et élaborée. Nous entendons clarifier en donnant des pistes ou arguments maristes qui permettront d'éviter de commettre l'erreur de rejeter, souvent à tort, certaines formes d'apostolat sous prétexte qu'elles n'étaient pas dans l'intention première de Champagnat.

Par ailleurs, et pour finir, ce travail visera à démontrer que l'inculturation du charisme mariste passe par une prise de conscience, des missionnaires comme des Frères autochtones, de la dialectique de l'inculturation et de son corollaire : la problématique de la vocation.

²⁶⁹ P. Sester, *Lettres*, doc 28, p. 79.

L'INSPIRATION DU CHARISME CHEZ CHAMPAGNAT

De façon traditionnelle et peut-être un peu trop immédiate, c'est la rencontre du jeune Montagne qui est présentée comme ayant inspiré à Champagnat le désir de fonder une branche de la société de Marie qui s'occuperait d'éduquer les enfants de la campagne. Disons plutôt que c'est un événement qui crée le déclic par rapport à un désir que Champagnat avait nourri indépendamment de ses compagnons du séminaire, cofondateurs avec lui de la Société de Marie. L'inspiration de départ, particulièrement de J.C. Colin, qui entrevoyait d'abord un arbre à trois branches (Prêtres, Sœurs et Tiers-Ordre) a peu à peu admis la branche des frères sans pour autant bien reconnaître leur spécificité. Cette incompréhension entre les deux prêtres qui jusque là avaient eu des échanges très courtois se manifeste clairement dans la lettre de J.C. Colin du 22 février 1839 ²⁷⁰ :

« Voilà quatre ou cinq fois que je vous invite, ou que je vous fais solliciter, d'envoyer un Frère à M. Chanut, dans le Diocèse de Bordeaux. Ma demande, si souvent réitérée, vous montre l'importance que j'attache à cet acte d'obéissance que j'attends de vous. Souvenez-vous que Marie, notre Mère, que nous devons prendre pour modèle, après l'ascension de son divin Fils, s'employait toute entière aux besoins des Apôtres ; que c'est là un des premiers buts de la Congrégation des Frères et des Sœurs Maristes à l'égard des prêtres de la Société, afin que ceux-ci, entièrement dégagés des soucis temporels, se livrent plus librement au salut des âmes. Un Frère au service des Prêtres de la Société fait vingt fois plus de bien, à mon avis, que s'il était employé dans une Commune, où, Dieu merci, les moyens d'instruire la jeunesse ne manquent pas aujourd'hui. Mais vous n'avez jamais pu bien comprendre cet ordre et ce but de la Société... »

En fait, pour Champagnat, la raison d'être des Frères est totalement différente de ce que Colin avait en tête. Ce dernier le reconnaîtra plus tard lorsqu'il dira lui-même que cette idée des Frères Maristes enseignants était es-

²⁷⁰ AFM Dossier 43.30 ; abm 183.doc

sentiellement une idée de Champagnat.²⁷¹ Voilà pourquoi, à partir de 1852, après le Chapitre général qui a vu l'élection de F. François comme Supérieur général, on aura deux groupes : les Frères enseignants de Champagnat et les Frères coadjuteurs (Frères de Saint Joseph) selon la pensée et l'inspiration initiale de Colin, c'est-à-dire des Frères au sens traditionnel du terme, qui aident les Pères Maristes dans leur mission en soutenant matériellement la communauté comme cuisiniers, jardiniers, charpentiers, tailleurs, cordonniers entre autres travaux.

Champagnat est donc à l'origine de cette idée merveilleuse d'une branche de Frères enseignants consacrés à Dieu au sein même de la Société de Marie. Le Frère André Lanfrey fait même remonter la vocation de Marcellin à une date antérieure aux années de Séminaire. Selon lui, les deuils de 1803 et 1804²⁷² jouent déjà un rôle de catalyseur dans la vocation de jeune Marcellin :

« On a l'impression, écrit-il, que, dans un premier temps, Marcellin a opté pour le côté actif du modèle paternel mais que la mort du père l'invite à suivre un autre aspect de sa personnalité : celle d'un homme regrettant de n'avoir pas acquis une culture suffisante, sentiment qu'il exprime en prenant ses fonctions de président de l'administration de Marlbès au début de 1798 en regrettant d'avoir des connaissances trop confuses [...] »

Quant il commence ses études en 1804, Marcellin veut-il déjà devenir prêtre ? Il est probablement davantage guidé par le désir de s'instruire et se rendre capable d'instruire les autres car, par son père, il a fait sienne l'une des grandes aspirations du monde rural et a pu comprendre qu'une action individuelle pour y remédier ne suffisait pas [...] En somme la vocation sacerdotale de Marcellin paraît s'être greffée, après un certain temps, sur un projet éducatif antérieur dont J.B. Champagnat, par ses aspirations et sa mort brusque paraît l'inspirateur. »

²⁷¹ Coste, Jean, sm – G. Lessard, sm, *Origines Maristes (1786-1836)* 4 vol., Rome, 1960-1967.

²⁷² Jean-Baptiste (23 ans) meurt le 8 août 1803 et Joseph-Benoît (13 ans) le 20 décembre. Anne-Marie se marie le 8 février 1804. Le père, Jean-Baptiste Champagnat, disparaît brusquement le 12 juin 1804. Ainsi, soit décès soit mariage, la maison est réduite de quatre membres dont trois adultes. Le mariage d'une des filles a grevé le budget de la famille en imposant le paiement d'une dot et les créanciers se précipitent dès la mort du père pour faire valoir leurs droits.

Pour revenir à Jean Baptiste Montagne, ce qui touche et bouleverse le jeune vicaire, c'est moins le niveau d'étude que la pauvreté spirituelle de ce jeune homme de 17 ans. Et c'est pourquoi il passe deux heures à l'instruire parce que les directives du Diocèse étaient assez claires et définies : « Les Prêtres ne doivent pas confesser... ceux qui ignorent les principaux mystères de la foi ».²⁷³ Il n'était pas rare en ce temps-là de voir des situations désespérées comme celle de Montagne. Champagnat le savait très bien et le Père Coste nous le rappelle : « Combien de Jean-Baptiste Montagne vivent au hameau le Palais au-delà du Bessat...²⁷⁴ ». Mais Champagnat reçoit cet événement comme un appel divin qui le pousse à contacter immédiatement Jean-Marie Granjon qui deviendra le premier Frère Mariste.

Donc, à l'origine du charisme il y a une aspiration paternelle mais aussi la souffrance d'un jeune adolescent de la campagne. En vérité, c'est la souffrance, l'ignorance de tous les jeunes gens à qui la vie n'a point fait de cadeaux. Des jeunes gens qui ont soif de connaissance de Dieu, d'amour, de bonheur. Et justement c'est ce que Jean-Marie Granjon, et tous les autres qui se joindront au jeune prêtre, rechercheront, pour eux-mêmes et pour les autres.

NOTRE CHARISME A TRAVERS LES TEXTES

Les lettres de Champagnat, plus que nos documents actuels, reflètent cette intuition de départ, en particulier la lettre adressée au Roi Louis Philippe²⁷⁵, datée du 28 janvier 1834, où il demande l'autorisation légale de la congrégation. Il y raconte lui-même sa vie, ses expériences et surtout son rêve, avec les raisons qui le poussent à fonder une congrégation de Frères. En un mot, il présente le charisme et la mission des Frères Maristes :

« Né dans le canton de St Genêt-Malifaux, département de la Loire je ne parvins à savoir lire et écrire qu'avec des peines infinies faute d'instituteurs capables : je compris dès lors l'urgente nécessité d'une institution qui pût, avec moins de frais, procurer aux enfants des campagnes le

²⁷³ P. Zind, Voyages & Missions, N°144, p. 5.

²⁷⁴ OM, vol.4. p. 220

²⁷⁵ AFM, 113.4; P. Sester, *Lettres*, doc 34, pp. 98-104.

bon enseignement que les Frères des Ecoles Chrétiennes procurent aux pauvres des villes.

Elevé au sacerdoce en 1816 je fus placé en qualité de Vicaire dans une paroisse rurale ; ce que j'y vis de mes yeux me fit encore plus vivement sentir l'importance de mettre, sans délai à exécution le projet que je méditais depuis longtemps. Je commençai donc à former quelques instituteurs. Je leur donnai le nom de Petits Frères de Marie, bien convaincu que ce nom seul attirerait un grand nombre de sujets. Un prompt succès, en peu d'années, a justifié mes conjectures et dépassé mes espérances.»

Bien évidemment, ce qu'il dit avoir vu de ses propres yeux, c'est l'ignorance criante des enfants et des jeunes. Cette lettre de Champagnat justifie encore le fait que son projet avait longtemps été mûri, bien avant l'événement Montagne qui le galvanisera davantage.

Une autre lettre officielle²⁷⁶ l'année suivante, en mai 1835, adressée cette fois à l'épouse de Louis-Philippe, Marie-Amélie, nous montre encore l'idée du fondateur²⁷⁷. Ici encore, en dehors des considérations politiques, c'est ce que Champagnat révèle dans sa lettre concernant notre charisme et notre mission de Frères Maristes qui attire notre attention. Il écrit :

“Elevé au sacerdoce en 1816, je fus envoyé dans une commune du canton de St.Chamond (Loire). Ce que je vis de mes yeux dans cette nouvelle position, touchant l'éducation des jeunes gens, me rappela les difficultés que j'avois moi-même éprouvées à leur âge, faute d'instituteurs. Je me hâtai donc de mettre à exécution le projet que j'avois de former une association de Frères instituteurs pour les communes rurales dont la pénurie d'un très grand nombre ne permet pas d'avoir des Frères des Ecoles Chrétiennes.”

²⁷⁶ AFM, 132.1 pp.47-49; P. Sester, *Lettres*, doc 59, pp. 144-147.

²⁷⁷ Champagnat voudrait que la « Grande Reine » use de son influence pour demander à son époux le Roi l'approbation des statuts de la Congrégation.

Ce que rapporte le F. Jean-Baptiste Furet est aussi assez révélateur de la mission des Frères à Lavalla. Au chapitre XXI de La Vie (2^e partie)²⁷⁸, il relate comment Champagnat et les premiers Frères vécurent le charisme et la mission, se consacrant essentiellement à l'aide des pauvres, des nécessiteux, des malades, des vieillards et des invalides. On se souvient du jeune garçon à qui Champagnat avait demandé qu'on donne sa propre couchette parce qu'il n'y en avait plus pour les nécessiteux. Ce jeune homme, Jean Baptiste Berne, devint plus tard le Frère Nilamon²⁷⁹ qui mourut en 1830.

Un bref regard sur la vie du fondateur avec les premiers Frères nous montre donc que, dès les débuts, notre mission ne se restreint pas à l'école et que l'option préférentielle des pauvres ne s'est jamais limitée à l'instruction. C'est ce qui inspire l'article 85 de nos Constitutions :

« Notre Institut, ouvert à tout apostolat conforme à son charisme de fondation, fait de l'annonce directe de la Parole de Dieu un élément essentiel de sa mission. Engagés dans des institutions scolaires ou dans d'autres structures d'éducation, nous nous dépensons pour le Royaume, au service de la personne humaine. Les Frères chargés de travaux manuels ou employés dans l'administration coopèrent, par leur fonction même, à l'apostolat de l'Institut. L'adaptation de nos engagements aux besoins de l'Eglise et de la société requiert un discernement et une évaluation périodiques... »

Dans la lettre à l'Évêque de Belley, Raymond Devie, écrite en Juillet 1833²⁸⁰, il y a un phrase dont je juge la compréhension capitale pour quiconque voudrait comprendre ou apprécier notre charisme et notre mission de Frères Maristes aujourd'hui et dans le futur :

« J'ai de plus en plus d'attrait pour cette bonne œuvre qui, bien examinée ne s'écarte pas de mon but, puisqu'elle concerne principalement l'éducation des pauvres ».

²⁷⁸ Vie, pp. 520-530.

²⁷⁹ Vie, pp. 523-525 on pourra aussi consulter *les Bulletins de l'Institut des Frères Maristes XXVIII*, pp. 409-413.

²⁸⁰ AFM, 113.22 ; P. Sester, *Lettres*, doc 28, p. 79.

L'œuvre dont il s'agit est une école d'agriculture. Et dire qu'aujourd'hui certains candidats sont écartés parce qu'ils ont eu un cursus scolaire plutôt technique que général ! Aujourd'hui, un regard sur de nombreuses œuvres dans beaucoup d'unités administratives en Amérique et en Afrique montre clairement que l'enseignement général classique n'est qu'une partie du vaste champ d'action de la mission des Frères Maristes dans le monde. Le fait est qu'il ne faut pas considérer un projet comme étranger au charisme mariste de Champagnat simplement parce qu'il n'est pas faisable dans tel ou tel endroit.

A la fin de sa vie le Fondateur envisage une école pour les sourds-muets, projet qui ne se réalisera pas, mais ouvre l'esprit de la postérité à de nouvelles formes d'apostolat dans notre mission d'éducateurs. La lettre²⁸¹, datée du 22 Février 1840, et adressée à un membre du Conseil des sourds-muets, un prêtre du nom de Pradier Henri, annonce que Jean-Baptiste Mériqay (Frère Marie-Jubin) sera formé pour la mission dans cette institution. Il étudiera à Paris à l'Institut Royal des jeunes sourds-muets avec succès ; son apprentissage durera deux mois. Ce genre de mission, comme Champagnat et François l'expriment précisément dans la lettre, « entre parfaitement dans le plan de notre Institution toute dévouée à l'éducation des enfants dans quelque position qu'ils se trouvent ».

Dans la lettre de Champagnat à l'Evêque Philibert De Bruillard à Grenoble, nous trouvons la fameuse phrase : « Tous les diocèses du monde²⁸² entrent dans nos vues » qui justifie encore cette idée que je viens d'avancer et qui a inspiré la devise de la canonisation : « Un cœur sans frontières ! ».

Une autre lettre dont le ton a tout l'air d'un testament apostolique et qui suggère que Champagnat nous lègue à la fin de sa vie un autre type d'apostolat, est celle adressée en guise de réponse à Monsieur Pierre Bernard Hugony, Curé de Prés-St Gervais sur Paris. La lettre est datée du 3 mai 1840²⁸³, à peu près un mois avant la mort du fondateur.²⁸⁴ Et l'apostolat dont il s'agit ici est un orphelinat.

²⁸¹ AFM, RCLA 1, pp. 175-176, no. 21; P. Sester, *Lettres*, doc 323, pp. 590-592 et doc 326, pp. 594-595.

²⁸² AFM, RCLA, 1, p. 31, n°6; P. Sester, *Lettres*, doc 93, p. 210.

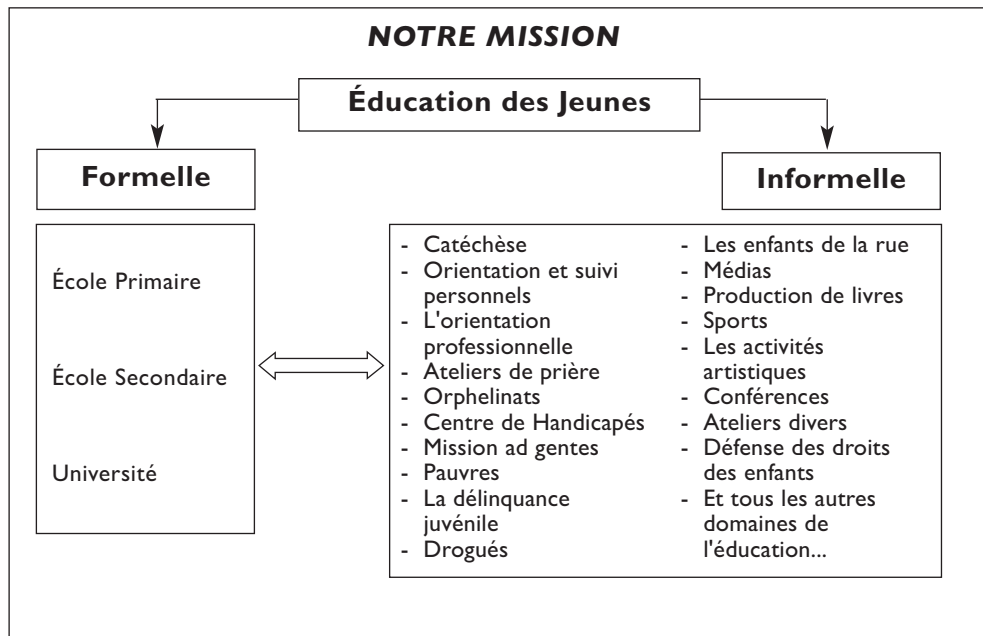
²⁸³ AFM, RCLA, 1, p. 188, n°234; P. Sester, *Lettres*, doc 339, pp. 613-614.

²⁸⁴ C'est aussi ce jour-là que Champagnat célèbre l'Eucharistie pour la dernière fois à l'Hermitage. Gabriel Michel, *Champagnat, jour pour jour*.

« Daigne le bon Dieu, conclut le fondateur, ouvrir à votre zèle des ressources pour l'accomplissement d'une œuvre si importante et si nécessaire et nous fournir à nous-mêmes le moyen de seconder vos pieux projets. »

Cette dernière correspondance avec Hugony montre que Champagnat n'est pas insensible aux besoins des populations des grandes villes. D'ailleurs, F. François fera une promesse à Hugony en 1844, et en 1856 enverra des Frères dans cette nouvelle forme de mission : trois orphelinats seront sous la direction des Frères.

A l'issue de cette première partie nous constatons deux points aussi importants l'un que l'autre. D'abord, il est clair que l'inspiration et l'idée de départ pour la mission des Frères Maristes est l'instruction des enfants de la campagne. Ensuite, cette mission sera enrichie au fil du temps. Champagnat acceptera, ses correspondances l'attestent, de nouvelles formes d'apostolat, de mission, de pieux projets, qui ne s'écartent point du but premier des Frères Maristes. La mission des Frères Maristes, c'est l'instruction et l'éducation, qu'elles soient formelles ou informelles. Le schéma ci-dessous montre clairement la différence entre le formel et l'informel ou non disciplinaire :



²⁹⁰ Lettres, vol.2, p.284.

Comme on le voit, c'est le domaine de l'éducation informelle qui est le plus élaboré et qui offre une plus grande possibilité d'implication avec les jeunes. Voilà pourquoi il est essentiel d'avoir une approche dynamique du charisme. Il ne faudrait pas rester des 'fossiles vivants', enfermés dans une vision trop étroite, traditionnelle et intouchable, d'un charisme et d'une mission qui, quoi qu'il en soit, devra tenir compte des 'signes des temps'.

Le charisme a été, certes, transmis au départ à Champagnat et aux premiers Frères par l'Esprit Saint qui en est le seul garant. Mais ce même Esprit, aujourd'hui encore, continue d'agir parce qu'il transcende le temps. Et les Chapitres généraux, de 1852 à nos jours, ont aussi comme rôle important de mettre à jour le charisme, de l'adapter à la vie et aux cultures. Le XIX^e Chapitre général nous invite résolument, face aux besoins urgents et aux aspirations des jeunes d'aujourd'hui, à « multiplier les moyens d'entrer dans leur vie et dans le monde. »²⁸⁶

La Mission Educative Mariste²⁸⁷ reprend et développe cet aspect de notre projet éducatif au Chapitre 7. Et les titres des chapitres 4, 5, 6 et 7 résument bien nos idées dans ce travail : nous sommes Semeurs de Bonne Nouvelle (chapitre 4) dans un style mariste spécifique (chapitre 5), en milieu scolaire (chapitre 6) et dans d'autres milieux éducatifs (chapitre 7).

La certitude que nous avons est qu'aujourd'hui, en Côte d'Ivoire et dans le District Mariste de l'Afrique de l'Ouest²⁸⁸, nous sommes appelés à rejoindre les jeunes là où ils se trouvent. Et ces mots tirés du chapitre 7 le résument bien :

« La recherche constante des moyens appropriés pour rejoindre les jeunes est au cœur du charisme de Marcellin. Son exemple inspire nos projets d'apôtres maristes. Nous voulons être le visage humain du Christ au milieu d'eux, où ils sont. »²⁸⁹

²⁸⁶ XIX^e Chapitre Général, Mission, 33.

²⁸⁷ *La Mission Éducative Mariste, Un projet pour aujourd'hui* est le document de référence produit par la Commission Internationale Éducative Mariste, (1995-1998).

²⁸⁸ Ce District, né en 2000, est composé du Ghana, du Libéria, du Tchad, de la Guinée Équatoriale, du Cameroun et de la Côte d'Ivoire.

²⁸⁹ Mission Éducative Mariste, n°167.

A ce niveau, il faut relever le défi et la difficulté réelle à adapter le charisme et la mission dans un Institut international à multiples facettes comme le nôtre. La situation sociale et la culture d'un continent à un autre, d'un pays à un autre et même d'une communauté à une autre, peut présenter de profonds traits divergents. Nous pensons qu'il y a deux questions essentielles à poser lorsqu'il s'agit de l'implantation du charisme dans un pays ou une culture quelconque : d'abord, comment le charisme primitif est-il enrichi par la culture qui l'accueille ? Ensuite, et c'est la dialectique de l'inculturation, comment donner à notre mission un visage à la fois mariste et totalement enraciné dans la société et la culture d'accueil ?

LE CAS DE LA CÔTE D'IVOIRE. DES QUESTIONS URGENTES

Aujourd'hui, comme nous l'avons déjà souligné, des questions très urgentes doivent se poser aux Frères Maristes dans une Côte d'Ivoire qui sort à peine de cinq années de guerre et de désordre aussi bien socio-économique que religieux. Plus que jamais nous devons puiser dans nos traditions maristes les ressources charismatiques nécessaires pour nous engager avec foi et courage et faire face au défi que la réalité nous présente en ce vingt-et-unième siècle.

Appuyons-nous, une fois encore, avant de reformuler les questions déjà posées, sur certaines sources d'information assez intéressantes pour le débat sur la nature de notre mission. Nous ne ferons qu'exposer ici, sans trop de commentaires, certains textes qui, selon nous, pourront nous aider à comprendre, pour certains, et à tolérer, pour d'autres, les réflexions qui seront développées par la suite. Déjà en 1833, dans les Statuts²⁹⁰ signés par Champagnat, le Père Séon²⁹¹ et le Frère Barthélémy Badard, nous lisons ce qui suit :

*« Article premier. Les petits Frères de Marie ont pour objet l'instruction primaire
[...]*

« Article 9. L'objet de la Congrégation est encore de diriger des maisons de Providence ou de refuge pour les jeunes gens revenus du désordre ou exposés à perdre les mœurs. »

²⁹⁰ AFM, 132.7.

²⁹¹ Lettre, Vol2 p.458-459.

Ces textes sont pour nous un appel à redécouvrir notre charisme et notre mission. Déjà le 16^e Chapitre Général, celui de 1967, pour répondre à l'appel du Concile lançait une invitation pressante à redécouvrir notre charisme en puisant aux sources de façon à éclairer davantage notre mission.²⁹²

Pour revenir à la mission des Frères en Côte d'Ivoire, la question pratique qui se pose sans cesse est celle de l'implication des Frères et Laïcs Maristes dans la réinsertion de tous ces jeunes qui vont déposer les armes et retourner à la vie civile et active. Choisissons-nous, par ignorance ou par entêtement, de continuer à nous restreindre et à nous confiner à l'école en fermant notre mission à cet appel qui ne s'écarte point de l'intention première de Marcellin Champagnat et ses premiers compagnons ? L'alphabétisation, la prise en charge, l'accompagnement, les ateliers de formation avec les jeunes et autres activités sportives et culturelles, ne pourraient-ils pas aujourd'hui servir d'outil pour aider et appuyer la réorientation et la formation de ces jeunes ?

LE PROBLÈME DES VOCATIONS : IL NOUS FAUT DES FRÈRES

Nous nous contentons de donner des chiffres, puisque nous ne prétendons pas écrire une histoire de la présence mariste en Côte d'Ivoire. C'est en 1969²⁹³ que les Frères Maristes débarquent en Côte d'Ivoire sous le généralat du frère Basilio Rueda.²⁹⁴ Ils étaient au nombre de 5, des Frères espagnols de la province de Levante, faisant maintenant partie de la nouvelle province « Méditerranéa ». Deux d'entre eux ont vécu et travaillé cette première année avec la communauté des Clercs de Saint Viateur de Bouaké. Les trois autres ont formé la première communauté mariste de Côte d'Ivoire à Dimbokro.²⁹⁵ Aujourd'hui, 40 ans après, en plus des cinq fondateurs, on peut retenir grosso modo les noms de 24 Frères entrés mais la plupart n'ayant pas persévéré.

²⁹² Can. 578 – La pensée des fondateurs et leur projet, que l'autorité ecclésiastique compétente a reconnus concernant la nature, le but, l'esprit et le caractère de l'institut ainsi que ses saines traditions, toutes choses qui constituent le patrimoine de l'institut, doivent être fidèlement maintenues par tous.

²⁹³ En fait c'est le deuxième groupe de frères espagnols qui arrive en Côte d'Ivoire. Un premier groupe arrive juste pour tâter le terrain en 1966 mais ces Frères repartent très tôt.

²⁹⁴ Neuvième Supérieur général de 1967 à 1985.

²⁹⁵ Cf. AFM

Une question se pose donc au niveau des vocations²⁹⁶. Souvent on est assez surpris de l'explication de certains Frères missionnaires en Côte d'Ivoire sur les raisons du manque de vocations religieuses maristes. D'abord ils avancent, et cela est vrai, que le manque de vocations n'est pas seulement remarquable chez les Frères Maristes. La deuxième raison est plus surprenante : ils estiment que dans les années 70 et 80, le pays était très riche et qu'il y avait beaucoup d'opportunités d'études et d'emplois pour les jeunes.

La vie religieuse serait donc, aujourd'hui où la situation économique s'est dégradée, une sorte d'échappatoire, un refuge, une porte de sortie pour les pauvres. La recherche d'une certaine sécurité sociale serait, a priori, pour certaines personnes, la raison essentielle de l'affluence des vocations dans les pays d'Afrique.

Comme cette façon d'expliquer les choses nous paraît très limitée, essayons de jeter un regard critique sur le problème des vocations religieuses maristes en particulier, bien que cela puisse également s'appliquer à la vocation religieuse en général. D'abord, en Europe et pour la plupart des pays développés, on constate que la pastorale des vocations à quasiment disparu des priorités. La vie religieuse mariste se meurt et les Frères eux-mêmes assistent, impuissants, à cette mort. La solution pour certains est qu'il faut 'mourir silencieusement', sans tapage et donc sans tentative de recrutement. Un argument assez courant parmi certains Frères européens est que les jeunes ne peuvent plus être attirés par notre mode de vie. Mais qu'est-ce qu'il y a de si étrange dans notre mode de vie ? Une question à laquelle on devra nécessairement répondre.

QUELQUES RAISONS DU MANQUE DE VOCATIONS

L'instrumentalisation de la mission

Nous pensons qu'il y a trois raisons essentielles, et très liées entre elles, de la crise des vocations, et concernant aussi bien les pays riches que ceux qui ne le sont pas encore.

²⁹⁶ De 24, nous sommes passés aujourd'hui (2008) à neuf frères, et depuis 2003, année de la dernière profession, aucun recrutement n'a été enregistré.

La première raison, qui explique l'état actuel des choses en Europe, est ce que nous appellerons 'l'instrumentalisation' de la vocation du religieux. Il y a eu au départ, chez les Frères Maristes, et c'est le risque avec toutes les congrégations religieuses apostoliques, une réduction de notre mission au travail (enseigner), ou bien encore aux projets de développement.

Personne, bien sûr, ne pourra nier la contribution des religieux à la formation humaine et au développement des pays appelés développés. Il suffit de voir tous ces intellectuels formés, les œuvres et centres établis par les religieux. Ainsi donc, à un moment où les pays riches étaient en voie de développement, sans le savoir la mission des congrégations religieuses a été de contribuer de façon matérielle au développement. Et comme, maintenant, ces pays sont développés, la mission n'a plus son sens. A un moment donné, les congrégations apostoliques se sont totalement perdues dans leur travail. C'est ce qui crée leur disparition, aussi mystérieux que cela puisse paraître.

Pour appuyer ce point, citons une thèse d'histoire soutenue en 2001 par le Frère Richard Hemeryck, de la communauté de Beaucamps en France²⁹⁷, fruit d'une trentaine d'années de recherche, sur « Les écoles congréganistes dans le département du Nord sous le second Empire (1852-1870) ». En conclusion, le Frère Hemeryck développe quelques axes de réflexion intéressants.

Tout d'abord, selon le commentaire que le Frère André Lanfrey en fait, les congrégations ont su répondre à des besoins (santé, éducation et le social en particulier) que la société ne satisfaisait pas entièrement, et ont souvent fourni des modèles pédagogiques. Mais, et nous citons le Frère Hemeryck car c'est exactement ce que nous appelons 'instrumentalisation de la mission :

« Devant les progrès des institutions laïques, deux voies s'ouvraient. La première aurait pu demeurer celle de la qualité, pour continuer leur mission de pionniers, de précurseurs, d'animateurs, dans un esprit chrétien. Elles ont plutôt choisi la seconde possibilité, celle de la concu-

²⁹⁷ On pourra se référer à *Cahiers Maristes* n° 24, de décembre 2007 pour le compte rendu que le Frère Lanfrey fait de cette soutenance.

rence » [...] « Dans une lutte devenue de plus en plus inégale, l'accroissement du volume des œuvres épuise les énergies des religieux et les entraîne sur un terrain plus humain que surnaturel...²⁹⁸ »

Cette dernière phrase résume bien ce que nous nous employons à montrer comme étant une des raisons essentielles du problème de la mission et des vocations religieuses. Elle pourrait s'appliquer à n'importe quelle congrégation dans n'importe quel continent.

Ce problème de vocations, il faut le préciser, ne date pas d'aujourd'hui. Le Frère Léonida, 7^e Supérieur général de 1946 à 1958, a fourni un gros effort doctrinal dans ce sens. Il y a dans ses 22 circulaires, deux par an,²⁹⁹ des réflexions très bien menées :

« On y sent une volonté de restaurer l'Institut en profondeur, face à des problèmes inquiétants tels que la faible estime de la vocation et le défaut de persévérance. L'idée d'une mutation nécessaire se profile, quoique de manière encore très timide.³⁰⁰ »

Ces écrits donnent à réfléchir sur l'essence de notre vocation.

Le facteur matériel

Aujourd'hui, en Afrique et dans tous les pays en voie de développement, on parle de plus en plus d'autonomie financière. Dans les congrégations religieuses, c'est aussi le même scénario. Les Provinces et autres Unités administratives doivent absolument se prendre en charge. On oublie souvent que si ces Unités administratives sont pauvres, c'est parce que le pays est pauvre.

²⁹⁸ Frère Hemeryck, Richard, *Les écoles congréganistes dans le département du Nord sous le second Empire (1852-1870)*, p.1735.

²⁹⁹ La première circulaire, du 24 mai 1947, traite d'emblée de la vocation. Elle est intitulée « Un grand amour de notre vocation ».

³⁰⁰ *Les circulaires, témoins de la tradition spirituelle Mariste* dans *Cahiers Maristes*, n° 23, Juin 2006, pp.11-38

Les rencontres, ateliers et autres réflexions sur « l'usage évangélique des biens » qui devraient, selon nous, montrer comment utiliser nos biens (qu'on en possède en abondance ou pas) de façon à promouvoir les valeurs évangéliques (solidarité, partage, charité, amour etc..), sont devenus plutôt des moments pour rechercher les voies et moyens pour gagner suffisamment d'argent afin de ne plus dépendre de l'aide des pays riches.

Il est vrai que les biens, il faut les avoir avant d'en faire un usage évangélique. Cependant, il y a le risque d'être tellement hanté par la question de l'autonomie financière qu'on pourrait oublier qu'elle n'est pas le but de notre mission. Pourquoi finit-on toujours, dans nos rencontres sur l'usage évangélique des biens, par ne parler que d'autonomie financière ? Pour certains, il faut travailler plus, dépenser moins, 'se serrer la ceinture' comme on entend souvent dire ou insinuer. En réalité, la question essentielle qu'on ne pose pas assez souvent est : pourquoi faisons-nous tout cela ? Est-ce l'autonomie financière pour elle-même ou pour l'Évangile ?

Le risque, comme nous l'avons déjà évoqué, est que, dans cette logique d'autonomie financière, nous devenions forcément des enseignants et non des religieux. Et c'est ici qu'intervient la deuxième des trois raisons que nous nous sommes proposé de donner. La mission du religieux ne s'étant réduite qu'à son travail, celui d'enseigner, on ne pourra aussi recruter que sur cette base. Or, comme partout dans le monde, non seulement le métier d'enseignant n'est pas particulièrement attirant pour les jeunes aujourd'hui, mais aussi et surtout, on n'a pas besoin de se faire Frère si cela revient à être essentiellement enseignant.

Un langage adapté

Il y a besoin, non pas de redéfinir, mais de réaffirmer notre mission et éventuellement notre vocation, notre être en tant que religieux : « Nous sommes des religieux, des Petits Frères de Marie³⁰¹ » comme le Frère Léonida nous le rappelle. Et nous avons tous besoin aujourd'hui d'utiliser un langage adapté, particulièrement en Europe où les Frères, presque tous d'un

³⁰¹ Titre de la circulaire clé du 8 Décembre 1952 dans laquelle il traite de l'esprit religieux et de l'esprit mariste, thèmes éminemment traditionnels. Devant l'inquiétude suscitée par la faible persévérance des Frères, le F. Léonida se propose de leur redonner une forte identité mariste, faite d'amour et d'estime de leur vocation.

certain âge, semblent dépassés par le train de la vie d'une société sécularisée, qui change trop vite. Ils n'arrivent plus, encore faudrait-il qu'ils essaient, à trouver le langage adapté pour s'adresser à une jeunesse dont ils ne comprennent plus les besoins. Certains choisissent donc de ne plus parler de vocation religieuse.

Ces analyses indiquent qu'il y a finalement des questions nécessaires auxquelles on doit répondre dans notre District Mariste de l'Afrique de l'Ouest et particulièrement en Côte d'Ivoire mais aussi, peut-être dans toute l'Afrique.

Un pas nécessaire à faire

Aujourd'hui, la situation que vit la Côte d'Ivoire ressemble beaucoup à celle de la France au temps de l'émergence du charisme des Frères Maristes. Dans son livre paru à l'occasion de la canonisation de Champagnat, Robert Masson écrit :

« En l'état spirituel où était la France, après les années de turbulence de tous ordres, il y avait nécessité de toute évidence. Il fallait y faire face, dans l'urgence. (...) On était plus attaché aux biens de ce monde qu'à ceux du Royaume. Pour des histoires, qui tenaient souvent du règlement de comptes, on s'intentait des procès, sans un véritable souci d'équité. La dissimulation et la corruption faisaient leur œuvre. Les mœurs s'en ressentaient, sans parler de la foi.³⁰² »

Il y a aussi urgence de vocations religieuses en Côte d'Ivoire³⁰³ : comment mettre notre charisme au service de la société et du peuple de Dieu ? Comment vivre la rencontre entre la culture mariste et les cultures ivoiriennes ? Comment dépouiller l'utilitarisme dont la mission est entachée pour l'adapter aux cultures ivoiriennes et africaines qui ont plus le sens de la gratuité, de la communauté et de la famille ? Les cultures, comme dit le théologien dominicain Paul Greffé « sont porteuses de valeurs d'humanisation et de convivialité. Elles sont le signe de la transcendance de l'esprit par rapport aux besoins immédiats

³⁰² MASSON, Robert, *Marcellin Champagnat, Les improbables de Dieu*, Paris, Parole et Silence, 1999, p. 45.

³⁰³ Nous n'utiliserons pas l'expression 'bonnes vocations' que nous trouvons assez ambiguë.

de l'homme. A notre époque de la mondialisation, il me semble qu'il fait partie de la mission de l'Église de promouvoir les cultures locales menacées par une culture universelle d'ordre scientifique et technologique de plus en plus monolithique... ». Cette question, cette réalité, c'est l'Ivoirien, le Frère autochtone, qui sera le mieux placé pour y faire face. Voilà pourquoi il est essentiel que les Frères autochtones soient au devant de la mission. Les Frères missionnaires fondateurs doivent absolument en être conscients en leur donnant les moyens de mûrir et de continuer la mission eux-mêmes. Ces moyens, ce sont évidemment la formation humaine, spirituelle et intellectuelle.

Par ailleurs, il est absolument nécessaire de chercher à savoir ce que la culture et la société ivoiriennes apportent au charisme légué par Champagnat et les premiers Frères. Comment, par exemple, le sens de la communauté, de l'éducation commune des enfants, de famille, de solidarité et autres valeurs ont influencé les Frères Maristes dans leur mission d'éducation. Comment les Frères Maristes prévoient-ils, avec leurs partenaires laïcs, l'après-guerre ?

N'y a-t-il pas chez les Frères Maristes une vision trop étroite de la mission ? Et n'est-ce pas cette vision trop limitée de notre mission qui explique le manque de vocations ? Notre mode de vie et notre mission ne réduisent-ils pas notre vocation à un simple travail à faire ? Et si notre vocation consiste en substance en un travail d'enseignement, qui, soit dit en passant, n'attire pas du tout les jeunes aujourd'hui, quelle est alors la différence entre un bon enseignant chrétien et un Frère Mariste ? Pour attirer des vocations, il faut absolument que ce que nous sommes, c'est-à-dire notre être, parle plus fort que ce que nous faisons. Être, ce n'est ni faire, ni avoir, c'est être, être le visage de Dieu.

CONCLUSION

Nous avons essayé, à travers ce modeste travail de réflexion personnelle, de poser la question de notre mission et de donner des pistes provenant de nos traditions et du fondateur pour pouvoir nous aider à évaluer notre engagement et notre apostolat dans l'Église et dans le monde. C'est un tra-

³⁰⁹ Il est l'auteur de *De Babel à Pentecôte. Essais de Théologie interreligieuse*, d. du Cerf, 2006. Ici nous citons un article paru dans le journal *La Croix*, le 14 Mars 2008 dans la rubrique *Paroles, Forum et Débats*.

vail essentiellement inspiré par le cours sur le Patrimoine Spirituel de notre Institut qui a le mérite de nous plonger au cœur de notre histoire, de notre spiritualité, de notre charisme et de notre mission. On découvre, par dessus tout, notre fondateur comme un homme à la fois profondément humain et rempli de Dieu. Nous découvrons aussi les premiers Frères, tout aussi importants dans notre histoire, dans notre spiritualité mariste. Nous découvrons la profondeur du charisme et l'authenticité de la mission que ces passionnés de Dieu nous ont laissés. Alors, et seulement alors, nous nous sentons comme poussés par l'Esprit, coresponsables, héritiers d'une vocation qui doit sans cesse être questionnée, réactualisée, incarnée dans nos cultures et vécue de façon toujours authentique.

Mais dans ce genre de réflexion qui touche le mystère de notre choix de vie, les questions, comme dit Karl Jaspers³⁰⁵, sont plus importantes que les réponses, parce qu'en y répondant on procède à un dévoilement progressif de la vérité, dans les limites du connaissable.

³⁰⁵ Karl JASPERS, *Introduction à la philosophie*, Paris, U.G.E, 10/18 (1965) 1977, p. 27.

Terminé d'imprimer en Octobre 2009
la CSC Grafica – Guidonia (Roma)
www.cscgrafica.it